

Document fourni par la société Bibliopolis  
<http://www.bibliopolis.fr>

Oeuvres poétiques [Document électronique] / Théophile de Viau ; éd. par G. Saba

Première partie

### *Épître au lecteur*

Puisque ma conversation est publique et que mon nom ne se peut cacher, je suis bien aise de faire publier mes écrits, qui se trouveront assez conformes à ma vie et très éloignés du bruit qu'on a fait courir de moi. Je sais bien que dans l'aveugle confusion d'une réputation ignorante on a parlé de moi comme d'un homme à périr pour exemple, sans que jamais l'Eglise ni le Palais aient repris ni mon discours ni mes actions. Et depuis qu'il me souvient d'avoir vécu parmi les hommes, je n'en ai jamais pratiqué qui ne me soient encore amis. Tous ceux qui parlent mal de moi ne sont ni de ma conversation ni de ma connaissance. Je me puis vanter d'avoir assez de vertu pour imputer à l'envie les médisances qui m'ont persécuté. Ces outrages ne m'ont point affligé l'esprit ni détourné le train de ma vie. Je sais que les injures de ma fortune ont fait celles de ma réputation. En mon bannissement j'étais infâme et criminel; depuis mon rappel, innocent et homme de bien. Et la même façon de vivre qui s'appelait autrefois débauche, s'appelle aujourd'hui réformation. Les esprits des hommes sont faibles et divers partout, principalement à la Cour où les amitiés ne sont que d'intérêt ou de fantaisie; le mérite ne se juge que par la prospérité, et la vertu n'a point d'éclat que dans les ornements du vice; l'éloquence n'a plus de grâce qu'à persuader la liberté et les mauvais moeurs; la pointe et la facilité de l'esprit ne paraît plus qu'à médire; être habile, c'est bien trahir; la raison est inconnue, la Religion encore plus; le Roi ne voit que des révoltes; Dieu n'entend que des impiétés, tant le siècle est maudit du Ciel et de la terre; les gens de lettre ne savent rien; la plupart des juges sont criminels; passer pour honnête homme, c'est ne l'être point. Dans ce rebours de toutes choses, j'ai de l'obligation à mes infamies qui, au vrai sens, se doivent appeler des faveurs de la renommée. Sur cette foi je ne changerai ni mon nom ni mes pensées; et veux sortir sans masque devant les plus rigoureux censeurs des écoles les plus chrétiennes. Je ne sache ni latin ni français, ni vers ni prose qui redoute la presse ni la lecture des plus délicats; je parle pour la conscience, car du style et de l'imagination, je ne suis ni fort ni présomptueux; et cette publication est plutôt de l'humilité de mon âme que de la vanité de mon esprit.

#### *I. Au roi sur son exil. Ode*

Celui qui lance le tonnerre,  
Qui gouverne les éléments,  
Et meut avec des tremblements  
La grande masse de la terre,  
Dieu qui vous mit le sceptre en main,

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

Qui vous le peut ôter demain,  
Lui qui vous prête sa lumière,  
Et qui, malgré les fleurs de lys,  
Un jour fera de la poussière  
De vos membres ensevelis;  
Ce grand Dieu qui fit les abîmes  
Dans le centre de l'univers,  
Et les tient toujours ouverts  
A la punition des crimes,  
Veut aussi que les innocents,  
A l'ombre de ses bras puissants,  
Trouvent un assuré refuge,  
Et ne sera point irrité  
Que vous tarissiez le déluge  
Des maux où vous m'avez jeté.  
Eloigné des bords de la Seine  
Et du doux climat de la Cour,  
Il me semble que l'oeil du jour  
Ne me luit plus qu'avecque peine:  
Sur le faîte affreux d'un rocher,  
D'où les ours n'osent approcher,  
Je consulte avec des Furies,  
Qui ne font que solliciter  
Mes importunes rêveries  
A me faire précipiter.  
Aujourd'hui, parmi des sauvages,  
Où je ne trouve à qui parler,  
Ma triste voix se perd en l'air,  
Et dedans l'écho des rivages;  
Au lieu des pompes de Paris,  
Où le peuple avecque des cris  
Bénit le Roi parmi les rues,  
Ici les accents des corbeaux  
Et les foudres dedans les nues  
Ne me parlent que de tombeaux.

J'ai choisi loin de votre empire  
Un vieux désert où des serpents  
Boivent les pleurs que je répands  
Et soufflent l'air que je respire.  
Dans l'effroi de mes longs ennuis,  
Je cherche, insensé que je suis,  
Une lionne en sa colère,  
Qui me déchirant par morceaux  
Laisse mon sang et ma misère  
En la bouche des lionceaux.  
Justes cieux, qui voyez l'outrage  
Que je souffre peu justement,  
Donnez à mon ressentiment  
Moins de mal ou plus de courage.  
Dedans ce lamentable lieu,  
Fors que de soupirer à Dieu,  
Je n'ai rien qui me diverte.  
Job, qui fut tant homme de bien,  
Accusa le Ciel d'injustice  
Pour un moindre mal que le mien.  
Vous, grand Roi si sage et si juste  
Qu'on ne voit point de roi pareil,  
Suivrez-vous le même conseil  
Qui fit jadis faillir Auguste?  
Sa faute offense ses neveux,  
Et fait perdre beaucoup de voeux  
Aux autels qu'on doit à sa gloire:  
Même les astres aujourd'hui  
Font des plaintes à la Mémoire  
De ce qu'elle a parlé de lui.  
Encore dit-on que son ire  
L'avait bien justement pressé,  
Et qu'Ovide ne fut chassé  
Que pour avoir osé médire.  
Moi, dont l'esprit mieux arrêté

D'une si sotte liberté  
Ne se trouva jamais capable,  
Aussitôt que je fus banni  
Je souhaitai d'être coupable  
Pour être justement puni.  
Mais jamais la mélancolie,  
Qui trouble ces mauvais esprits,  
N'a fait paraître en mes écrits  
Un pareil excès de folie;  
Et si depuis le premier jour  
Que mon devoir et mon amour  
M'attachèrent à vos services  
Je n'ai tout oublié pour eux,  
Le Ciel, pour châtier mes vices,  
Fasse un Enfer plus rigoureux.  
Je n'ai point failli, que je sache,  
Et si j'ai péché contre vous,  
Le plus dur exil est trop doux  
Pour punir un crime si lâche;  
Aussi quels lieux ont ce crédit,  
Où, pour un acte si maudit,  
Chacun n'ait droit de me poursuivre?  
Quel monarque est si loin d'ici,  
Qui me veuille souffrir de vivre,  
Si mon Roi ne le veut aussi?  
Quoi que mon discours exécute,  
Que ferai-je à mon mauvais sort?  
Qu'appliquerai-je que la mort  
Au malheur qui me persécute?  
Dieu, qui se plaît à la pitié,  
Et qui, d'un saint voeu d'amitié,  
Joint vos volontés à la sienne,  
Puisqu'il vous a voulu combler  
D'une qualité si chrétienne,  
Vous oblige à lui ressembler.

Comme il fait à l'humaine race,  
Qui se prosterne à ses autels,  
Vous ferez paraître aux mortels  
Moins de justice que de grâce.  
Moi, dans le mal qui me poursuit,  
Je fais des voeux pour qui me nuit,  
Que jamais une telle foudre  
N'ébranle l'établissement  
De ceux qui vous ont fait résoudre  
A signer mon bannissement.  
Un jour leurs haines apaisées  
Feront caresse à ma douleur,  
Et mon sort, loin de mon malheur,  
Trouvera des routes aisées.  
Si la clarté me dure assez  
Pour voir, après ces maux passés,  
Un Ciel plus doux à ma fortune,  
Mon âme ne rencontrera  
Aucun souci qui l'importune  
Dans les vers qu'elle vous fera.  
De la veine la plus hardie  
Qu'Apollon ait jamais rempli,  
Et du chant le plus accompli  
De sa parfaite mélodie,  
Dessus la feuille d'un papier,  
Plus durable que de l'acier,  
Je ferai pour vous une image,  
Où des mots assez complaisants,  
Pour bien parler de mon ouvrage,  
Manqueront à vos courtisans.  
Là, suivant une longue trace  
De l'histoire de tous nos rois,  
La Navarre et les monts de Foix  
S'étonneront de votre race;  
Là, ces vieux portraits effacés,

Dans mes poèmes retracés,  
Sortiront des vieilles chroniques,  
Et, ressuscités dans mes vers,  
Ils reviendront plus magnifiques  
En l'estime de l'univers.

Depuis celui que la Fortune  
Amena si près du Liban,  
Et sous qui l'orgueil du Turban  
Vit fouler le front de la Lune,  
Je ferai parler ces rois morts,  
Et, renouvelant mes efforts,  
Dans le discours de votre vie,  
Je ferai si bien mon devoir,  
Que la voix même de l'envie  
Vous parlera de me revoir.

## *II. Au Roi*

Cher objet des yeux et des coeurs,

Grand Roi, dont les exploits vainqueurs

N'ont rien que de doux et d'auguste,

Usez moins de votre amitié,

Vous perdrez ce titre de juste

Si vous usez trop de pitié.

Quand un Roi par tant de projets

Voit dans l'âme de ses sujets

Son autorité dissipée,

Quoi que raisonne le conseil,

Je pense que les coups d'épée

Sont un salutaire appareil.

L'honneur d'un juste potentat

Est de faire qu'en son état

La paix ait des racines fermes:

Par là se doit-il maintenir

Et demeurer toujours aux termes

De pardonner et de punir.

Contre ces esprits insensés,  
Qui se tiennent intéressés  
En la calamité publique,  
Selon la loi que nous tenons,  
Il ne faut point qu'un roi s'explique  
Que par la bouche des canons.  
Les forts bravent les impuissants,  
Les vaincus sont obéissants,  
La justice étouffe la rage.  
Il les faut rompre sous le faix:  
Le tonnerre finit l'orage,  
Et la guerre apporte la paix.  
Henri, détourne ici tes yeux,  
Et, regardant ces tristes lieux  
Consacrés à ta sépulture,  
Considère comme ton coeur  
Se lâche et contre sa nature  
Reçoit un ennemi vainqueur.  
Toutefois, grand astre des rois,  
Celle qui te prit autrefois  
Encore impunément te brave,  
Ton coeur ne lui résiste pas  
Et demeure toujours esclave  
De ses victorieux appas.  
Grande Reine, en faveur des lys  
Avec lui presque ensevelis,  
N'offensez point ses funérailles;  
Pour l'avoir à quoi le dessein  
De venir rompre des murailles  
Si vous l'avez dans votre sein?  
Merveilleux changement du sort!  
Ce grand Roi, que devant sa mort  
Vous gagniez avecque des larmes,  
Est-il si puissant aujourd'hui  
Qu'il vous faille employer des armes

Pour avoir empire sur lui?  
Quoique ce grand cœur généreux,  
Forcé d'un respect amoureux,  
Ait fléchi devant votre face,  
Il n'est point si fort abattu  
Que son fils n'y trouve une place  
Où faire luire sa vertu.  
Nous croyons que ces révoltés,  
A notre abord épouvantés,  
Se défendront mal à la brèche;  
Et qui fera comparaison  
De vingt canons contre une flèche,  
Dira que nous avons raison.

*III. Sur la paix de l'année M.DC.XX. Ode*

La paix trop longtemps désolée  
Revient aux pompes de la Cour,  
Et retire du mausolée  
Les jeux, les danses et l'amour.  
Au seul éclat de nos épées  
Les tempêtes sont dissipées;  
Tous nos bruits sont ensevelis;  
Mon Prince a fait cesser la guerre,  
Et la grâce a rendu la terre  
Pleine de palmes et de lys.  
Notre état, d'un triste visage,  
Désespéré de son salut,  
Sans le Roi ne trouvait l'usage  
D'aucun remède qui valût.  
Grand Roi, que vos vertus sont grandes  
Et bien dignes de nos offrandes!  
Que vos travaux ont eu de fruit!  
Toute la terre en est semée,  
Et la voix de la renommée  
N'en saurait faire assez de bruit.

Eh bien, races dénaturées,  
Qu'avez-vous plus à murmurer?  
Les fureurs se sont retirées,  
Le désordre n'a pu durer;  
Vos étendards sont notre proie,  
Vos flammes sont nos feux de joie,  
Le Roi triomphe du malheur;  
Et jamais on n'a vu monarque  
Qui gravât de meilleure marque  
Son jugement ni sa valeur.  
La trahison confuse et blême  
Ne sait plus sur quoi ravager;  
Le Roi a mis tout ce qu'il aime  
Loin de la honte et du danger.  
Il a réprimé la licence  
Dont on pressait son innocence;  
Et ses desseins laborieux,  
Qui ne vont point à l'aventure,  
Ont fait voir que sa créature  
Etais aussi celle des dieux.  
Dans nos victorieuses armes,  
Si la clémence l'eût permis,  
Et plus de sang et plus de larmes  
Eussent marqué ses ennemis.  
Et dirais bien à quels supplices  
S'attendaient leurs noires malices:  
Mais il est las de les punir,  
Il est honteux de leur diffâme,  
Et serait fâché que son âme  
En eût gardé le souvenir.  
Il suffit que la paix est ferme,  
Que ces esprits audacieux  
Ont enfin achevé le terme  
De leurs complots séditieux:  
Il suffit que rien n'importe

Ni sa vertu, ni sa fortune,  
Que le Ciel rit à son plaisir,  
Que la gloire a lassé l'envie,  
Et que sa grandeur assouvie  
Ne trouve ni but, ni désir.  
Traîtres outils de nos folies,  
Instruments de flamme et de fer,  
Que vos races ensevelies  
Se recachent dedans l'enfer.  
Aussi bien nos dieux tutélaires,  
Dont ces révoltes ordinaires  
Ont armé les mains tant de fois,  
Jurent que le premier rebelle  
Sera la victime éternelle  
De l'injure de tous les rois.  
Espérer encore des grâces  
Et croire en de pareils forfaits  
Que vous ni vos futures races  
Puissiez jamais trouver de paix,  
C'est douter que félonies  
Ne soient proches d'être punies,  
C'est ne savoir point de prison,  
S'imaginer qu'un a deux têtes,  
Que le ciel n'a point de tempêtes,  
Ou qu'il aime la trahison.  
Mais je faux en mes défiances,  
Notre mal vous a fait pâtir,  
Et je crois que vos consciences  
L'ont fait avec du repentir.  
Auriez-vous bien la barbarie  
De confesser que la furie  
Vous ait fait venir sans remords  
Au travers du fer et des flammes,  
Où tant de généreuses âmes  
Ont accru le nombre des morts?

Je vis de quel sanglant orage  
L'enfer se déborda sur nous,  
Et voulus mal à mon courage  
De m'avoir fait venir aux coups.  
La campagne était allumée,  
L'air gros de bruit et de fumée,  
Le Ciel confus de nos débats,  
Le jour triste de notre gloire,  
Et le sang fit rougir la Loire  
De la honte de vos combats.  
C'est assez fait de funérailles;  
On voit un assez grand tableau  
De chevaux, d'hommes, de murailles  
Que la flamme a jeté dans l'eau.  
C'est assez, le Ciel s'en irrite:  
Et de quelque si grand mérite  
Dont l'honneur flatte nos exploits,  
Il n'est rien de tel que de vivre  
Sous un Roi tranquille, et de suivre  
La sainte majesté des lois.

#### *IV. Au Roi. Étrenne*

Le dessein que j'avais de saluer le Roi,  
Et de lui faire un don de mes vers et de moi,  
D'une vieille coutume aux présents ordonnée,  
Attendait que le temps recommençât l'année.  
Mais mon juste devoir ne s'est pu retenir,  
Je trouve que ce jour est trop long à venir,  
Et ce n'est point ici le temps, ni la coutume,  
A qui je donne loi de gouverner ma plume.  
Quelque jour de l'année où je respire l'air,  
C'est de ce fils des dieux de qui je dois parler.  
Mon âme en adorant à cet objet s'arrête,  
Et mon esprit en fait mon travail et ma fête.  
Tout ce que la nature a de rare et de beau,

Ce qui vit au Soleil, qui dort dans le tombeau,  
Tout ce que peut le Ciel pour obliger la terre,  
Les plaisirs de la paix, les vertus de la guerre,  
Les roses, les rochers, les ombres, les ruisseaux,  
Le murmure des vents et le bruit des oiseaux,  
Le vêtement d'Iris et le teint de l'Aurore,  
Les attractions de Vénus ni les douceurs de Flore,  
Tout ce que tous nos dieux ont de cher et de doux,  
Grand Prince, ne peut point se comparer à vous.  
César auprès de vous perd ce renom d'Auguste,  
Mars celui de vaillant, Thémis celui de juste.  
La vertu n'eut jamais des mouvements si saints  
Qu'elle en a rencontré dans vos heureux desseins:  
C'est par où dans nos coeurs son amitié s'imprime,  
C'est pour l'amour de vous que nous quittons le crime.  
L'exemple de vos moeurs force plus que la loi,  
Et votre sainte vie autorise la foi.  
Lorsque ces grands desseins, à qui l'Europe entière,  
Pour un mois d'exercice, était peu de matière,  
Furent mis au tombeau du plus vaillant héros  
Dont le sein de la terre ait jamais eu les os,  
La vertu s'en allait, mais vous l'avez suivie,  
Et, retenant de lui la couronne et la vie,  
Il vous plut d'arrêter avecque vous aussi  
Les belles qualités qui l'honoraient ici.  
Je croyais l'univers perdu dans cette perte,  
Que la terre après lui demeurerait déserte,  
Que l'air serait toujours de tempête animé,  
Que le Ciel dans l'enfer se verrait abîmé,  
Et que les éléments, sans ordre et sans lumière,  
Reviendraient en l'horreur de la masse première.  
Sa gloire allait du pair avec les immortels,  
Et pour lui tous nos coeurs n'étaient que des autels;  
Tous les peuples chrétiens l'avaient fait leur arbitre,  
Jamais autre que lui ne posséda ce titre;

Sa vertu lui gagna tous ces noms glorieux,  
    Que notre fantaisie accorde aux demi-dieux.  
    Les plus grands rois trouvaient du mérite à lui plaire:  
    Tout aimait sa faveur, tout craignait sa colère.  
    Ainsi que ce Soleil, penchant vers le tombeau,  
    Jetait sur l'univers l'oeil plus grand et plus beau,  
    Sa valeur, trop longtemps honteusement oisive,  
    Méditait d'arracher son myrte et son olive.  
    Le bruit de ses desseins par l'Europe volait,  
    Chacun de ses projets différemment parlait,  
    Tous les rois ses voisins pendaient sur la balance,  
    Egalement douteux où fondrait sa vaillance.  
    Son courage riait de voir que la terreur  
    Se mêlait parmi tous dans leur confuse erreur.  
    Son bien s'allait borner de la terre et de l'onde.  
    Et, sans vous, c'eût été le plus grand roi du monde.  
    Que sans vous son trépas eût causé de malheurs!  
    Qu'il nous eût fait verser et de sang et de pleurs!  
    Mais, grâce au Roi des cieux, tout prévoyant et sage,  
    Dont vous êtes ici la plus parfaite image,  
    Nous sommes consolés, et le même cercueil  
    Qui enferma ses os, renferma son deuil.  
    Les arts et les plaisirs, les autels et les armes,  
    Ont presque du regret d'avoir jeté des larmes.  
    Quel de tous les plus grands et des plus braves rois,  
    Assure mieux que vous l'autorité des lois?  
    Votre empire nous sait si doucement contraindre,  
    Que les plus libertins ont plaisir à vous craindre;  
    L'âme la plus sauvage a pour vous de l'amour;  
    Quel si grand roi n'est point jaloux de votre Cour?  
    Et les dieux, contemplant votre adorable vie,  
    Si vous n'étiez leur fils, vous porteraient envie.  
    Le Soleil est ravi quand son oeil vous reluit,  
    Et ne voudrait jamais de repos ni de nuit:  
    Ses rayons n'aiment point à chasser le nuage

Que pour n'être empêchés de vous voir au visage;  
C'est pour l'amour de vous qu'il bâtit ses maisons,  
Qu'il rompit le chaos, qu'il changea les saisons,  
Qu'il nous fit discerner le ciel d'avecque l'onde,  
Et mit le grand éclat de la lumière au monde.  
Pour vous son feu s'occupe à ce métal pesant,  
Partout dedans le Louvre à vos yeux reluisant;  
Pour vous sa fantaisie, en nos vergers errante,  
Forme le gris de lin, l'orangé, l'amarante,  
Et sachant que vos yeux se plaisent aux couleurs,  
Il vous peint son amour dans la face des fleurs.  
Que cet astre fut gai quand, aux rives de Loire,  
Il vit les monuments gravés pour votre gloire!  
Sentant que sont devoir touchait votre grandeur,  
Il n'éclaira jamais avecque tant d'ardeur,  
Et reçut comme encens l'honorabile fumée  
Que le canon donnait à votre renommée.  
Le fleuve de son lit alors fit un cercueil,  
Qui de vos ennemis fut le sanglant accueil,  
Et redoubla ses pas pour conter à Neptune  
Ce que votre vertu fit faire à la Fortune.  
Neptune, réjoui de vos succès heureux,  
Rendit de votre nom tous ses flots amoureux;  
Et, d'un char empenné fendant ses routes calmes,  
Vint planter sur ses bords une forêt de palmes.  
Et le Ciel, glorieux d'un si juste bonheur,  
Avec affection fit fête à votre honneur.  
Mars n'a point fait encore une si belle proie,  
Et vante ce jour-là plus que la nuit de Troie,  
Voyant votre jeunesse en nos sanglants combats,  
Dans le sein du péril rechercher ses ébats.  
Que nous eûmes de peur qu'un excès de courage  
Ne vous mît au hasard d'un général naufrage!  
Béni soit ce grand Dieu qui, d'un soin paternel  
Garde à votre génie un bonheur éternel!

Il a fait vil, pour vous, ce que la terre admire,  
Et n'a pas mieux fondé le ciel que votre empire.  
Ce sage et grand esprit, que votre saint désir,  
Pour le salut commun, nous a daigné choisir,  
Ce grand Duc nous fait voir avec trop d'assurance  
Que le destin du Ciel est celui de la France,  
Que vos plus grands desseins arrivent à leur port,  
Et que vous et les dieux n'avez qu'un même sort.  
On dit que ce grand siège où tous les dieux reposent,  
Et, d'un conseil secret, de nos desseins disposent,  
Ce grand pourpris d'azur d'où mille flambeaux  
Eclatent à nos yeux si puissants et si beaux,  
Eut autrefois besoin qu'un mortel prît l'audace  
De se charger du faix de sa pesante masse:  
Atlas s'aventura de soutenir les cieux,  
Autrement la nature eût vu tomber les dieux.  
Ce n'est point qu'en effet la céleste machine  
Se trouvât quelquefois proche de sa ruine,  
Ni que jamais un homme, à notre sort pareil,  
Ait pénétré les airs, ni touché le Soleil:  
Cette fable, au vrai sens que la raison lui donne,  
Nous enseigne qu'Atlas eut la trempe si bonne,  
Et l'esprit si hardi, qu'il osa s'élever  
Jusqu'où mortel que lui ne pouvait arriver:  
Il savait les secrets d'Iris et du tonnerre,  
Et comme chaque étoile a pouvoir sur la terre;  
L'univers le croyait son général appui,  
Et plusieurs potentats se reposaient sur lui.  
La nature y reprit une vertu seconde;  
Le destin lui laissa la conduite du monde,  
Et les dieux par plaisir mirent entre ses mains  
L'inévitable droit qu'ils ont sur les humains.  
Grand Roi, vous avez fait un ciel de votre empire;  
Il eut un bon Atlas, le vôtre n'est pas pire;  
Et chacun voit assez qu'en sa comparaison,

Votre amitié s'accorde avecque la raison.  
Tant que votre faveur éclaire à ses pensées,  
Nos fortunes ne sont d'aucun deuil menacées.  
Quoi que les factieux retrament de nouveau,  
Leurs complots en naissant trouveront leur tombeau;  
Et vous verrez toujours durer la couronne,  
La paix qu'à votre esprit votre innocence donne.  
Ainsi fasse le Ciel, et jamais son courroux  
N'approche aucun danger ni de lui ni de vous!

*V. Ode au Prince d'Orange*

Un esprit lâche et mercenaire,  
Qui d'une gloire imaginaire,  
Flatte les coeurs ambitieux,  
Lorsqu'il parle de vos louanges,  
Met les hommes plus vicieux  
A la comparaison des anges.  
Aussi bien, nue et sans appas,  
La pauvre Muse n'ose pas,  
Parmi les pompes où vous êtes,  
Faire venir la vérité,  
Et si les bouches des poètes  
Ne quittent leur sévérité,  
Elles demeureront muettes.  
Prince, je dis sans me louer,  
Que le Ciel m'a voulu douer  
D'un esprit que la France estime,  
Et qui ne fait point mal sonner  
Une louange légitime  
Quand il trouve à qui la donner.  
Mais le vice à qui tout aspire,  
Maîtrise avecque tant d'empire  
Ceux qui gouvernent l'univers,  
Que chez les plus heureux monarques,  
O honte de ce temps pervers!

A peine ai-je trouvé des marques  
Qui fussent dignes de mes vers.  
Et depuis que la Cour avoue  
Ces âmes de cire et de boue  
Que tout crime peut employer,  
Chacun attend qu'on le corrompe,  
Et les grands donnent le loyer  
Tant seulement à qui les trompe.  
Lorsque la force du devoir  
Pousse mon âme à décevoir  
Quelqu'un à qui je fais hommage,  
Si quelquefois pour un mortel  
Je tire une immortelle image,  
C'est afin qu'il se rende tel  
Qu'il se voit peint en mon ouvrage.  
Mais quand je pense à ta valeur,  
O que mon sort a de malheur!  
Car même des nouveaux Orphées  
Ne pourraient, en flattant le dieux,  
Dire si bien que tes trophées  
Ne méritent encore mieux.  
Quels vers faut-il que je prépare?  
En quel si beau marbre de Pare  
Dois-je graver des monuments  
Qui soient fidèles à ta gloire?  
Quels si religieux serments,  
Jurant tes faits à la mémoire,  
Feront croire que je ne mens?  
L'Espagne, mère de l'orgueil,  
Ne préparait votre cercueil  
Que de la corde et de la roue,  
Et venait avec des vaisseaux  
Qui portaient, peintes sur la proue,  
Des potences et des bourreaux.  
Ses troupes à pleine licence

Venaient fouler votre innocence,  
Et l'appareil de ses efforts  
Craignait de manquer de matière,  
Où vos champs, tapissés de corps,  
Manquaient plutôt de cimetière  
Pour le sépulcre de ses morts.  
Les vôtres, que mordit sa rage,  
Mourant disaient en leurs courages:  
O nos terres! O nos cités!  
Si vous n'êtes plus asservies,  
Ayant gagné vos libertés,  
Nous voulons bien perdre nos vies.  
O vous, que le destin d'honneur  
Retira pour notre bonheur,  
Belles âmes, soyez apprises  
Que l'horreur de vos corps détruits  
N'a point rompu nos entreprises,  
Et que nous recueillons les fruits  
Des peines que vous avez prises.  
Nos ports sont libres, nos remparts  
Sont assurés de toutes parts.  
Picorant jusqu'au bout du monde.  
Si nos victorieux nochers  
Trouvent des ennemis sur l'onde  
Ce sont les vents et les rochers.  
Ainsi ta gent victorieuse,  
Dessus la tombe glorieuse  
Des braves dont tu fus le chef,  
Maurice, vante ta prouesse,  
Et, dans les pleurs de son méchef,  
Verse des larmes de liesse.  
Toi seul, grand Prince, es le vainqueur:  
Car, si les tiens montrent du coeur,  
Tout ce qui les y fait résoudre  
Sont tes yeux dont le feu reluit

Dans le sang et parmi la poudre,  
Comme aux orages de la nuit  
Brillent les flammes de la foudre.  
Sans toi, qui ne devait douter  
Que ce peuple, au lieu de goûter  
La douceur d'un repos durable,  
De sa faible rébellion  
Retomberait plus misérable  
En la vengeance du Lion?  
La liberté, qu'on a vu naître  
Du grand Mars dont tu pris ton être,  
Après lui, veuve de support,  
Si tu n'eusses été son frère,  
Par quel secours, que de la mort,  
Espérait-elle se défaire  
Des mains d'un ennemi si fort?  
Tu l'arrachas du précipice,  
Faisant voir que tout est propice  
A qui tu daignes secourir,  
Et qu'ayant ton destin pour elle,  
Parce que tu ne peux mourir,  
La liberté n'est pas mortelle.  
Mais que, pour te déifier,  
Il te fallut sacrifier  
De sang au ténébreux monarque!  
Que, pour épargner le denier  
Qu'on paie aux rives de la Parque,  
Tu fis riche le nautonier  
Qui conduit la mortelle barque!  
Hercule, à qui les immortels  
Ont donné rang à leurs autels,  
N'a pas mieux mérité sa fête,  
Et si le sort l'eût assailli  
Des forces qu'il t'a mis en tête,  
Il eût sans doute défailli.

Ostende, où les soldats d'Ibère,  
En riant de votre misère,  
Pleuraient la cause de la leur,  
Voyant le sort qui t'accompagne  
Vendre tant même le malheur,  
A cru que le démon d'Espagne  
S'entend avecque ta valeur.  
  
Les ans qu'on mit pour ses ruines  
Furent les jours dont tes machines  
Regagnèrent un plus beau lieu;  
Et c'est ainsi que tes journées,  
Comme on les compte pour un Dieu,  
Valent autant que des années.  
  
A Nieuport, où ton oeil charmait  
La frayeure et la désarmait,  
On vit Bellone, au sang trempée,  
Dans le choc se précipiter;  
Et parfois qu'elle était frappée,  
Au lieu de Mars et Jupiter,  
Ne réclamer que ton épée.  
  
Aux coups que le canon tirait,  
Le ciel de peur se retirait;  
La mer se vit toute allumée,  
Les astres perdirent leur rang,  
L'air s'étouffa de la fumée,  
La terre se noya de sang.  
  
Parmi la nuit de ces tumultes,  
Quelque grand Dieu, que tu consultes  
Alors que tout semble périr,  
Vint aux coups afin de te suivre,  
Sans besoin de te secourir:  
Car pour ne t'empêcher de vivre,  
La Parque aurait voulu mourir.  
  
L'ennemi battu sans retraite,  
N'avait, au bout de sa défaite,

Que ta clémence pour support;  
Ainsi, parfois, après l'orage,  
Les rochers ont trouvé leur port  
Sur les rochers de leur naufrage.  
A bien chanter tant de combats,  
Où jamais tu ne succombas,  
Je voudrais consacrer mes veilles;  
Mais ton esprit trop retenu  
Se fâcherait à tes oreilles  
Si je l'avais entretenu  
De la moindre de tes merveilles.  
Aussi bien n'est-il pas besoin  
Que mon poème soit témoin  
De tes exploits si manifestes;  
Car, quelque part qu'on puisse aller,  
Si quelqu'un n'a point vu tes gestes,  
Il en a bien ouï parler.  
L'horizon de la gent sauvage  
N'a point de mont ni de rivage  
Où ne soit adoré ton lôs,  
Que dans ton nom l'Hyperborée  
A fait voir à nos matelots,  
Haut écrit en lettre dorée,  
Sur le fer de ses javelots.  
Puisque sa gloire est accomplie,  
Grands destins, je ne vous supplie  
Que de faire continuer  
L'honneur où je le vois paroître,  
Sans le faire diminuer,  
Quand vous ne le pouvez accroître.  
Mais le Ciel que tu dois orner,  
Maurice, tâche de borner  
Le fil sacré de tes journées:  
Il t'a déjà marqué le lieu  
Où tu dois, après cent années,

Assis un peu plus bas que Dieu,  
Fouler aux pieds les destinées.  
Les Muses en m'ouvrant les cieux  
M'ont fait voir que ces demi-dieux,  
A qui la terre fait offrande,  
Fors le bien de ton amitié,  
N'ont point félicité si grande,  
Qui ne te pût faire pitié.  
Les astres, dont la bienveillance  
Se sent forcer de ta vaillance,  
Sont apprêtés pour t'accueillir:  
Déjà leur splendeur t'environne,  
Dieu comme fleurs les vient cueillir  
Pour t'en donner une couronne  
Qui ne pourra jamais vieillir.

*VI. A Monsieur le Duc de Luynes. Ode*

Écrivains toujours empêchés  
Après des matières indignes,  
Coupables d'autant de péchés  
Que vous avez noirci de lignes,  
Je m'en vais vous apprendre ici,  
Quel dût être votre souci,  
Et dessus les justes ruines  
De vos ouvrages criminels,  
Avecque des vers éternels,  
Peindre l'image de Luynes.  
Je confesse qu'en me taisant  
D'une si glorieuse vie,  
Je m'étais rendu complaisant  
Aux injustices de l'envie,  
Et méritais bien que le Roi,  
Ensuite du premier effroi  
Dont me fit pâlir sa menace,  
M'eût fait sentir les cruautés

Qu'on ordonne aux déloyautés  
Qui n'ont point mérité de grâce.  
A qui plus justement qu'à lui  
Se doivent nos saintes louanges?  
Quel des humains voit aujourd'hui  
Sa vertu si proche des anges?  
Ceux que le Ciel d'un juste choix  
Fait entrer dans l'âme des rois,  
Ils ne sont plus ce que nous sommes,  
Et semblent tenir un milieu  
Entre la qualité de Dieu  
Et la condition des hommes.  
Un chacun les doit estimer  
Ainsi qu'un ange tutélaire,  
La vertu c'est de les aimer,  
L'innocence est de leur complaire,  
Les mouvements de la bonté  
C'est proprement leur volonté.  
Les suivre c'est fuir le vice,  
Bien vivre c'est les imiter,  
Et ce qu'on nomme mériter  
C'est de mourir pour leur service.  
Grand Duc que toutes les vertus  
Recommandent à notre estime,  
Et que les vices abattus  
Tiennent pour vainqueur légitime,  
Bénis soient partout l'univers  
Les doctes et les sages vers  
Où ta gloire sera semée,  
Et jamais ne soient innocents  
Ceux qui refuseront l'encens  
Aux autels de ta renommée!  
Un nombre d'esprits furieux  
De ta prospérité s'irrite  
Et fait des querelles aux cieux

Pour avoir payé ton mérite.  
Apaisez vous, faibles mutins,  
En dépit de vous les destins  
Lui seront à jamais propices.  
Puisque mon Prince en prend le soin,  
Sachez que sa fortune est loin  
Du naufrage et des précipices.  
Si son nom était sans appas,  
Si sa valeur était sans marques,  
Et que sa vertu ne fût pas  
Nécessaire auprès des monarques,  
On pourrait, avec moins de tort  
Blâmer son favorable sort;  
Mais toutes nos ingratitudes  
S'accorderont à confesser  
Que sa prudence a fait cesser  
La honte de nos servitudes.  
Quand le Ciel parmi nos dangers  
Avait horreur de nos prières,  
Que les yeux des plus étrangers  
Donnaient des pleurs à nos misères,  
Quand nos maux allaient jusqu'au bout,  
Que l'état branlant de partout  
Etais prêt à changer de maître,  
Il fit mourir notre douleur,  
Et perdre espérance au malheur  
De la faire jamais renaître.  
Ce grand jour où tant de plaisirs  
Succédèrent à tant de peines,  
Qui fit changer tant de désirs,  
Et qui rapaisa tant de haines,  
Tous nos coeurs sans fard et sans miel  
Inclinant où l'amour du Ciel  
Poussait vos volontés unies,  
Ravis de ce commun bonheur,

Firent des voeux à son honneur  
Pour nos calamités finies.  
Ceux qui mieux ont senti l'effet  
D'une si louable victoire,  
Honteux du bien qu'il leur a fait,  
Ont du mal à souffrir sa gloire:  
Ils arrachent à leurs esprits  
Le ressentiment du mépris  
Dont la grandeur était foulée  
Quand leur faiblesse avec raison  
Souhaitait l'heureuse saison  
Que ce grand Duc a rappelée.  
Le remords vous doit bien punir,  
Votre âme est bien peu libérale  
De lui nier le souvenir  
D'une grâce si générale.  
Que vos fureurs changent d'objet!  
Aussi bien, cherchant le sujet  
De la haine qui vous anime,  
Vous ne trouverez point de quoi,  
Sinon que la faveur du Roi  
Tienne lieu de honte et de crime.  
Ceux qui veillent à rechercher  
Quelque juste sujet de blâme,  
Ne peuvent point lui reprocher  
Un défaut du corps ni de l'âme.  
Pour moi, lorsque je pense à lui,  
Cette envie qui pousse autrui,  
De mes sens bien loin se retire;  
Tous mes vers vont au compliment,  
Et ne saurais trouver comment  
Il se fait prendre à la satire.  
S'il est coupable, c'est d'avoir  
Trop de justice et de vaillance,  
D'aimer son Prince, et recevoir

Les effets de sa bienveillance.  
Grand Duc, laisse courir le bruit,  
Et goûte doucement le fruit  
Que la bonne fortune apporte.  
Tous ceux qui sont tes ennemis  
Voudraient bien qu'il leur fût permis  
D'être criminels de la sorte.  
Jamais à leurs funestes voeux  
Un Dieu propice ne réponde;  
Jamais sinon ce que tu veux  
Ne puisse réussir au monde;  
Que toujours de meilleurs succès  
Te donnent de nouveaux accès  
A des félicités plus grandes;  
Et qu'enfin les plus enragés,  
A ta dévotion rangés,  
Te viennent payer d'offrandes.

*VII. A Monsieur de Montmorency. Ode*

Lorsqu'on veut que les Muses flattent  
Un homme qu'on estime à faux,  
Et qu'il faut cacher cent défauts  
Afin que deux vertus éclatent,  
Nos esprits, d'un pinceau divers,  
Par l'artifice de nos vers,  
Font le visage à toutes choses,  
Et dans le fard de leurs couleurs  
Font passer de mauvaises fleurs  
Sous le teint des lys et des roses.  
Ce vagabond, de qui le bruit  
Fut si chéri des destinées  
Et si grand que trois mille années  
Ne l'ont point encore détruit,  
Avecque de si bonnes marques  
N'eût foulé la rigueur des Parques,

Ni peuplé le pays Latin,  
Si, depuis qu'on brûla sa ville  
Auguste n'eût prié Virgile  
De lui faire un si beau destin.  
Tout de même, au siècle où nous sommes,  
Les richesses ont acheté  
De notre avare lâcheté  
La façon de louer les hommes;  
Mais je ne te conseille pas  
De présenter aucun appas  
A tant de plumes hypocrites;  
D'autant que la postérité  
Verra mieux dans la vérité  
La mémoire de tes mérites.  
Laisse là ces esprits menteurs,  
Sauve ton nom de leurs ouvrages,  
Les compliments sont des outrages  
Dedans la bouche des flatteurs.  
Moi, qui n'ai jamais eu le blâme  
De farder mes vers ni mon âme,  
Je trouverai mille témoins  
Que tous les censeurs me reçoivent,  
Et que les plus entiers me doivent  
La gloire de mentir le moins.  
Cette grâce si peu vulgaire,  
Me donne de la vanité,  
Et fait que sans témérité  
Je prendrai le soin de te plaire.  
Les dieux, aidant à mon dessein,  
Me verseront dedans le sein  
Une fureur mieux animée,  
Ils m'apprendront des traits nouveaux  
Et plus durables et plus beaux  
En faveur de ta renommée.  
Mais aussitôt que mon désir,

Qui ne respire que la gloire  
De travailler à ta mémoire,  
Jouira d'un si doux loisir,  
Mon astre qui ne sait reluire  
Que pour me troubler et me nuire,  
Cachera son mauvais aspect,  
Et son influence inhumaine  
N'a pas eu pour moi tant de haine  
Qu'elle aura pour toi de respect.  
Mes affections exaucées  
En l'ardeur d'un si beau projet,  
Recouvreront pour ton sujet  
La liberté de mes pensées.  
Mes ennuis seront écartés,  
Et mon âme aura des clartés  
Si propices à tes louanges,  
Que le Ciel s'il n'en est jaloux,  
Ayant trouvé mes vers si doux,  
Il les fera redire aux anges.  
Je sens une chaleur d'esprit  
Qui vient persuader ma plume  
De tracer le plus grand volume  
Que Français ait jamais écrit.  
Tout plein de zèle et de courage,  
Je m'embarque à ce grand ouvrage;  
Je sais l'Antarctique et le Nord,  
J'entends la carte et les étoiles,  
Et ne fais point enfler mes voiles  
Avant qu'être assuré du port.  
Par les rochers et dans l'orage  
De l'onde où je me suis commis,  
Je prépare à mes ennemis  
L'espérance de mon naufrage;  
Mais, que les astres irrités  
De toutes leurs adversités

Persécutent mon entreprise,  
Je ne connais point de malheur  
Qu'au seul renom de ta valeur  
Je ne vainque ou je ne me méprise.

*VIII. A feu Monsieur de Lozières. Ode*

Mon Dieu que la franchise est rare!  
Qu'on trouve peu d'honnêtes gens!  
Que la Fortune et ses régents  
Sont pour moi d'une humeur avare!  
Lozières, personne que toi,  
Dans les troubles où je me vois,  
Ne me montre un oeil favorable:  
Tout ne me fait qu'empêchement,  
Et l'ami le plus secourable  
Ne m'assiste que lâchement.  
Si j'étais un homme de fange,  
Ou d'un esprit injurieux,  
Qui ne portât jamais les yeux  
Sur le sujet d'une louange,  
Ou qu'on m'eût vu désobliger  
Ceux qui me veulent affliger,  
Je ne serais point pardonnable,  
J'approuverais mes ennemis,  
Et trouverais irraisonnable  
Le secours que tu m'as promis.  
Mais jamais encore l'envie  
D'écrire un pasquin ne me prit,  
Et tout le soin de mon esprit  
Ne tend qu'à l'aise de ma vie.  
J'aime bien mieux ne dire mot  
Du plus infâme et du plus sot,  
Et me sauver dans le silence,  
Que d'exposer mal à propos  
A l'effort d'une violence

Ma renommée et mon repos.  
O destin, que tes lois sont dures!  
L'innocence ne sert de rien.  
Que le sort d'un homme de bien  
A de cruelles aventures!  
Ce grand Duc redouté de tous,  
Dont je ne souffre le courroux  
Pour aucun crime que je sache,  
Me menace d'un châtiment  
Contre qui l'âme la plus lâche  
Frémirait de ressentiment.  
Il est bien aisé de me nuire,  
Car je ne puis m'assujettir  
Au souci de me garantir  
Quoi qu'on fasse pour me détruire.  
Je sais bien qu'un astre puissant,  
A tous ses voeux obéissant,  
Force les plus fiers à lui plaire;  
Et que c'est plus de dépit  
Le menace de sa colère  
Que la foudre de Jupiter.  
Mais que la flamme du tonnerre  
Vienne éclater à mon trépas,  
Et le Ciel fasse sous mes pas  
Crever la masse de la terre!  
Mon esprit sans étonnement  
S'apprête à son dernier moment.  
Plus je sens approcher le terme,  
Plus je désire aller au port,  
Et toujours d'un visage ferme  
Je regarde venir la mort.  
Ainsi, quoique ce fier courage  
Menace mon faible destin,  
Sans être poltron ni mutin  
Je verrai fondre cet orage

Et conjurer ton amitié  
De n'avoir ni soin ni pitié  
Quelque malheur qui m'importe.  
Dieu nous blesse et nous sait guérir:  
Et les hommes, ni la Fortune,  
Ne nous font vivre, ni mourir.

*IX. A Monsieur le Marquis de Buckingham. Ode*

Vous pour qui les rayons du jour  
Sont amoureux de cet empire  
Que Mars redoute et que l'Amour  
Ne saurait voir qu'il ne soupire,  
C'est bien avecque du sujet  
Qu'un grand Roi vous a fait l'objet  
D'une affection infinie  
Et que toutes les nations  
Ont permis que votre génie  
Forçât leurs inclinations.  
Les faveurs que vous méritez  
Ont obligé même l'envie  
D'accroître vos prospérités  
En disant bien de votre vie.  
Lorsqu'elle veut parler de vous  
Sans artifice et sans courroux,  
Elle se produit toute nue,  
Et, ses vains désirs abattus,  
Fait gloire d'être reconnue  
Pour triomphe de vos vertus.  
Personne n'est fâché du bien  
Dont votre sort heureux abonde,  
D'autant qu'il ne vous sert de rien  
Qu'à faire du plaisir au monde.  
Ainsi le céleste flambeau,  
Qui fut l'ornement le plus beau  
Qu'enfanta la masse première,

N'a jamais eu des envieux;  
Car il n'use de sa lumière  
Que pour en éclairer nos yeux.  
Chaque saison donne ses fruits:  
L'automne nous donne ses pommes,  
L'hiver donne ses longues nuits  
Pour un plus grand repos des hommes;  
Le printemps nous donne des fleurs,  
Il donne l'âme et les couleurs  
A la feuille qui semble morte,  
Il donne la vie aux forêts,  
Et l'autre saison nous apporte  
Ce qui fait jaunir nos guérets.  
La terre pour donner ses biens  
Se laisse fouiller jusqu'au centre;  
Et pour nous les champs Indiens  
Se tirent les trésors du ventre.  
L'onde enrichit de cent façons  
Nos vaisseaux et nos hameçons;  
Et cet élément si barbare,  
Pour se faire voir libéral,  
Arrache de son sein avare  
L'ambre, la perle et le coral.  
Ce qu'on dit de ce grand trésor  
Découlant de la voix d'Alcide,  
C'étaient vraiment des chaînes d'or  
Qui tenaient les esprits en bride.  
Connaissant ces divins appas,  
Alexandre donnait-il pas  
Tout son gain de paix et de guerre?  
Ce prince, avec tout son bonheur  
S'il n'eût donné toute la terre  
Ne s'en fût jamais fait seigneur.  
Les zéphyrs se donnent aux flots,  
Les flots se donnent à la Lune,

Les navires aux matelots,  
Les matelots à la Fortune.  
Tout ce que l'univers conçoit  
Nous apporte ce qu'il reçoit  
Pour rendre notre vie aisée.  
L'abeille ne prend point du ciel  
Les doux présents de la rosée  
Que pour nous en donner le miel.  
Les rochers qui sont le tableau  
Des stérilités de nature,  
Afin de nous donner de l'eau  
Fendent-ils pas leur masse dure?  
Et les champs les plus impuissants  
Nous donnent l'ivoire et l'encens;  
Les déserts les plus inutiles  
Donnent de grands titres aux rois;  
Et les arbres les moins fertiles  
Nous donnent de l'ombre et du bois.  
Marquis, tout donne comme vous.  
Vous donnez comme celui même  
Dont les animaux sentent tous  
La libéralité suprême.  
Dieu nous donne par son amour,  
Avec les présents du jour,  
Les traits mêmes de son visage.  
Ce monde, ouvrage de ses mains,  
N'est point bâti pour son usage,  
Car il l'a fait pour les humains.  
Que le Ciel reçoit de plaisir  
Alors qu'il voit sa créature  
Vivre dans un si beau désir  
Et si conforme à la nature!  
Je voudrais bien vous imiter,  
Mais ne pouvant vous présenter  
Ce que la Fortune me cache,

Puisque tout donne en l'univers,  
Je veux que tout le monde sache  
Que je vous ai donné des vers.

X. *Contre l'hiver. Ode*

Plein de colère et de raison,  
Contre toi, barbare saison,  
Je prépare une rude guerre.  
  
Malgré les lois de l'univers,  
Qui de la glace des hivers  
Chassent les flammes du tonnerre,  
Aujourd'hui l'ire de mes vers  
Des foudres contre toi desserre.  
  
Je veux que la postérité,  
Au rapport de la vérité,  
Juge ton crime par ma haine.  
  
Les dieux qui savent mon malheur,  
Connaissent qu'il y va du leur,  
Et d'une passion humaine,  
Participant à ma douleur,  
Promettent d'alléger ma peine.  
  
La Parque, retranchant le cours  
De tes soleils bien que si courts,  
Rien que nuit sur toi ne dévide!  
Puisses-tu perdre tes habits!  
Et ce qu'au parc de nos brebis  
Peut souhaiter le loup avide  
T'arrive, et tous les maux d'Ibis,  
Comme le souhaitait Ovide!  
Cérès ne voit point sans fureur  
Les misères du laboureur  
Que ta froidure a fait résoudre  
A brûler même les forêts:  
Les champs ne sont que des marêts;  
L'été n'espèrera plus de moudre

Le revenu de ses guérets,  
Car il n'y trouvera que poudre.  
Tous nos arbres sont dépouillés,  
Nos promenoirs sont tous mouillés,  
L'émail de notre beau parterre  
A perdu ses vives couleurs,  
La gelée a tué les fleurs,  
L'air est malade d'un caterre,  
Et l'oeil du ciel noyé de pleurs  
Ne sait plus regarder la terre.  
La nacelle, attendant le flux  
Des ondes qui ne courent plus,  
Oisive au port est retenue;  
La tortue et les limaçons  
Jeûnent perclus sous les glaçons;  
L'oiseau sur une branche nue  
Attend pour dire ses chansons  
Que la feuille soit revenue.  
Le héron quand il veut pêcher,  
Trouvant l'eau toute de rocher,  
Se paît du vent et de sa plume;  
Il se cache dans les roseaux  
Et contemple, au bord des ruisseaux,  
La bise contre sa coutume  
Souffler la neige sur les eaux  
Où bouillait autrefois l'écume.  
Les poissons dorment assurés  
D'un mur de glace remparés,  
Francs de tous les dangers du monde  
Fors que de toi tant seulement,  
Qui restreins leur moite élément  
Jusqu'à la goutte plus profonde,  
Et les laisse sans mouvement,  
Enchassés en l'argent de l'onde.  
Tous les vents brisent leurs liens,

Et dans les creux éoliens  
Rien n'est resté que le Zéphyre  
Qui tient les oeillets et les lys  
Dans ses poumons ensevelis,  
Et triste en la prison soupire  
Pour les membres de sa Philis,  
Que la tempête lui déchire.  
Aujourd'hui mille matelots,  
Où ta fureur combats les flots,  
Défaillis d'art et de courage  
En l'aventure de tes eaux  
Ne rencontrent que des tombeaux;  
Car tous les astres de l'orage,  
Irrités contre leurs vaisseaux,  
Les abandonnent au naufrage.  
Mais tous ces maux que je décris  
Ne me font point jeter de cris,  
Car eusses-tu porté l'abîme  
Jusques où nous levons les yeux,  
Et d'un débord prodigieux  
Trempé le ciel jusqu'à la cime,  
Au lieu de t'être injurieux,  
Hiver, je louerais ton crime.  
Hélas! le gouffre des malheurs  
D'où je puise l'eau de mes pleurs,  
Prend bien d'ailleurs son origine:  
Mon désespoir dont tu te ris,  
C'est la douleur de ma Cloris,  
Qui rend toute la Cour chagrine;  
Les dieux qui tous en son marris,  
Jurent ensemble ta ruine.  
Ce beau corps ne dispose plus  
De ses sens dont il est perclus  
Par la froideur qui les assiège:  
Epargne, hiver, tant de beauté;

Remets sa voix en liberté;  
Fais que cette douleur s'allège;  
Et pleurant de ta cruauté,  
Fais distiller toute la neige.  
Qu'elle ne touche de si près  
L'ombre noire de tes cyprès;  
Car si tu menaçais sa tête,  
Le laurier que tu tiens si cher,  
Et que l'éclat n'ose toucher.  
Serait sujet à la tempête,  
Et les dieux lui feraient sécher  
La racine comme le faîte.  
Mais si ta crainte ou ta pitié  
Veut flétrir mon inimitié,  
Sois-lui plus doux que de coutume;  
Ronge nos vignes de muscat  
Dont les Muses font tant de cas;  
Mais, à la faveur de ma plume,  
Dans ses membres si délicats  
Ne ramène jamais le rhume.  
Promène tes aquilons  
Par la campagne des Gélons,  
Grêle dessus les monts de Thrace;  
Mais si jamais tu réprimas  
La violence des frimas  
Et la pureté de ta glace  
Sur les plus tempérés climats,  
Le sien toujours ait cette grâce.  
Sa maison, comme le saint lieu  
Consacré pour le nom d'un dieu,  
Rien que pluie d'or ne possède;  
Ta neige fonde sur son toit  
Un sacré nectar qui ne soit  
Ni brûlant, ni glacé, ni tiède,  
Mais tel que Jupiter le boit

Dans la coupe de Ganymède  
Si tu m'accordes ce bonheur  
Par cet oeil que j'ai fait seigneur  
D'une âme à l'aimer obstinée,  
Je jure que le Ciel lira  
Ton nom qu'on n'ensevelira  
Qu'au tombeau de la destinée,  
Et par moi ta louange ira  
Plus loin que la dernière année.

*XI. Le Matin. Ode*

L'Aurore sur le front du jour  
Sème l'azur, l'or et l'ivoire,  
Et le Soleil, lassé de boire,  
Commence son oblique tour.  
  
Les chevaux, au sortir de l'onde  
De flamme et de clarté couverts,  
La bouche et les naseaux ouverts,  
Ronflent la lumière du monde.  
  
La Lune fuit devant nos yeux,  
La nuit a retiré ses voiles,  
Peu à peu le front des étoiles  
S'unit à la couleur des cieux.  
  
Déjà la diligente avette  
Boit la marjolaine et le thym,  
Et revient riche du butin  
Qu'elle a pris sur le mont Hymette.  
  
Je vois le généreux lion  
Qui sort de sa demeure creuse  
Hérissant sa perruque affreuse  
Qui fait fuir Endymion.  
  
Sa dame, entrant dans les bocages  
Compte les sangliers qu'elle a pris,  
Ou dévale chez les esprits  
Errant aux sombres marécages.

Je vois les agneaux bondissants  
Sur ces blés qui ne font que naître:  
Cloris chantant les mène paître  
Parmi ces coteaux verdissants.  
Les oiseaux d'un joyeux ramage  
En chantant semblent adorer  
La lumière qui vient dorer  
Leur cabinet et leur plumage.  
La charrue écorche la plaine,  
Le bouvier qui suit les sillons  
Presse de voix et d'aiguillons  
Le couple des boeufs qui l'entraîne.  
Alix apprête son fuseau,  
Sa mère qui lui fait la tâche  
Presse le chanvre qu'elle attache  
A sa quenouille de roseau.  
Une confuse violence  
Trouble le calme de la nuit,  
Et la lumière avec le bruit  
Dissipe l'ombre et le silence.  
Alidor cherche à son réveil  
L'ombre d'Iris qu'il a baisée,  
Et pleure en son âme abusée  
La fuite d'un si doux sommeil.  
Les bêtes sont dans leur tanière,  
Qui tremblent de voir le Soleil;  
L'homme remis par le sommeil  
Reprend son oeuvre coutumière.  
Le forgeron est au fourneau:  
Ois comme le charbon s'allume:  
Le fer rouge dessus l'enclume  
Etincelle sous le marteau.  
Cette chandelle semble morte,  
Le jour la fait évanouir;  
Le Soleil vient nous éblouir:

Vois qu'il passe au travers la porte.  
Il est jour, levons-nous, Philis;  
Allons à notre jardinage  
Voir s'il est comme ton visage  
Semé de roses et de lys.

*XII. La Solitude. Ode*

Dans ce val solitaire et sombre  
Le cerf qui brame au bruit de l'eau,  
Penchant ses yeux dans un ruisseau,  
S'amuse à regarder son ombre.  
De cette source une Naïade  
Tous les soirs ouvre le portail  
De sa demeure de cristal  
Et nous chante une sérénade.  
Les Nymphes que la chasse attire  
A l'ombrage de ces forêts  
Cherchent des cabinets secrets  
Loin de l'embûche du Satyre.  
Jadis au pied de ce grand chêne,  
Presque aussi vieux que le Soleil,  
Bacchus, l'Amour et le Sommeil  
Firent la fosse de Silène.  
Un froid et ténébreux silence  
Dort à l'ombre de ces ormeaux,  
Et les vents battent les rameaux  
D'une amoureuse violence.  
L'esprit plus retenu s'engage  
Au plaisir de ce doux séjour,  
Où Philomèle nuit et jour  
Renouvelle un piteux langage.  
L'orfraie et le hibou s'y perche,  
Ici vivent les loup-garous,  
Jamais la justice en courroux  
Ici de criminels ne cherche.

Ici l'Amour fait ses études,  
Vénus dresse des autels,  
Et les visites des mortels  
Ne troubalent point ces solitudes.  
Cette forêt n'est point profane,  
Ce ne fut point sans la fâcher  
Qu'Amour y vint jadis cacher  
Le berger qu'enseignait Diane.  
Amour pouvait par innocence,  
Comme enfant, tendre ici des rets;  
Et comme reine des forêts,  
Diane avait cette licence.  
Cupidon, d'une douce flamme  
Ouvrant la nuit de ce vallon,  
Mit devant les yeux d'Apollon  
Le garçon qu'il avait dans l'âme.  
A l'ombrage de ce bois sombre  
Hyacinthe se retira,  
Et depuis le Soleil jura  
Qu'il serait ennemi de l'ombre.  
Tout auprès le jaloux Borée,  
Pressé d'un amoureux tourment,  
Fut la mort de ce jeune amant,  
Encore par lui soupirée.  
Sainte forêt, ma confidente,  
Je jure par le Dieu du jour  
Que je n'aurai jamais amour  
Qui ne te soit toute évidente.  
Mon ange ira par cet ombrage:  
Le Soleil, le voyant venir,  
Ressentira du souvenir  
L'accès de sa première rage.  
Corinne, je te prie, approche;  
Couchons-nous sur ce tapis vert;  
Et pour être mieux à couvert

Entrons au creux de cette roche.  
Ouvre tes yeux, je te supplie;  
Mille Amours logent là-dedans,  
Et de leurs petits traits ardents  
Ta prunelle est toute remplie.  
Amour de tes regards soupire,  
Et ton esclave devenu,  
Se voit lui-même retenu  
Dans les liens de son empire.  
O beauté sans doute immortelle,  
Où les Dieux trouvent des appas,  
Par vos yeux je ne croyais pas  
Que vous fussiez du tout si belle!  
Qui voudrait faire une peinture  
Qui pût ses traits représenter,  
Il faudrait bien mieux inventer  
Que ne fera jamais nature.  
Tout un siècle les destinées  
Travaillèrent après ses yeux,  
Et je crois que pour faire mieux  
Le temps n'a point assez d'années.  
D'une fierté pleine d'amorce,  
Ce beau visage a des regards,  
Qui jettent des feux et des dards,  
Dont les Dieux aimeraient la force.  
Que ton teint est de bonne grâce!  
Qu'il est blanc et qu'il est vermeil!  
Il est plus net que le Soleil  
Et plus uni que de la glace.  
Mon Dieu, que tes cheveux me plaisent!  
Ils s'ébattent dessus ton front,  
Et les voyant beaux comme ils sont,  
Je suis jaloux quand ils te baisingent.  
Belle bouche d'ambre et de rose,  
Ton entretien est déplaisant

Si tu ne dis en me baisant  
Qu'aimer est une belle chose.  
D'un air plein d'amoureuse flamme,  
Aux accents de ta douce voix,  
Je vois les fleuves et les bois  
S'embraser comme a fait mon âme.  
Si tu mouilles tes doigts d'ivoire  
Dans le cristal de ce ruisseau,  
Le Dieu qui loge dans cette eau  
Aimera s'il en ose boire.  
Présente-lui ta face nue,  
Tes yeux avecque l'eau riront,  
Et dans ce miroir écriront  
Que Vénus est ici venue.  
Si bien elle y sera dépeinte,  
Les Faunes s'en enflammeront,  
Et de tes yeux qu'ils aimeront,  
Ne sauront découvrir la feinte.  
Entends ce Dieu qui te convie  
A passer dans son élément,  
Ois qu'il soupire bellement  
Sa liberté déjà ravie.  
Trouble-lui cette fantaisie,  
Détourne-toi de ce miroir,  
Tu le mettras au désespoir  
Et m'ôteras la jalousie.  
Vois-tu ce tronc et cette pierre?  
Je crois qu'ils prennent garde à nous,  
Et mon amour devient jaloux  
De ce myrte et de ce lierre.  
Sus, ma Corinne, que je cueille  
Tes baisers du matin au soir!  
Vois comment pour nous faire asseoir  
Ce myrte a laissé choir sa feuille.  
Ois le pinson et la linotte

Sur la branche de ce rosier,  
Vois branler leur petit gosier,  
Ois comme ils ont changé de note.  
Approche, approche, ma Dryade!  
Ici murmureront les eaux,  
Ici les amoureux oiseaux  
Chanteront une sérénade.  
Prête-moi ton sein pour y boire  
Des odeurs qui m'embaumeront;  
Ainsi mes sens se pâmeront  
Dans les lacs de tes bras d'ivoire.  
Je baignerai mes mains folâtres  
Dans les ondes de tes cheveux,  
Et ta beauté prendra les voeux  
De mes oeillades idolâtres.  
Ne crains rien, Cupidon nous garde.  
Mon petit ange, es-tu pas mien?  
Ah! Je vois que tu m'aimes bien:  
Tu rougis quand je te regarde.  
Dieux! que cette façon timide  
Est puissante sur mes esprits!  
Renaud ne fut pas mieux épris  
Par les charmes de son Armide.  
Ma Corinne, que je t'embrasse!  
Personne ne nous voit qu'Amour;  
Vois que même les yeux du jour  
Ne trouvent point ici de place.  
Les vents qui ne se peuvent taire  
Ne peuvent écouter aussi,  
Et ce que nous ferons ici  
Leur est un inconnu mystère.

### XIII. Ode

Un fier démon, qui me menace  
De son triste et funeste accent,

Contre mon amour innocent  
Gronde la haine et la disgrâce.  
On m'apporte que tes yeux,  
Dans leurs paupières languissantes,  
N'avaient plus ces flammes puissantes  
Qui blessaient les âmes des dieux.  
Nature est vraiment hardie  
Et le sort bien faux et malin  
D'assujettir le sang divin  
A l'effort d'une maladie.  
En détestant ses cruautés,  
Quelque peu qu'il m'en divertisse,  
Je crie contre l'injustice  
Que le Ciel fait à tes beautés.  
Depuis ce malheureux message,  
Qui m'a privé de tout repos,  
La tristesse a mis dans mes os  
Un tourment d'amour et de rage.  
Malade au lit d'où je ne sors,  
Je songe que je vois la Parque,  
Et que dans une même barque  
Nous passons le fleuve des morts.  
Si tu te deuils de mon absence,  
C'est un supplice d'amitié,  
Qui mérite autant de pitié  
Qu'elle a de peine et d'innocence.  
Je mourrai si tu meurs pour moi,  
Autrement je serais bien traître,  
Puisque le sort ne m'a fait naître  
Que pour mourir avecque toi.

*XIV. Sur une tempête qui s'éleva comme il était prêt de s'embarquer pour aller en Angleterre.*  
*Ode*

Parmi ces promenoirs sauvages  
J'ois bruire les vents et les flots

Attendant que les matelots  
M'emportent hors de ces rivages.  
Ici les rochers blanchissants,  
Du choc des vagues gémissants,  
Hérissent leurs masses cornues  
Contre la colère des airs,  
Et présentent leurs têtes nues  
A la menace des éclats.  
J'ois sans peur l'orage qui gronde,  
Et fût-ce l'heure de ma mort,  
Je suis prêt à quitter le port  
En dépit du ciel et de l'onde.  
Je meurs d'ennui dans ce loisir:  
Car un impatient désir  
De revoir les pompes du Louvre  
Travaille tant mon souvenir  
Que je brûle d'aller à Douvre  
Tant j'ai hâte d'en revenir.  
Dieu de l'onde, un peu de silence!  
Un dieu fait mal de s'émouvoir.  
Fais-moi paraître ton pouvoir  
A corriger ta violence.  
Mais à quoi sert de te parler,  
Esclave du vent et de l'air,  
Monstre confus qui, de nature  
Vide de rage et de pitié,  
Ne montres que par aventure  
Ta haine ni ton amitié!  
Nochers, qui par un long usage  
Voyez les vagues sans effroi  
Et qui connaissez mieux que moi  
Leur bon et leur mauvais visage,  
Dites-moi, ce ciel foudroyant,  
Ce flot de tempête aboyant,  
Les flancs de ces montagnes grosses,

Sont-ils mortels à nos vaisseaux?

Et sans aplanir tant de bosses

Pourrai-je bien courir les eaux?

Allons, pilote, où la Fortune

Pousse mon généreux dessein!

Je porte un dieu dedans le sein

Mille fois plus grand que Neptune:

Amour me force de partir.

Et dût Thétis pour m'engloutir

Ouvrir mieux ses moites entrailles,

Cloris m'a su trop enflammer

Pour craindre que mes funérailles

Se puissent faire dans la mer.

O mon ange! O ma destinée!

Qu'ai-je fait à cet élément

Qu'il tienne si cruellement

Contre moi sa rage obstinée?

Ma Cloris, ouvre ici tes yeux,

Tire un de tes regards aux cieux:

Ils dissiperont leurs nuages,

Et pour l'amour de ta beauté

Neptune n'aura plus de rage

Que pour punir sa cruauté.

Déjà ces montagnes s'abaissent,

Tous leurs sentiers sont aplatis;

Et sur ces flots si bien unis

Je vois des alcyons qui naissent.

Cloris, que ton pouvoir est grand!

La fureur de l'onde se rend

A la faveur que tu m'as faite.

Que je vais passer doucement!

Et que la peur de la tempête

Me donne peu de pensement!

L'ancre est levée, et le zéphyre,

Avec un mouvement léger,

Enfle la voile et fait nager  
Le lourd fardeau de la navire.  
Mais quoi! Le temps n'est plus si beau,  
La tourmente revient dans l'eau.  
Dieux, que la mer est infidèle!  
Chère Cloris, si ton amour  
N'avait plus de constance qu'elle,  
Je mourrais avant mon retour.

*XV. A Philis. Ode*

Aussi franc d'amour que d'envie  
Je vivais loin de vos beautés  
Dans les plus douces libertés  
Que la raison donne à la vie.  
Mais les regards impérieux  
Qu'Amour tire de vos beaux yeux  
M'ont bien fait changer de nature.  
Ah! que les violents désirs  
Que me donna cette aventure  
Furent traîtres à mes plaisirs!  
Le doux éclat de ce visage  
Qui paraissait sans cruautés,  
Et des ruses d'une beauté  
Me semblait ignorer l'usage,  
Me surprit d'un si doux malheur,  
Et m'affligea d'une douleur  
Si plaisante à ma frénésie,  
Que dès lors j'aimai ma prison  
Et délivrai ma fantaisie  
De l'empire de ma raison.  
Contre ce coup inévitable  
Qui me mit l'amour dans le sein,  
Je ne sais prendre aucun dessein  
Ni facile ni profitable.  
Embrasé d'un feu qui me suit

Partout où le Soleil me luit,  
Je passe les monts Pyrénées  
Où les neiges, que l'oeil du jour  
Et les foudres ont épargnées,  
Fondent au feu de mon amour.  
Sur ces rivages où Neptune  
Fait tant d'écume et tant de bruit,  
Et souvent d'un vaisseau détruit  
Fait sacrifice à la Fortune,  
J'invoque les ondes et l'air;  
Mais au lieu de me consoler  
Les flots grondent à mon martyre,  
Mes soupirs vont avec le vent,  
Et mon pauvre esprit se retire  
Aussi triste qu'auparavant.  
Mes langueurs, mes douces furies!  
Quel sort, quel Dieu, quel élément,  
Nous ôtera l'aveuglement  
De vos charmantes rêveries?  
La froide horreur de ces forêts,  
L'humidité de ces marêts,  
Cette effroyable solitude  
Dont le Soleil avec des pleurs  
Provoque en vain l'ingratitude,  
Que font-elles à mes douleurs?  
Grands déserts, sablons infertiles,  
Où rien que moi n'ose venir,  
Combien me devez-vous tenir  
Dans ces campagnes inutiles?  
Chauds regards, amoureux baisers,  
Que vous êtes dans ces déserts  
Bien sensibles à ma mémoire!  
Philis, que ce bonheur m'est doux!  
Et que je trouve de la gloire  
A me ressouvenir de vous!

Enfin je crois que la tempête  
Me permettra d'ouvrir les yeux  
Et que l'inimitié des cieux  
Me laissera lever la tête.  
Après tous ces maux achevés,  
Les faveurs que vous réservez  
A ma longue persévérance,  
Reprocheront à mon ennui  
D'avoir cru que mon espérance  
Me quitterait plus tôt que lui.  
Au retour de ce long voyage,  
La terre en faveur de Philis  
D'oeillets, de roses et de lys  
Sèmera par tout mon passage.  
Ces grands pins, devenus plus beaux,  
Joignant du faîte les flambeaux  
Dont la voûte du ciel se pare,  
Iront aux astres s'enquérir  
Si quelque autre bien s'accompare  
A celui que je vais quérir.  
Ce jour sera filé de soie,  
Le Soleil, partout où j'irai,  
Laissera, quand je passerai,  
Des ombrages dessus ma voie.  
Les dieux, à mon sort complaisants,  
Me combleront de leurs présents;  
J'aurai tout mon soûl d'ambroisie;  
Les déesses me viendront voir,  
Au moins si votre courtoisie  
Leur veut permettre ce devoir.  
Cette triste nuit achevée,  
Mon amour quittera le deuil  
Si les ténèbres du cercueil  
Ne préviennent mon arrivée.  
A l'aise du premier abord,

Lorsque tous nos destins d'accord  
Permettront que je vous revoie,  
Si je n'ai pour me secourir  
Des remèdes contre ma joie,  
Je dois bien craindre de mourir.  
Je sais qu'à la faveur première  
Que vos regards me jettent,  
Mes esprits ravis quitteront  
Le doux objet de la lumière.  
C'est tout un, j'aime bien mon sort:  
Car les cruautés de la mort  
N'ont point de si cruelle gêne  
Que des rois ne voulussent bien  
Se trouver en la même peine  
Pour un même honneur que le mien.

#### XVI. Ode

Cloris, ma franchise est perdue,  
Mais quand, pour guérir mon ennui,  
Quelque Dieu me l'aurait rendue,  
Mon âme se plaindrait de lui.  
Toute la force et l'industrie  
Que j'opposais à la furie.  
De mes travaux trop rigoureux,  
A fait des efforts inutiles,  
Car mes sentiments indociles  
En deviennent plus amoureux.  
Ce qui peut finir ma souffrance  
Et recommencer mon plaisir  
S'éloigne de mon espérance  
Aussi bien que mon désir.  
Les destins et le Ciel lui-même,  
Qui reconnaissent comme j'aime,  
Au seul objet de mes douleurs  
Ne me présentent point leur aide,

Car ils savent que tout remède  
Est plus faible que mes langueurs.  
Je connais bien que l'oeil d'un ange,  
Que le Ciel ne gouverne pas,  
Et qui tient à peu de louange  
Qu'Amour brûle de ses appas,  
S'il veut un jour, à ma prière,  
Jeter l'éclat de sa lumière  
A l'avantage de mes voeux,  
Fera naître, au sort qui m'irrite,  
Plus de bien que je ne mérite  
Et plus d'honneur que je ne veux.  
Tandis que ma flamme ou ma rage  
Attendait après sa beauté,  
Un faux et criminel ombrage  
Embarrasse sa volonté.  
Ce feint honneur, cette fumée,  
Vient étonner sa renommée  
De l'impudence des mortels.  
Cloris, perdez cette faiblesse:  
Si vous ne vivez en déesse  
De quoi vous servent mes autels?  
Le plus audacieux courage  
Devant vous ne fait que trembler:  
Qui voit votre divin visage  
N'est pas capable de parler.  
Vos yeux gouvernent les pensées  
Des âmes les plus insensées  
Et les bornent de toutes parts;  
Et la plus aigre médisance  
N'est qu'honneur et que complaisance  
Aux attraits de vos doux regards.  
Moi qui suis devenu perfide  
Contre les dieux que j'adorois,  
Et dont l'âme n'a plus de guide

Sinon l'empire de vos lois,  
Je vous crois parfaite et divine;  
Et mon jugement s'imagine  
Que les faits les plus odieux,  
Lorsque vous leur donnez licence,  
Sont plus justes que l'innocence  
Et que la sainteté des dieux.  
Mais quand des âmes indiscrettes  
S'amuseraient à discourir  
De nos flammes les plus secrètes,  
Elles ne doivent pas mourir.  
O dieux, qui fîtes les abîmes  
Pour la punition des crimes,  
Je renonce à votre pitié  
Et vous appelle à mon supplice  
Si jamais mon âme est complice  
De la fin de notre amitié!  
Chère Cloris, je vous conjure  
Par les noeuds dont vous m'arrêtez,  
Ne vous troublez point de l'injure  
Des faux bruits que vous redoutez:  
Comme vous j'en ai des atteintes,  
Et mille violentes craintes  
Me persécutent nuit et jour.  
Je crois que les dieux et les hommes,  
Dedans le climat où nous sommes,  
Ne parlent que de notre amour.  
Je suis plus craintif que vous n'êtes,  
Et crains que les destins jaloux  
Ne donnent un langage aux bêtes  
Pour leur faire parler de nous;  
Une ombre, un rocher, un zéphyre,  
Parlent tout haut de mon martyre.  
Et quand les foudres murmurants  
Menacent le péché du monde,

Je crois que le tonnerre gronde  
Du service que je vous rends.  
Mais quoique le ciel et la terre  
Troublissent nos contentements,  
Et nous fissent souffrir la guerre  
Des astres et des éléments,  
Il faut rire de leurs malices,  
Et dans un fleuve de délices  
Noyer les soins injurieux  
Qui privent nos jeunes années  
Des douceurs que les destinées  
Ne permettent jamais aux vieux.

*XVII. Ode*

Heureux, tandis qu'il est vivant,  
Celui qui va toujours suivant  
Le grand maître de la nature  
Dont il se croit la créature.  
Il n'envia jamais autrui,  
Quand tous les plus heureux que lui  
Se moquaient de sa misère,  
Le rire est toute sa colère.  
Celui-là ne s'éveille point  
Aussitôt que l'Aurore point  
Pour venir, des soucis du monde,  
Importuner la terre et l'onde.  
Il est toujours plein de loisir,  
La justice est tout son plaisir,  
Et, permettant en son envie  
Les douceurs d'une sainte vie,  
Il borne son contentement  
Par la raison tant seulement.  
L'espoir du gain ne l'importe,  
En son esprit est sa fortune;  
L'éclat des cabinets dorés,

Où les princes sont adorés,  
Lui plaît moins que la face nue  
De la campagne ou de la nue.  
La sottise d'un courtisan,  
La fatigue d'un artisan,  
La peine qu'un amant soupire,  
Lui donne également à rire.  
Il n'a jamais trop affecté  
Ni les biens ni la pauvreté;  
Il n'est ni serviteur ni maître,  
Il n'est rien que ce qu'il veut être.  
Jésus-Christ est sa seule foi.  
Tels seront mes amis et moi.

*XVIII. A Philis. Stances*

Ha! Philis, que le Ciel me fait mauvais visage!  
Tout me fâche et me nuit,  
Et, réservé l'amour et le courage,  
Rien de bon ne me suit.  
Les astres les plus doux ont conjuré ma perte,  
Je n'ai plus nul soutien;  
La Cour me semble une maison déserte  
Où je ne trouve rien.  
Les hommes et les dieux menacent ma fortune,  
Mais en leur cruauté,  
Pour mon soulas tout ce que j'importune,  
Ce n'est que ta beauté.  
Les traits de tes beautés sont d'assez fortes armes  
Pour vaincre mon malheur,  
Et dans la gêne, assisté de tes charmes,  
Je mourrai sans douleur.  
Dedans l'extrême de la peine où nous sommes,  
Soupirant nuit et jour,  
Je feins que c'est la disgrâce des hommes,  
Mais c'est celle d'amour.

Parmi tant de dangers c'est avec peu de crainte  
Que je prends garde à moi;  
En tous mes maux le sujet de ma plainte  
C'est d'être absent de toi.  
Pour m'ôter aux plus forts qui me voudraient poursuivre,  
Je trouve assez de lieux:  
Mais quel climat m'assurera de vivre,  
Si je quitte tes yeux?  
Le Soleil meurt pour moi, une nuit m'environne,  
Je pense que tout dort,  
Je ne vois rien, je ne parle à personne:  
N'est-ce pas être mort?

#### *XIX. Stances*

Quand j'aurai ce contentement  
De te voir sans empêchement,  
Objet unique de ma joie,  
Cher maître de ma volonté,  
A quoi voudras-tu que j'emploie  
Les heures de ma liberté?  
Je ne veux point servir de nombre,  
Suivant après toi comme une ombre:  
Dès qu'un maître que j'aimais bien,  
M'eut traité dans cette coutume,  
Les douceurs de son entretien  
Me tournèrent en amertume.  
Il est vrai qu'un sort malheureux  
Par un astre bien ténébreux  
Conduisait le train de ma vie,  
Quand les Dieux, touchez de pitié,  
Malgré les hommes et l'envie,  
Me donnèrent ton amitié.  
Depuis, un insensible orgueil  
De voir mes malheurs au cercueil,  
M'a donné tant d'ingratitude

Que je ne puis sans déplaisir  
Permettre que la servitude  
Prenne une heure de mon loisir.

## XX. *Stances*

Que mon espoir est faible et ma raison confuse!  
C'est bien hors de propos,  
Brûlant comme je fais, que mon esprit s'amuse  
A chercher du repos.  
Les remèdes plus doux qui touchent à ma plaie  
Irritent ma douleur,  
Et je suis en fureur quand mon discours s'essaie  
De ruiner mon malheur.  
Car un si cher ennui combat ma violence,  
Je meurs si doucement  
Que pour me secourir je ferais conscience  
De parler seulement.  
Philis, dans les tourments que ta rigueur me donne,  
Quoique je meure à tort,  
Je me dirai coupable afin qu'on te pardonne  
L'injure de ma mort.  
Amour a résolu que je sois ta victime;  
Mais que ta cruauté  
A son occasion ne fasse point de crime  
Qu'avecque ta beauté!  
Non, mon sort est meilleur, Philis veut que je vive:  
Et sans compassion  
Ne saurait endurer qu'un déplaisir arrive  
A mon affection.  
On voit sur mon visage, animé de sa flamme,  
Qu'elle a de la pitié,  
Et ma fureur me trouble où je vois que son âme  
Entend mon amitié.  
Je sais bien que l'honneur et les lois de la vie  
Combattent son désir,

Et que sa chasteté résiste à mon envie  
Avecque déplaisir.  
Son coeur dans cet effort sauvant son innocence,  
Languit pour mon sujet,  
Et donne ses soupirs sans doute à mon absence  
Plutôt qu'à son objet.  
Un rival me traverse; elle qui s'en afflige  
Se déferait de lui,  
Mais la condition de ce fâcheux l'oblige  
De souffrir avec lui.  
Cet amant importun, dont elle est offensée,  
Pèse à son entretien,  
Et reconnaît assez qu'elle a dans la pensée  
Autre feu que le sien.

#### *XXI. Stances*

Mon espérance refleurit,  
Mon mauvais destin perd courage,  
Aujourd'hui le Soleil me rit,  
Et le Ciel me fait bon visage.  
Mes maux ont achevé leur temps,  
Maintenant ma douleur se range,  
A la fin mes voeux sont contents,  
Amour a ramené mon ange.  
Dieux que j'ai si souvent priés  
Sans me vouloir jamais entendre;  
Je vous ai bien injuriés  
D'être si longs à me la rendre.  
J'excuse votre cruauté,  
Je perds le soin de vous déplaire,  
Le retour de cette beauté  
A fini toute ma colère.

#### *XXII. A Mademoiselle de Rohan, sur la mort de Madame la duchesse de Nevers*

Je vous donne ces vers pour nourrir vos douleurs

Puisque cette Princesse est digne de vos pleurs,  
Et ne veux point reprendre un deuil si légitime.  
Pour elle vos regrets prennent un juste cours,  
Et de les arrêter je croirais faire un crime  
Aussi bien que la mort en arrêtant ses jours.  
Je sais bien que votre âme assez robuste et saine,  
Avec son discours a combattu sa peine,  
Et qu'elle a vainement cherché sa guérison:  
Y tâcher après vous on le peut sans blâme,  
Car je ne pense pas qu'on trouve en la raison  
Ce que vous ne pouvez trouver dedans votre âme.  
Les plus cuisants malheurs trouvent allégement  
Après que le devoir a rendu sagement  
Tout ce que l'amitié demande à la nature,  
Mais lorsque mon esprit songe à vous consoler  
Contre les sentiments d'une perte si dure,  
Plus je suis préparé, moins j'ai de quoi parler.  
Tandis que la mémoire à vos sens renouvelle  
L'éclat de la vertu qui reluisait en elle,  
Vous nourrissez en vain quelque espoir de guérir;  
Et quand le souvenir d'une amitié si ferme,  
Pour guérir votre ennui se laissera mourir,  
Croyez que votre vie est proche de son terme.  
Aussi cette Princesse étant loin de vos yeux  
Le jour de tous vos maux est le plus odieux:  
La mort de vos langueurs est la moins inhumaine.  
Quelque part de la terre où vous fassiez séjour,  
Il ne vous reste plus que des objets de haine,  
Après avoir perdu l'objet de votre amour.  
De moi, si la rigueur d'un accident semblable  
M'avait ôté le fruit d'un bien si désirable,  
Je croirais que pour moi tout n'aurait que du mal:  
Mes pieds ne s'oseraient assurer sur la terre,  
Le jour m'offenserait, l'air me serait fatal,  
Et la plus douce paix me serait une guerre.

Aigrissez-vous toujours d'un chagrin plus récent;  
Que votre âme, en flattant l'ennui qu'elle ressent,  
Pour si chère compagne incessamment soupire;  
Jamais son entretien ne vous sera rendu,  
Et le Ciel réparant vos pertes d'un empire,  
Vous donnerait bien moins que vous n'avez perdu.

*XXIII. A elle même*

Puisqu'en cet accident le sort nous désoblige,  
Je crois que tout le monde avecque vous s'afflige,  
Et ce commun malheur qui trouble l'univers,  
Reprocherait un crime aux lois de la nature  
Sinon que cette mort a fait naître vos vers  
Dont l'aimable douceur efface son injure.  
A voir vos sentiments écrits si doucement,  
A voir votre douleur peinte si vivement,  
Je crois qu'en vain la mort de ce butin se vante,  
Car, comme la raison m'apprend à discourir,  
Celle que vous plaignez est encore vivante  
Puisqu'elle est dans vos vers qui ne sauraient mourir.  
Vous mêlez dans ce deuil tant d'agréables charmes  
Que c'est être insensé que lui donner des larmes:  
Je la crois bien heureuse en si rare tombeau,  
Et regarde sa gloire avecque tant d'envie  
Que si l'on m'eût dû faire un monument si beau,  
Je mourrais de regret de ne l'avoir suivie.  
J'ai cru que la tristesse était pleine de maux,  
Et perdais, en l'erreur d'un jugement si faux,  
La douce rêverie où l'ennui nous amuse;  
Mais vous faites le deuil avecque tant d'appas  
Que j'aime la rigueur combien que je l'accuse,  
Et trouve du plaisir à craindre le trépas.

*XXIV. Pour Mademoiselle D. M. Stances*

Je suis bien jeune encor, et la beauté que j'aime

Est jeune comme moi.  
J'ai souvent désiré de lui parler moi-même  
Pour lui donner ma foi.  
J'obéis sans contrainte à l'amour qu'il me donne  
Quelque désir qu'il ait,  
Et sans lui résister mon âme s'abandonne  
A tout ce qui lui plaît.  
Si pour lui témoigner combien je suis fidèle  
Il me fallait mourir,  
Quoiqu'on eût fait la mort mille fois plus cruelle,  
L'on m'y verrait courir.  
Je jure mon destin et le jour qui m'éclaire  
Qu'il est tout mon souci;  
Et ce Soleil si beau ne fait que me déplaire  
Quand il n'est pas ici.  
Lorsque l'Aube, ensuivant la nuit qu'elle a chassée,  
Epard ses tresses d'or,  
Le premier mouvement qui vient à ma pensée  
C'est l'amour d'Alidor.  
Je tâche en m'éveillant à rappeler les songes  
Que j'ai fait en dormant,  
Et dans le souvenir de leurs plaisants mensonges  
Je revois mon amant.  
Mon esprit amoureux n'est point sans violence  
Au milieu du repos.  
Je le vois dans la nuit, et parmi le silence  
J'entends ses doux propos.  
Tous les secrets d'amour que le sommeil exprime,  
Mon âme les ressent;  
Et le matin je pense avoir commis un crime  
Dans mon lit innocent.  
De honte à mon réveil, je suis toute confuse,  
Et, d'un oeil tout fâché,  
Je vois dans mon miroir la rougeur qui m'accuse  
D'avoir fait un péché.

Je me veux repentir de cette double offense,  
Mais je ne sais comment;  
Car mon esprit troublé me fait une défense  
Que lui même dément.  
Dans mon lit désolé, toute moite de larmes,  
Je prie tous les dieux  
De maltriter Morphée à cause que ses charmes  
Ont abusé mes yeux.  
Hélas! il est bien vrai que je suis amoureuse,  
Et qu'en mon saint amour  
Je me puis réputer l'amante plus heureuse  
Qui soit en cette Cour.  
J'adore une beauté si vive et si modeste  
Qu'elle peut tout ravir,  
Et qui ne prend plaisir d'être toute céleste  
Qu'afin de me servir.  
Il a dedans ses yeux des pointes et des charmes  
Qu'un tigre goûterait;  
Et si Mars lui voyait mettre la main aux armes  
Il le redouterait.  
Il va dans les combats plus fier qu'à la rapine  
Ne marche le lion.  
Et plus brave qu'Achille ardent à la ruine  
Des pompes d'Ilion.  
C'est le meilleur esprit et le plus beau visage  
Qu'on ait encore vu;  
Et les meilleurs esprits n'ont point eu d'avantage  
Que mon amant n'ait eu.  
La gloire entre les coeurs qui la font mieux paraître  
Fait estime du sien;  
Et les mieux accomplis ne le sauraient connaître  
Sans en dire du bien.  
Hors de lui la vertu dans l'âme la plus belle  
Est comme en un tombeau,  
Et ses plus grands éclats sont moins q'une étincelle

Au prix de ce flambeau.  
Je pense en l'adorant que mon idolâtrie  
A beaucoup mérité;  
Et j'aimerais bien mieux mettre le feu à ma patrie  
Que l'avoir irrité.  
Dieux! que le beau Pâris eut une belle proie!  
Que cet amant fit bien  
Alors qu'il alluma l'embrasement de Troie  
Pour amortir le sien!  
O mon cher Alidor je suis bien moins qu'Hélène  
Digne de t'émouvoir!  
Mais tu sais bien aussi qu'avecque moins de peine  
Tu me pourrais avoir.  
Il la fallut prier, mais c'est moi qui te prie;  
Et la comparaison  
De ses affections avecque ma furie,  
Est loin de la raison.  
L'impression d'honneur et celle de la honte  
Sont hors de mon esprit.  
La chasteté m'offense et paraît un vieux conte  
Que ma mère m'apprit.  
Jamais fille n'aima d'une amitié si forte.  
Tous mes plus chers parents,  
Depuis que j'ai conçu l'amour que je te porte,  
Me sont indifférents.  
Ils auraient beau se plaindre et m'appeler barbare.  
On me doit pardonner,  
Car vers eux je ne suis de mon amour avare  
Que pour te la donner.  
Reçois ma passion pourvu que ton mérite  
N'en soit offensé:  
Et vois que mon esprit ne te l'aurait écrite  
S'il n'était insensé.

Maintenant que Philis est morte  
Et que l'amitié la plus forte  
Dont un coeur fut jamais atteint  
Est dans le sépulcre avec elle,  
Je crois que l'amour le plus saint  
N'a plus pour moi rien de fidèle.  
Cloris, c'est mentir trop souvent:  
Tes propos ne sont que du vent,  
Tes regards sont tous pleins de ruses,  
Tu n'as point pour tout d'amitié,  
Je me moque de tes excuses,  
Et t'aime moins de la moitié.  
Je te vois toujours en contrainte,  
Il te vient toujours quelque crainte,  
Tu ne trouves jamais loisir;  
Dis plutôt que je t'importe  
Et que je te ferais plaisir  
De chercher ailleurs ma fortune.  
Ne fais plus semblant de m'aimer,  
Et quoiqu'il me soit bien amer  
De perdre une si douce flamme,  
Si tu n'as point d'amour pour moi,  
Je jure tes jeux et mon âme  
De ne songer jamais à toi.  
Je t'allais consacrer ma plume  
Et te peindre dans un volume  
Sur qui les ans ne peuvent rien;  
Sache un peu de la renommée  
Comment j'ai su dire du bien  
D'une autre que j'avais aimée.  
Mais cela ne te touche pas,  
Les vers sont de mauvais appas,  
Un roc n'en devient point possible;  
Ce sont de faibles hameçons  
Pour ton naturel insensible

Que lui promettre des chansons.  
Que veux-tu plus que je te donne,  
Aujourd'hui que Dieu m'abandonne,  
Que le Roi ne me veut pas voir,  
Que le jour me luit en colère,  
Que tout mon bien est mon savoir?  
De quoi plus te pourrais-je plaire?  
Si mon mauvais sort peut changer,  
Je jure de te partager  
Les prospérités où j'aspire;  
Et quand le Ciel me ferait roi,  
Un présent de tout mon empire  
Te ferait preuve de ma foi.  
Mais tu n'as point l'esprit avare;  
Et quelque dignité si rare  
Qu'un Dieu même te vînt offrir,  
Quelque tourment qu'il eût dans l'âme,  
Tu le laisserais bien souffrir  
Avant que soulager sa flamme.  
Quant à moi, las de tant brûler,  
Et si pressé de reculer,  
J'ai désespéré de la place:  
La nature ici vaut bien peu  
Qu'un front de neige, un cœur de glace,  
Puissent tenir contre le feu.

#### *XXVI. A Cloris. Stances*

S'il est vrai, Cloris, que tu m'aimes,  
Mais j'entends que tu m'aimes bien,  
Je ne crois point que les rois mêmes  
Aient un heur comme le mien.  
Que la mort serait importune  
De venir changer ma fortune  
A la félicité des dieux!  
Tout ce qu'on dit de l'ambroisie

Ne touche point ma fantaisie  
Au prix des grâces de tes yeux.  
Sur mon âme, il m'est impossible  
De passer un jour sans te voir  
Qu'avec un tourment plus sensible  
Qu'un damné n'en saurait avoir.  
Le sort qui menaça ma vie  
Quand les cruautés de l'envie  
Me firent éloigner du Roi  
M'exposant à tes yeux en proie,  
Me donna beaucoup plus de joie  
Qu'il ne m'avait donné d'effroi.  
Que je me plus dans ma misère!  
Que j'aimai mon bannissement!  
Mes ennemis ne valent guère  
De me traiter si doucement.  
Cloris, prions que leur malice  
Fasse bien durer mon supplice.  
Je ne veux point partir d'ici  
Quoique mon innocence endure;  
Pourvu que ton amour me dure  
Que mon exil me dure aussi.  
Je jure l'amour et sa flamme  
Que les doux regards de Cloris  
Me font déjà trembler dans l'âme  
Quand on me parle de Paris:  
Insensé, je commence à craindre  
Que mon Prince me va contraindre  
A souffrir que je sois remis.  
Vous qui le mîtes en colère,  
Si vous l'empêchez de le faire  
Vous n'êtes plus mes ennemis:  
Toi qui si vivement pourchasses  
Les remèdes de mon retour,  
Prends bien garde quoi que tu fasses,

De ne point fâcher mon amour.  
Arrête un peu, rien ne me presse,  
Ton soin vaut moins que ta paresse,  
Me bien servir c'est m'affliger;  
Je ne crains que ta diligence,  
Et prépare de la vengeance  
A qui tâche de m'obliger.  
Il te semble que c'est un songe  
D'entendre que je m'aime ici,  
Et que le chagrin qui me ronge  
Vienne d'un amoureux souci:  
Tu penses que je ne respire  
Que de savoir où va l'Empire,  
Que devient ce peuple mutin,  
Et quand Rome se doit résoudre  
A faire partir une foudre  
Qui consume le Palatin.  
Toutes ces guerres insensées  
Je les trouve fort à propos;  
Ce ne sont point là les pensées  
Qui s'opposent à mon repos;  
Quelques maux qu'apportent les armes,  
Un amant verse peu de larmes  
Pour flétrir le courroux divin;  
Pourvu que Cloris m'accompagne  
Il me chaut peu que l'Allemagne  
Se noie de sang ou de vin.  
Et combien qu'un appas funeste  
Me traîne aux pompes de la Cour,  
Et que tu sais bien qu'il me reste  
Un soin d'y retourner un jour,  
Quoique la Fortune apaisée  
Se rendît à mes voeux aisée,  
Aujourd'hui je ne pense pas,  
Soit-il le Roi qui me rappelle,

Que je puisse m'éloigner d'elle  
Sans trouver la mort sur mes pas.  
Mon esprit est forcé de suivre  
L'aimant de son divin pouvoir,  
Et tout ce que j'appelle vivre  
C'est de lui parler et la voir.  
Quand Cloris me fait bon visage  
Les tempêtes sont sans nuage,  
L'air le plus orageux est beau;  
Je ris quand le tonnerre gronde,  
Et ne crois point que tout le monde  
Soit capable de mon tombeau.  
La félicité la plus rare  
Qui flatte mon affection,  
C'est que Cloris n'est point avare  
De caresse et de passion.  
Le bonheur nous tourne en coutume,  
Nos plaisirs sont sans amertume,  
Nous n'avons ni courroux ni fard,  
Nos trames sont toutes de soie,  
Et la Parque après tant de joie  
Ne les peut achever que tard.

#### *XXVII. Désespoirs amoureux. Stances*

Eloigné de vos yeux où j'ai laissé mon âme,  
Je n'ai de sentiment que celui du malheur,  
Et sans un peu d'espoir, qui luit parmi ma flamme,  
Mon trépas eût été ma dernière douleur.  
Plût au Ciel qu'aujourd'hui la terre eût quitté l'onde,  
Que les rais du soleil fussent absents des cieux,  
Que tous les éléments eussent quitté le monde,  
Et que je n'eusse pas abandonné vos yeux!  
Un arbre que le vent emporte à ses racines,  
Une ville qui voit démolir son rempart,  
Le faîte d'une tour qui tombe en ses ruines,

N'ont rien de comparable à ce sanglant départ.  
Depuis, votre Damon ne sert plus que de nombre,  
Mes sens de ma douleur s'en vont déjà ravis;  
Je ne suis plus vivant, et passerais pour ombre  
Sinon que mes soupirs découvrent que je vis.  
Mon âme est dans les fers, mon sang est dans la flamme,  
Jamais malheur ne fut à mon malheur égal;  
J'ai des vautours au sein, j'ai des serpents dans l'âme,  
Et vos traits qui me font encore plus de mal.  
Errant depuis deux mois de province en province,  
Je traîne avecque moi la fortune et l'amour;  
L'une oblige mes pas à courtiser mon Prince,  
L'autre oblige mes sens à vous faire la cour.  
Des plus rares beautés en ce fâcheux voyage,  
Où jadis pour aimer les dieux fussent allés,  
M'ont assez prodigué les traits de leur visage;  
Mais ce n'était qu'horreur à mes yeux désolés.  
Partout où loin de toi la Fortune me traîne,  
Je jure par tes yeux que tout mon entretien  
N'est que d'entretenir ma vagabonde peine,  
Et qu'il me souvient moins de mon nom que du tien.  
En ma condition d'où mille soins ne partent,  
L'entendement me laisse et tout conseil me fuit;  
Tous autres pensements de mon âme s'écartent,  
Au souvenir du tien qui sans cesse me suit.  
Que ta fidélité se forme à mon exemple!  
Fuis comme moi la presse, hais comme moi la Cour;  
Ne fréquente jamais bal, promenoir, ni temple,  
Et que nos déités ne soient rien que l'Amour.  
Tout seul dedans ma chambre où j'ai fait ton église,  
Ton image est mon Dieu, mes passions, ma foi;  
Si pour me divertir Amour veut que je lise,  
Ce sont vers que lui-même a composés pour moi.  
Dans le trouble importun des soucis de la guerre  
Chacun me voit chagrin: car il semble, à me voir,

Que je fais des projets pour conquérir la terre,  
Et mes hauts desseins ne sont que de t'avoir.

*XXVIII. Stances*

J'ai trop d'honneur d'être amoureux,  
Et vois bien que les plus heureux  
Ont droit de me porter envie:  
Mais quoi que menace le sort,  
Je puis bien défier la mort  
Puisque vous possédez ma vie.  
Les plus dévotieux mortels,  
Rendant leur service aux autels  
Qu'on dresse aux déités suprêmes,  
Ne font brûler que de l'encens;  
Et pour vous adorer je sens  
Que je me suis brûlé moi-même.  
Les rois ont de divers honneurs,  
Leurs esclaves sont des seigneurs,  
Les éléments sont leur partage,  
Toute la terre est leur maison:  
Moi je n'ai rien qu'une prison,  
Mais je l'estime davantage.

*XXIX. Stances*

Quand tu me vois baisser tes bras,  
Que tu poses nus sur tes draps,  
Bien plus blancs que le linge même;  
Quand tu sens ma brûlante main  
Se promener dessus ton sein,  
Tu sens bien, Cloris, que je t'aime.  
Comme un dévot devers les cieux,  
Mes yeux tournés devers tes yeux,  
A genoux auprès de ta couche,  
Pressé de mille ardents désirs,  
Je laisse, sans ouvrir ma bouche,

Avec toi dormir mes plaisirs.  
Le sommeil aise de t'avoir,  
Empêche tes yeux de me voir,  
Et te retient dans son empire  
Avec si peu de liberté  
Que ton esprit tout arrêté  
Ne murmure ni ne respire.  
La rose en rendant son odeur,  
Le Soleil donnant son ardeur,  
Diane et le char qui la traîne,  
Une Naïade dedans l'eau,  
Et les Grâces dans un tableau,  
Font plus de bruit que ton haleine.  
Là je soupire auprès de toi,  
Et considérant comme quoi  
Ton oeil si doucement repose,  
Je m'écrie: O Ciel! peux-tu bien  
Tirer d'une si belle chose  
Un si cruel mal que le mien?

### *XXX. Stances*

Je jure le jour et la nuit  
Et la froide horreur de la nuit  
Où la tristesse me convie,  
Que le temps de mon amitié  
Doit plus durer de la moitié  
Que ne fait celui de ma vie.  
Après que mon suprême jour  
M'aura porté dans le séjour  
Des âmes mieux favorisées,  
Mon âme versera des pleurs  
Qui feront naître mille fleurs  
Dans les campagnes Elysées.  
Ce doux et ce poignant souci;  
Le même qui me touche ici,

Revivra dans mon âme morte,  
Et les esprits qui me verront,  
Approchant mon feu jureront  
Qu'ils n'en ont point vu de la sorte.  
Après moi d'un amour flatteur  
Quelque infidèle serviteur  
Surprendra tes désirs novices,  
Et tu n'as point assez de foi  
Pour permettre que mes services  
Te fassent souvenir de moi.  
Je te conjure par tes yeux  
Que j'aime, et que j'honore mieux  
Ni que le ciel ni que la terre,  
Tôt ou tard de t'en repentir:  
Car le ciel te ferait sentir  
Quelque pointe de son tonnerre.

### *XXXI. Stances*

La frayeuse de la mort ébranle le plus ferme:  
Il est bien malaisé  
Que dans le désespoir et proche de son terme  
L'esprit soit apaisé.  
L'âme la plus robuste et la mieux préparée  
Aux accidents du sort,  
Voyant auprès de soi sa fin toute assurée,  
Elle s'étonne fort.  
Le criminel pressé de la mortelle crainte  
D'un supplice douteux,  
Encore avec espoir endure la contrainte  
De ses liens honteux.  
Mais quand l'arrêt sanglant a résolu sa peine,  
Et qu'il voit le bourreau,  
Dont l'impitieuse main lui détache une chaîne  
Et lui met un cordeau,  
Il n'a goutte de sang qui ne soit lors glacée;

Son âme est dans les fers:  
L'image du gibet lui monte à la pensée,  
Et l'effroi des enfers.  
L'imagination de cet objet funeste  
Lui trouble la raison,  
Et sans qu'il ait du mal, il a pis que la peste,  
Et pis que le poison.  
Il jette malgré lui les siens dans la détresse,  
Et traîne en son malheur  
Des gens indifférents qu'il voit parmi la presse  
Parler de sa douleur.  
Partout dedans la Grève il voit fendre la terre,  
La Seine est l'Achéron,  
Chaque rayon du jour est un trait de tonnerre,  
Et chaque homme Charon.  
La consolation que le prêcheur apporte  
Ne lui fait point de bien;  
Car le pauvre se croit une personne morte,  
Et n'écoute plus rien.  
Les sens sont retirés, il n'a plus son visage,  
Et dans ce changement  
Ce serait être fol de conserver l'usage  
D'un peu de jugement.  
La nature, de peine et d'horreur abattue,  
Quitte ce malheureux:  
Il meurt de mille morts, et le coup qui le tue  
Est le moins rigoureux.

### *XXXII. Consolation à M. D. L. Stances*

Donne un peu de relâche au deuil qui t'a surpris,  
Ne t'oppose jamais aux droits de la nature,  
Et pour l'amour d'un corps ne mets point tes esprits  
Dedans la sépulture.  
La mort dans tes regrets à toi se présentant,  
Te fait voir qu'elle n'est qu'horreur et que misère;

Pourquoi donc tâches-tu qu'elle t'en fasse autant  
Qu'elle a fait à ton père?  
Quoi que l'affection te fasse discourir,  
Tes beaux jours ne sont point en état de le suivre;  
Comme c'était à lui la saison de mourir,  
C'est la tienne de vivre.  
Il était las d'honneur, de fortune, de jours;  
Tes jeunes ans ne font que commencer la vie,  
Et si tu vas si tôt enachever le cours  
Que deviendra Livie?  
Remets pour l'amour d'elle encore ces appas  
Qui s'en vont effacer dans ton visage sombre;  
Et qu'un si long chagrin ne te maltraite pas  
Pour contenter une ombre.  
Il est vrai qu'un tel mal est fâcheux à guérir,  
Et de quelque vigueur que ton esprit puisse être,  
Il te faut soupirer lorsque tu vois périr  
Celui qui t'a fait naître.  
Encore ses vertus touchaient ton amitié  
Au delà du devoir où la nature oblige,  
Si bien que la raison approuve la pitié  
Pour l'ennui qui t'afflige.  
Ses conseils savaient rendre un Roi victorieux;  
Son renom honorait et la paix et la guerre;  
Et je crois que l'envie est cause que les cieux  
L'ont ôté de la terre.  
Mais aussi quel climat n'en a du déplaisir?  
L'Europe à son sujet se plaint contre les Parques,  
Autant que si leurs lacs étaient venus saisir  
Quelqu'un de ses monarques.  
Je vois comme le Ciel pour soulager ton deuil,  
Veut que tout l'univers à tes soupirs réponde;  
Et pour t'en exempter ordonne à son cercueil  
Les pleurs de tout le monde.  
Toutefois tous ces cris sont des soins superflus;

Nos plaintes dans les airs sont vainement poussées:  
Un homme enseveli ne considère plus  
Nos yeux ni nos pensées.  
Sachant qu'il a rendu ce qu'on doit aux autels,  
Tu dois être assuré de sa béatitude,  
Ou ton esprit troublé croit que les immortels  
Sont pleins d'ingratitude.  
Tes importuns regrets se rendront criminels,  
Ton père en son repos ne trouvera que peine  
Puisqu'il semble être admis aux plaisirs éternels  
Pour te mettre à la gêne.  
Le mal devient plus grand lorsque nous l'irritons:  
Reviens dans les plaisirs que la jeunesse apporte;  
C'est un grand bien de voir fleurir les rejetons  
Lorsque la souche est morte.  
Un homme de bon sens se moque des malheurs:  
Il plaint également sa servante et sa fille;  
Job ne versa jamais une goutte de pleurs  
Pour toute sa famille.  
Après t'être affligé pense à te réjouir,  
Qui t'a fait la douleur t'a laissé les remèdes;  
Il ne te reste plus que de savoir jouir  
Des biens que tu possèdes.  
Arrête donc ces pleurs vainement répandus;  
Laisse en paix ce destin que tes douleurs détestent;  
Il faut, après ces biens que nous avons perdus,  
Sauver ceux qui nous restent.

### *XXXIII. Stances*

Dans ce temple, où la passion  
Me mit dedans le coeur les beautés de Madame,  
Je bénissais l'Amour encore que sa flamme  
Détournât ma dévotion.  
Au lieu de penser à nos dieux  
J'adorais, vous voyant, l'image de Diane,

Et m'estimais heureux de devenir profane  
En me consacrant à vos yeux.  
Ce fut avec de mêmes traits  
Que la mère d'Amour perça le coeur d'Anchise:  
Suis-je pas glorieux de donner ma franchise  
A la merci de ses attraits?  
A ce premier ravissemant  
Mon âme triompha de se sentir blessée,  
Et l'autel m'eût déplu d'ôter à ma pensée  
L'entretien d'un si doux tourment.  
Me dût le Ciel faire périr,  
Je mesure ma peine avecque mes années,  
Et l'amour se fait fort d'ôter aux destinées  
La puissance de me guérir.  
Au point que cette ardeur m'a mis,  
Mon superbe bonheur se moque de l'envie,  
Et quelque mal qui vienne à menacer ma vie,  
Je me ris de mes ennemis.  
Tout ce monde de poursuivants  
Me fait persévéarer avecque plus de joie,  
Ce renommé Jason n'eût jamais eu sa proie  
S'il eût craint la mer ni le vent.  
Sous l'auspice de votre loi,  
Il n'est point de grandeur que mon esprit ne brave;  
Et le même accident qui me fait être esclave,  
Il me semble qu'il m'a fait roi.

*XXXIV. Élégie à une dame*

Si votre doux accueil n'eût consolé ma peine,  
Mon âme languissait, je n'avais plus de veine,  
Ma fureur était morte et mes esprits, couverts  
D'une tristesse sombre, avaient quitté les vers.  
Ce métier est pénible, et notre sainte étude  
Ne connaît que mépris, ne sent qu'ingratitude:  
Qui de notre exercice aime le doux souci,

Il hait sa renommée et sa fortune aussi.  
Le savoir est honteux depuis que l'ignorance  
A versé son venin dans le sein de la France.  
Aujourd'hui l'injustice a vaincu la raison,  
Les bonnes qualités ne sont plus de saison,  
La vertu n'eut jamais un siècle plus barbare,  
Et jamais le bon sens ne se trouva si rare.  
Celui qui dans les coeurs met le mal ou le bien,  
Laisse faire au destin sans se mêler de rien.  
Non pas que ce grand Dieu qui donne l'âme au monde,  
Ne trouve à son plaisir la nature féconde,  
Et que son intelligence encore à pleines mains  
Ne verse ses faveurs dans les esprits humains:  
Parmi tant de fuseaux la Parque en sait retordre  
Où la contagion du vice n'a su mordre,  
Et le Ciel en fait naître encore infinité  
Qui retiennent beaucoup de la divinité,  
Des bons entendements qui sans cesse travaillent  
Contre l'erreur du peuple et jamais ne défaillent,  
Et qui d'un sentiment hardi, grave et profond,  
Vivent tout autrement que les autres ne font.  
Mais leur divin génie est forcé de se feindre  
Et les rend malheureux s'il ne se peut contraindre.  
La coutume et le nombre autorise les sots:  
Il faut aimer la Cour, rire des mauvais mots,  
Accoster un brutal, lui plaire, en faire estime.  
Lorsque cela m'advent, je pense faire un crime;  
J'en suis tout transporté, le coeur me bat au sein,  
Je ne crois plus avoir l'entendement bien sain,  
Et pour m'être souillé de cet abord funeste,  
Je crois longtemps après que mon âme a la peste.  
Cependant il faut vivre en ce commun malheur,  
Laisser à part esprit, franchise et valeur,  
Rompre son naturel, emprisonner son âme,  
Et perdre tout plaisir pour acquérir du blâme.

L'ignorant qui me juge un fantasque rêveur,  
Me demandant des vers croit me faire faveur,  
Blâme ce qu'il n'entend, et son âme étourdie  
Pense que mon savoir me vient de maladie.  
Mais vous à qui le Ciel de son plus doux flambeau  
Inspira dans le sein tout ce qu'il a de beau,  
Vous n'avez point l'erreur qui trouble ces infâmes,  
Ni l'obscuré fureur de ces brutales âmes;  
Car l'esprit plus subtil, en ses plus rares vers,  
N'a point de mouvements qui ne vous soient ouverts.  
Vous avez un génie à voir dans les courages,  
Et qui connaît assez mon âme et mes ouvrages.  
Or, bien que la façon de mes nouveaux écrits  
Diffère du travail des plus fameux esprits,  
Et qu'ils ne suivent point la trace accoutumée,  
J'ose pourtant prétendre à quelque peu de bruit,  
Et crois que mon espoir ne sera point sans fruit.  
Vous me l'avez promis, et sur cette promesse  
Je fausse ma promesse aux vierges de Permesse.  
Je ne veux réclamer ni Muses, ni Phébus,  
Grâce à Dieu, bien guéri de ce grossier abus,  
Pour façonnez un vers que tout le monde estime,  
Votre contentement est ma dernière lime:  
Vous entendez le poids, le sens, la liaison,  
Et n'avez en jugeant pour but que la raison.  
Aussi mon sentiment à votre aveu se range,  
Et ne reçoit d'autrui ni blâme ni louange.  
Imitez qui voudra les merveilles d'autrui;  
Malherbe a très bien fait, mais il a fait pour lui;  
Mille petits voleurs l'écorchent tout en vie;  
Quant à moi, ces larcins ne me font point d'envie.  
J'approuve que chacun écrive à sa façon,  
J'aime sa renommée et non pas sa leçon.  
Ces esprits mendiants, d'une veine infertile,  
Prennent à tous propos ou sa rime ou son style;

Et de tant d'ornements qu'on trouve en lui si beaux,  
Joignent l'or et la soie à de vilains lambeaux,  
Pour paraître aujourd'hui d'aussi mauvaise grâce  
Que parut autrefois la corneille d'Horace:  
Ils travaillent un mois à chercher comme à fils  
Pourra s'apparier la rime de Memphis.  
Ce Liban, ce Turban, et ces rivières mornes,  
Ont souvent de la peine à retrouver leurs bornes.  
Cet effort tient leurs sens dans la confusion,  
Et n'ont jamais un rais de bonne vision.  
J'en connais qui ne font des vers qu'à la moderne,  
Qui cherchent à midi Phébus à la lanterne,  
Grattent tant le français qu'ils le déchirent tout,  
Blâmant tout ce qui n'est facile qu'à leur goût,  
Sont un mois à connaître, en tâtant la parole,  
Lorsque l'accent est rude ou que la rime est molle;  
Veulent persuader que ce qu'ils font est beau,  
Et que leur renommée est franche du tombeau,  
Sans autre fondement sinon que tout leur âge  
S'est laissé consommer en un petit ouvrage;  
Que leurs vers dureront au monde précieux,  
Parce qu'en les faisant il sont devenus vieux:  
De même l'araignée en filant son ordure,  
Use toute sa vie et ne fait rien qui dure.  
Mais cet autre poète est bien plein de ferveur,  
Il est blême, transi, solitaire, rêveur,  
La barbe mal peignée, un oeil branlant et cave,  
Un front tout renfrogné, tout le visage hâve,  
Ahane dans son lit, et marmotte tout seul  
Comme un esprit qu'on oit parler dans un linceul;  
Grimace par la rue et stupide retardé  
Ses yeux sur un objet sans voir ce qu'il regarde.  
Mais déjà ce discours m'a porté trop avant,  
Je suis bien près du port, ma voile a trop de vent;  
D'une insensible ardeur peu à peu je m'élève,

Commençant un discours que jamais je n'achève.  
Je ne veux point unir le fil de mon sujet,  
Diversement je laisse et reprends mon objet,  
Mon âme imaginant n'a point la patience  
De bien polir les vers et ranger la science:  
La règle me déplaît, j'écris confusément;  
Un bon esprit ne fait rien qu'aisément.  
Autrefois, quand mes vers ont animé la scène,  
L'ordre où j'étais constraint m'a bien fait de la peine.  
Ce travail importun m'a longtemps martyré,  
Mais enfin, grâce aux dieux, je m'en suis retiré.  
Peu sans faire naufrage et sans perdre leur Ourse,  
Se sont aventurés à cette longue course.  
Il y faut par miracle être fol sagement,  
Confondre la mémoire avec le jugement,  
Imaginer beaucoup et d'une source pleine  
Puiser toujours des vers dans une même veine:  
Le dessein se dissipe, on change de propos  
Quand le style a goûté tant soit peu le repos.  
Donnant à tels efforts ma première furie  
Jamais ma veine encor ne s'y trouva tarie.  
Mais il me faut résoudre à ne la plus presser:  
Elle m'a bien servi, je la veux caresser,  
Lui donner du relâche, entretenir la flamme  
Qui de sa jeune ardeur m'échauffe encore l'âme.  
Je veux faire des vers qui ne soient pas contraints,  
Promener mon esprit par de petits desseins,  
Chercher des lieux secrets où rien ne me déplaise,  
Employer tout une heure à me mirer dans l'eau,  
Ouïr comme en songeant la course d'un ruisseau,  
Ecrire dans les bois, m'interrompre, me taire,  
Composer un quatrain sans songer à le faire.  
Après m'être égayé par cette douce erreur,  
Je veux qu'un grand dessein réchauffe ma fureur,  
Qu'un oeuvre de dix ans me tienne à la contrainte

De quelque beau poème où vous serez dépeinte.  
Là, si mes volontés ne manquent de pouvoir,  
J'aurai bien de la peine en ce plaisir devoir.  
En si haute entreprise où mon esprit s'engage,  
Il faudrait inventer quelque nouveau langage,  
Prendre un esprit nouveau, penser et dire mieux  
Que n'ont jamais pensé les hommes et les dieux.  
Si je parviens au but où mon dessein m'appelle,  
Mes vers se moqueront des ouvrages d'Apelle;  
Qu'Hélène ressuscite, elle aussi rougira  
Partout où votre nom dans mon ouvrage ira.  
Tandis que je remets mon esprit à l'école,  
Obligé dès longtemps à vous tenir parole,  
Voici de mes écrits ce que mon souvenir,  
Désireux de vous plaire, en a pu retenir.

### XXXV

Je pensais au repos, et le céleste feu  
Qui me fournit des vers s'alentissait un peu,  
Lorsque le messager qui m'a rendu ta lettre,  
Dans ma première ardeur m'est venu tout remettre.  
J'ai d'abord à peu près deviné ton dessein;  
Et dès lors que mes yeux ont reconnu ton sein,  
Mon sang s'est réchauffé, tes vers m'ont piqué l'âme,  
Et de leur propre éclat m'ont jeté de la flamme.  
Clairac en est ému, son fleuve en est grossi;  
Et dans ce peu de temps que je t'écris ceci,  
D'autant qu'à ta faveur il sent flatter son onde,  
Lot s'est rendu plus fier que rivière du monde.  
Le débord isolent de ses rapides eaux,  
Couvant avec orgueil le faîte des roseaux,  
Fait taire nos moulins, et sa grandeur farouche  
Ne saurait plus souffrir qu'un aviron le touche;  
Dans l'excès de la joie, où tu le viens ravir,  
Ce torrent glorieux ne daigne plus servir:

Je l'aime de l'honneur qu'il rend à ta caresse,  
Et lui veut faire part aux autels que je dresse.  
Rêvant sur son rivage après tes beaux écrits,  
Tout à coup, dans l'objet d'un penser qui m'a pris,  
Je disais en voyant comme son flot se pousse:  
Ainsi va la fureur d'un Roi qui se courrouce;  
Ainsi mes ennemis, contre moi furieux,  
M'ont rendu sans sujet le sort injurieux,  
Et si loin étendu leur orgueilleux ravage,  
Qu'à peine sur les monts ai-je vu du rivage.  
Mon exil ne savait où trouver sûreté,  
Partout mille accidents choquaient ma liberté,  
Quelques déserts affreux, où des forêts suantes  
Rendent de tant d'humeur les campagnes puantes,  
Ont été le séjour où le plus doucement  
J'ai passé quelques jours de mon bannissement.  
Là vraiment l'amitié d'un marquis favorable,  
Qui n'eut jamais horreur de mon sort déplorable,  
Divertit mes soucis, et dans son entretien  
Je trouvai du bon sens qui consola le mien.  
Autrement, dans l'ennui d'un lieu si solitaire,  
Où l'esprit ni le corps ne trouvent rien à faire,  
Où le plus philosophe avecque son discours  
Ne saurait sans languir avoir passé deux jours,  
Le chagrin m'eût saisi sans une grande chère,  
Qui deux fois chaque jour enchantait ma misère,  
Car je n'ai su trouver, de l'humeur dont je suis,  
Un plus présent remède à chasser mes ennuis.  
Et si comme tu dis vous avez tous envie  
De me faire passer un jour de douce vie,  
Apprête de bons vins: mais n'en prends point d'autrui,  
Car je sais que ton père en a de bon chez lui.  
Il m'a bien obligé du salut qu'il m'envoie;  
Dis-lui que cet honneur m'a tout comblé de joie,  
Et qu'un pauvre banni ne croyait pas avoir

Cette prospérité que tu m'as fait savoir.  
Ainsi t'aime le Ciel, et jamais la disgrâce  
Ne frappe ton destin ni celui de ta race!  
Si mon malheur s'apaise et qu'il me soit permis  
De refaire ma vie avecque mes amis,  
Je verrai de quel oeil tu verras mon passage.  
Et que ces vers t'en soient un assuré message!  
Possible avant qu'un mois ait achevé son cours,  
Le Soleil me rendra ses agréables jours.  
Je crois que ce printemps doit chasser mon orage,  
Mon mauvais sort vaincu flattera mon courage,  
Et perdant tout espoir de m'abattre jamais,  
Tout confus il viendra me demander la paix.  
Et quand mon juste Roi n'aura plus de colère,  
Qui m'a persécuté tâchera de me plaire.  
Lors, pour toute vengeance, quoi qu'ils aient tâché,  
Je dirai, sans mentir, qu'ils ne m'ont point fâché,  
Et qu'un exil si plein de danger et de blâme,  
Ne m'a point fait changer le visage ni l'âme.  
Ceux avec qui je vis sont étonnés souvent  
De me voir en mon mal aussi gai que devant.  
Et le malheur, fâché de ne me voir point triste,  
Ignore d'où me vient l'humeur qui lui résiste:  
C'est l'arme dont le Ciel a voulu me munir  
Contre tant d'accidents qui me devaient venir;  
Autrement un tissu de tant de longues peines,  
M'eût gelé mille fois le sang dedans les veines;  
Mon esprit dès longtemps fût rendu en vapeur  
S'il eût pu concevoir une vulgaire peur.  
Mon âme de frayeur fût-elle point faillie,  
Lorsque Panat me fit sa brutale saillie,  
Que les armes au poing, accompagné de deux,  
Il me fit voir la mort en son teint plus hideux?  
Je croyais bien mourir, il le croyait de même;  
Mais pour cela le front ne me devint point blême,

Ma voix ne changea point, et son fer inhumain,  
A me voir si constant, lui tremblait à la main.  
Encore un accident, aussi mauvais ou pire,  
Me plongea dans le sein du poissonneux empire  
Au milieu de la nuit, où le front du croissant  
D'un petit bout de corne à peine apparaissait,  
Semblait se retirer et chasser les ténèbres  
Pour jeter plus d'effroi dans des lieux si funèbres.  
Lune, romps ton silence, et pour me démentir,  
Reproche-moi la peur que tu me vis sentir.  
Que dus-je devenir un jour que le tonnerre  
Presque dessous mes pieds vint balayer la terre?  
Il brûla mes voisins, il me couvrit de feu,  
Et si pour tout cela je le craignis bien peu.  
Mais vraiment ce discours te doit sembler étrange,  
Et tu vois que ces vers sentent trop ma louange.  
Tu m'as mis sur ce train, je te veux imiter,  
Et comme tu l'as fait, j'écris pour me flatter.  
Adieu, ne reviens plus solliciter ma veine.  
J'ai fait à ce matin ces vers tout d'une haleine,  
Et pour me divertir du désir de la Cour,  
Depuis peu j'en écris plus d'autant chaque jour,  
Je finis un travail que ton esprit qui goûte  
Les doctes sentiments trouvera bon sans doute:  
Ce sont les saints discours d'un favori du Ciel  
Qui trouva le poison aussi doux que le miel,  
Et qui dans la prison de la cité d'Athènes  
Vit lâcher sans regret et sa vie et ses chaînes.  
Ainsi, quand il faudra nous en aller à Dieu,  
Puissions-nous sans regret abandonner ce lieu;  
Et voir en attendant que la Fortune m'ouvre  
L'âme de la faveur et le portail du Louvre.

XXXVI

Quand la Divinité, qui formait ton essence,

Vit arriver le temps au point de ta naissance,  
Elle choisit au ciel son plus heureux flambeau  
Et mit dans un beau corps un esprit assez beau.  
  
La trempe que tu pris en arrivant au monde  
Etais du feu, de l'air, de la terre et de l'onde:  
Immortels éléments dont les corps si divers  
Etrangement mêlés font un seul univers,  
Et durent, enchaînés par les liens des âmes,  
Selon que le destin a mesuré nos trames.  
  
Triste condition que le sort plus humain  
Ne nous peut assurer d'être demain!  
Ainsi te mit nature au cours de la fortune  
Aussi sujet que tous à cette loi commune.  
D'un naturel fragile et qui se vient ranger  
A quel point que l'humeur le force de changer:  
Impatient, tardif, injurieux, affable,  
Dépiteux, complaisant, malicieux, aimable,  
Serf de tes passions et du commun souci,  
Des vices des mortels et des vertus aussi.  
  
N'attends point qu'en ton nom honteusement j'écrive  
Ce qui ne fut jamais sur la troyenne rive,  
Que je t'appelle Achille et que tu sois vanté  
Par tant de faux exploits qu'on a jadis chanté.  
Ces poètes rêveurs par leurs plume hypocrite  
De tous ces vieux héros ont trompé le mérite,  
Et sans aucune foi laissant mille témoins,  
Ils nous en disent plus, mais en font croire moins:  
Car au rapport trompeur d'un demi-dieu qu'on nomme,  
Je douterais s'il fut tant seulement un homme.  
  
Mon esprit plein d'amour et plein de liberté,  
Sans fard et sans respect t'écrit la vérité;  
Et sans aucun dessein d'offenser ou de plaire,  
Je fais ce que mon sens me conseille de faire.  
J'écrirais le démon qui du train de tes jours  
Si difficilement guidait le jeune cours,

Et l'astre dont tu vis la haine si puissante  
Opposer tant d'effort à ta vertu naissante;  
J'écrirais ton destin avant le doux moment  
Que pour te faire serf le Ciel te fit amant.  
Mais notre jeune temps laisse aussi peu de marque  
Que le vol d'un oiseau ou celui d'une barque;  
Et les traits de ses ans confusément passés  
Pèsent au souvenir s'ils n'en sont effacés.  
Laissant ces jours perdus jusqu'aux premières forces  
Que l'amour vient tenter de ses douces amorces,  
Mes vers ne discourront que depuis le bon jour  
Que tu te vins ranger à l'empire d'amour.  
Et suivant ta fureur, tu penseras peut-être  
Que dès lors seulement tu commenças à naître,  
Que tu ne fus vivant, ni d'esprit, ni de corps,  
Que depuis qu'un bel oeil te donna mille morts.  
Les aimables attraits, dont les yeux d'une dame  
Firent naître l'ardeur de ta première flamme,  
Furent bientôt vainqueurs, et l'amour qui le prit  
Au lieu de te déplaire obligea ton esprit.  
Ton naturel ployable à la première atteinte  
Soupira son tourment d'une si douce plainte,  
Et si modestement permit d'être arrêté,  
Qu'il sembla que tes fers étaient ta liberté.  
Tant le sort de ta vie autrement malheureuse  
Se trouve pour ton bien de nature amoureuse.  
En ce destin les maux que le Ciel a versés  
Dans l'erreur de tes jours sans cesse traversés,  
Ont trouvé leur remède, et n'est peine si forte  
Que par lui ton esprit légèrement ne porte.  
Quand le poison d'amour t'eut une fois charmé,  
Contre tout autre effort tu fus assez armé.  
Toute autre passion au prix mousse et légère  
Depuis ne fut en toi que faible et passagère.  
Depuis, pour vivre esclave au joug d'une beauté,

Ton âme ne fut plus qu'amour, que loyauté.  
Celle qui gouvernait ta captive pensée  
Dissimulait le coup dont elle fut blessée:  
La honte et le devoir et ce fâcheux honneur,  
Ennemis conjurés de tout notre bonheur,  
De contraintes froideurs désespéraient son âme;  
Quand ton objet pressant sollicitait sa flamme,  
En ses regards forcés son amour paraissait,  
Et par la résistance heureusement croissait.  
Tes yeux, dont la fureur avait changé l'usage,  
Languissaient étonnés auprès de son visage:  
Son visage et le tien plus blanc, frais et vermeil  
Que le teint de l'Aurore et le front du Soleil.  
Elle était à tes yeux plus agréable encore  
Que devant le Soleil ne fut jamais l'Aurore.  
Votre objet en son sexe également pouvait  
Se dire le plus beau que la nature avait,  
Et les traits de ta face, aujourd'hui que l'injure  
Du temps qui change tout a changé ta figure,  
Uniquement parfaits, sont punis d'un amour  
A qui mille beautés font encore la cour.  
Quelle dut être alors, et combien plus prisée,  
Ta face, que le poil n'avait point déguisée,  
En sa jeune vigueur, conforme au jeune objet  
De la première belle à qui tu fus sujet!  
Tu méritais beaucoup, et si l'Amour avare  
Eût frustré ton espoir il eût été barbare,  
Indigne que jamais à son sacré brasier  
Aucun amant portât le myrte et le rosier.  
Mais ce Dieu, pour t'ôter tout sujet de te plaindre,  
L'a voulu avec toi de mêmes noeuds étreindre:  
De mutuelle ardeur son esprit enflamma,  
Et rangea ton amour au point qu'elle t'aima.  
D'un semblable désir vous tâchiez à vous plaire:  
Ce que l'un desseignait, l'autre le voulait faire;

Vous lisiez dans vos fronts ce que vos coeurs disaient;  
Et de mêmes propos vos âmes devisaient.  
Alors qu'impatient en flamme excessive  
Tu blâmais le refus de son amour craintive,  
Son cœur plus que le tien de martyre souffrait,  
Te refusant du corps ce que l'âme t'offrait.  
Ta qualité de marque, aucunement étrange  
A son sang populaire et tiré de la fange,  
Niait à son espoir les bienheureux accords  
Qui joignent sous l'hymen deux esprits et deux corps.  
Et ce titre d'époux, honteux aux âmes fortes,  
Que par dépit du Ciel et de l'Amour tu portes,  
Duisait mal à ton âge, et pour vous allier  
Il eût fallu la terre au ciel apparier.  
Quelquefois en riant tu m'as conté la fête  
Que pour votre noçage l'on pensait toute prête  
Lorsque sa parenté ridicule espérait  
Qu'un accord entre vous ferme demeurerait.  
Elle qui seulement d'amour fut insensée,  
Ne s'entretint jamais de si folle pensée;  
Mais contre le destin avec toi se plaignait  
Qu'à vos désirs égaux le rang ne se joignait.  
Il est vrai qu'en l'effort de cette rage extrême,  
Tu pouvais oublier et ta race et toi-même.  
Et l'amant qui troublé de tel empêchement  
Se détourne d'aimer, aime trop lâchement.  
Mais tu savais qu'amour meurt en la jouissance,  
Qu'il nous travaille plus moins il a de licence,  
Qu'en des baisers permis cette vertu s'endort,  
Et que le lit d'hymen est le lit de sa mort.

### XXXVII

Déjà trop longuement la paresse me flatte,  
Et je sens qu'à la fin elle devient ingrate;  
J'ai donné trop de temps à mon propre plaisir,

Pour trop de liberté j'ai manqué de loisir:  
Je veux effrontément avecque mon salaire,  
Nourrir à tes dépens le souci de me plaire.  
Je ne puis être esclave et vivre en te servant  
Comme un maître d'hôtel, secrétaire ou suivant:  
Telle condition veut une humeur servile,  
Et pour me captiver elle est un peu trop vile.  
Mais puisque le destin a trahi mon esprit,  
Et que loin du Pérou la Fortune me prit,  
Je dois aimer mon joug, m'y rendre volontaire,  
Et dedans la contrainte obéir et me taire:  
C'est d'un juste devoir surmonter la raison,  
Et trouver la franchise au fonds d'une prison.  
Or je suis bien heureux sous ton obéissance,  
En ma captivité j'ai beaucoup de licence,  
Et tout autre que toi se lasserait enfin  
D'avoir si chèrement un serf si libertin.  
Le soin de te servir c'est ce qui moins m'afflige,  
Et l'honneur de te voir est ce qui plus m'oblige:  
Ton entretien est doux, agréable et savant  
Aux plus doctes discours qu'on peut mettre en avant.  
Tes regards sont courtois, tes propos amiabes,  
Ton humeur agréable et tes moeurs sociables;  
Tes charges, tes maisons, tes qualités, ton bien,  
Au prix de ta vertu, je ne les prise rien.  
Estime ton mérite, il vaut mieux que le Gange,  
Tes richesses au prix sont de terre et de fange;  
Cela n'a point d'éclat auprès de ta valeur,  
Et mon poème aussi n'emprunte rien du leur.  
La race, la grandeur, l'argent, la renommée,  
Aux jugements bien clairs n'est qu'ombre et que fumée:  
C'est un lustre pipeur qui s'écoule et qui fuit  
Avec l'entendement du brutal qui le suit.  
Je sais que la nature a voulu que tu prinsses  
Et le sang et le nom d'une race de princes;

Mais quand bien les grands rois, dont ce nom est fameux,  
T'auraient laissé bien riche et florissant comme eux,  
Si d'un esprit commun le Ciel t'avait fait naître,  
Je serais bien mari de t'avoir eu pour maître.  
Qu'un homme sans esprit est rude et déplaisant,  
Et que le joug des sots est fâcheux et pesant!  
Un sage à leur désir sans contrainte ne plie,  
Et jamais sans regret d'un tel noeud ne se lie.  
Un sot il est cruel, ingrat, impérieux,  
Tantôt on le voit morne et tantôt furieux,  
Oblige sans sujet, mal à propos offense,  
Et qui ne fait jamais du bien quand il y pense,  
Son esprit ignorant ne peut rien estimer,  
Il n'a nulle raison, il ne sait rien aimer;  
Or il veut qu'on le tance et tantôt qu'on le loue,  
Tantôt il fait du bruit et tantôt il se joue,  
Il ne sait qui le fâche ou qui lui fait plaisir,  
Et lui-même en son coeur n'entend point son désir,  
Mais d'un orgueil farouche et d'une âme insolente,  
Il force tout devoir, toutes lois violentes.  
Et ne peut accorder, tout ignorant qu'il est,  
Qu'une chose soit bien que quand elle lui plaît.  
Etre savant chez lui c'est une honte, un crime;  
Il croit que c'est tout un qu'un charme ou qu'une rime.  
Je pourrais bien jurer que je serais damné,  
Et crois que mes destins auraient moins de colère,  
De m'avoir attaché des fers d'une galère,  
Bourré comme ceux que tu voyais ramer,  
Quand un si beau dessein te porta sur la mer.  
Neptune est effroyable, il tempête, il écume,  
Sa fureur jusqu'au ciel vomit son amertume,  
Trahit les plus heureux et leur fait un cercueil  
Tantôt d'un banc de sable et tantôt d'un écueil.  
Ses abois font horreur et même en la bonace,  
Par un silence affreux, ce trompeur nous menace.

Il a devant tes yeux fait blêmir les nochers,  
Obscurci le Soleil et fendu les rochers;  
De ses flots il fait naître et mourir le tonnerre  
Et de son bruit hideux gémir toute la terre.  
L'image de la mort passe au travers des flots  
Dans les coeurs endurcis des plus fiers matelots:  
Ces frayeurs ne t'ont point ébranlé le courage,  
On t'a vu toujours ferme au plus fort de l'orage,  
D'un jugement robuste au milieu du danger  
Tenir indifférent un simple étranger,  
Et les lâches accents d'une voix étonnée  
Ne t'ont point fait gémir comme faisait Enée.  
Bien que moins rudement Neptune l'assaillit;  
Tout héros qu'il était, le cœur lui défaillit,  
Il eut peur de la mort, et se remit en l'âme  
Ses compagnons brûlés dans la troyenne flamme,  
Envia leur destin, et d'un esprit peureux  
Pour être hors du péril les nomma bienheureux,  
Se fût voulu rebattre avec l'ombre d'Achille,  
Se plaignait de survivre aux cendres de sa ville,  
Et de n'avoir l'honneur que ses os fussent mis  
Dans le tombeau de Troie où gisaient ses amis.  
Jamais tes sentiments n'auront tant de malaise,  
Quelque pan de la terre où le Soleil te laisse  
Tu tiens également et propice et fatal,  
Ou la terre étrangère ou le pays natal.  
Ah! que j'ai du regret de n'avoir vu le monde  
Par où ta jeune ardeur te promena sur l'onde!  
J'écrirais en beaux vers le climat et le lieu  
Où ton bras attaqua les ennemis de Dieu.  
Je serais glorieux d'avoir pris ton image  
A qui les mieux vantés viendraient faire un hommage.  
Tu me dois accorder deux heures de loisir  
Pour contenter ici mon curieux désir,  
Me faire un long récit de toutes les traverses

Que t'ont fait tant de mers et de terres diverses.  
Je saurais jusques où la ligne tu passas,  
Les hommes que tu pris, les lieux que tu forças,  
Et ce combat naval où ton ardeur trop prompte  
Fit rougir tous les tiens de colère et de honte.  
J'ignore ces hasards, tu me diras que c'est;  
Tu me diras comment un naufrage se fait,  
Le sanglant désespoir dont le vaincu se ronge,  
Et les dangers hideux où le soldat se plonge,  
L'état d'un homme libre après que le destin  
Au comite cruel l'a donné pour butin,  
Avec combien d'horreur il se range à la chaîne  
Et force l'innocence à recevoir la peine.  
A voir tous ces objets d'horreur et de pitié,  
Je crois qu'on en devient plus dur de la moitié;  
C'est ce qui rend ainsi le marinier farouche  
Du mal de son prochain moins ému qu'une souche;  
Et sur nos passions notre désir vainqueur  
Enfin dispose à tout et les yeux et le coeur.  
Une lente coutume avec le temps emporte  
De notre naturel l'affection plus forte;  
Mais ta douce nature et ton coeur seulement  
De ces contagions n'est touché nullement.  
Tu revins tout courtois, si bien qu'en apparence  
Tu n'avais point passé les rivages de France.  
Entre tes qualités cette douceur d'esprit,  
Qui si facilement par l'oreille me prit,  
Oblige plus que tout: un grand qui s'humilie,  
Fait un joug fort aisé dont le plus fier se lie:  
Il ne faut qu'un souris, il ne te faut qu'un mot  
Afin d'ensorceler et le sage et le sot.  
Ceux-là de leur grandeur, comme je pense, abusent,  
Qui leur salut au moindre insolemment refusent.  
Dans une vanité qui les tient tous contraints,  
Ne voyant ce qu'ils sont qu'en l'éclat de leurs trains,

Se trouvent étonnés, perdant leur bonne mine,  
Si leur suite ordinaire avec eux ne chemine:  
Pour montrer leur pouvoir d'un accent irrité,  
Parlent à leurs suivants avec autorité.  
Il est bien raisonnable ici que je te die  
Que ton esprit bien sain n'a point leur maladie:  
L'astre qui te fit naître évita ce malheur,  
Et suivit un destin bien différent du leur.  
Ne crois point que je mente à dessein de te plaire,  
C'est ce que je n'ai point accoutumé de faire.  
Je fais le plus souvent mes discours trop hardis,  
Et parce qu'on me croit on hait ce que je dis.  
Bien heureux aujourd'hui que te voulant dépeindre,  
Je ne suis obligé de faillir ou de feindre;  
Pour toi seul mon humeur qui suit la vérité,  
Trouve de l'avantage en sa sévérité.  
Une juste amitié m'excite le courage  
D'une incroyable ardeur à ce dernier ouvrage:  
Mon esprit glorieux s'attache à cet objet,  
Et tire vanité d'un si rare sujet.  
Ta vertu me ravit et fait que mon poème,  
Servant à ton plaisir, m'obligera moi-même.  
Or, pour le grand dessein où j'engage mes vers,  
Il faut que tes destins me soient mieux découverts,  
Que j'entre dans ton âme, et que de là je tire  
La matière du livre où je te veux décrire.  
Mon travail sera long, et depuis ton berceau  
Possible durera jusques à mon tombeau.  
Au rapport de mes vers n'espère pas qu'on croie  
Que tu sois descendu du fugitif de Troie:  
Car mes inventions, sans prendre rien d'autrui,  
Te feront bien sortir d'aussi bon lieu que lui.  
Il fut un vagabond, et quoi qu'on le renomme  
Je ne sais s'il posa les fondements de Rome;  
Le conte de sa vie est fort vieux et divers,

Virgile par lui-même a démenti ses vers;  
Il le dépeint dévot, et le confesse traître  
Vers l'Amour que leurs dieux reconnaissent pour maître.  
Mais mon dessein n'est pas d'examiner ici  
Les défauts du Troyen, ni du poète aussi.  
Plût à Dieu que des miens nos écrivains se taisent,  
Et qu'à leur goût tardif mes ardeurs ne déplaisent!  
Toutefois mon renom n'aura que faire d'eux,  
Pourvu que mon travail soit au gré de nous deux.  
Si mes esprits lassés perdent jamais haleine,  
Ton agréable accueil ranimera ma veine;  
En me louant un peu tu me feras plaisir,  
Et me réchaufferas d'un plus ardent désir.  
Un regard de mépris me rebute et me lasse,  
Et mon sang le plus chaud en devient tout de glace.  
Donne-moi du repos, et ne viens point choisir  
A mes conceptions les lieux ni le loisir.  
Ores j'aime la ville, ores la solitude,  
Tantôt la promenade, et tantôt mon étude.  
Bref, si tu ne me tiens pour un fâcheux rimeur,  
Tu souffriras un peu de ma mauvaise humeur.

### *XXXVIII. A Monsieur du Fargis*

Je ne m'y puis résoudre, excuse-moi de grâce,  
Ecrivant pour autrui je me sens tout de glace;  
Je te promis, chez toi, des vers pour un amant  
Qui se veut faire aider à peindre son tourment;  
Mais pour lui satisfaire, et bien peindre sa flamme,  
Je voudrais par avant avoir connu son âme.  
Tu sais bien que chacun a des goûts tout divers,  
Qu'il faut à chaque esprit une sorte de vers,  
Et que pour bien ranger le discours et l'étude,  
En matière d'amour je suis un peu trop rude:  
Il faudrait comme Ovide avoir été piqué;  
On écrit aisément ce qu'on a pratiqué.

Et je te jure ici sans faire le farouche,  
Que de ce feu d'amour aucun trait ne me touche;  
Je n'entends point les lois, ni les façons d'aimer,  
Ni comment Cupidon se mêle de charmer:  
Cette divinité des dieux même adorée,  
Ces traits d'or et de plomb, cette trousse dorée,  
Ces ailes, ces brandons, ces carquois, ces appas,  
Sont vraiment un mystère où je ne pense pas.  
La sotte antiquité nous a laissé des fables  
Qu'un homme de bon sens ne croit point recevables;  
Et jamais mon esprit ne trouvera bien sain  
Celui-là qui se paît d'un fantôme si vain,  
Qui se laisse emporter à des confus mensonges,  
Et vient même en veillant s'embarrasser de songes.  
Le vulgaire qui n'est qu'erreur, qu'illusion,  
Trouve du sens caché dans la confusion:  
Même des plus savants, mais non pas des plus sages,  
Expliquent aujourd'hui ces fabuleux ombrages.  
Autrefois les mortels parlaient avec les dieux,  
On en voyait pleuvoir à toute heure des cieux;  
Quelquefois on a vu prophétiser les bêtes,  
Les arbres de Dodone étaient aussi prophètes.  
Ces contes sont fâcheux à des esprits hardis,  
Qui sentent autrement qu'on ne faisait jadis.  
Sur ce propos un jour j'espère de t'écrire,  
Et prendre un doux loisir pour nous donner à rire;  
Cependant je te prie encore m'excuser,  
Et me laisser ainsi libre à te refuser,  
Me permettre toujours de te fermer l'oreille.  
Quand tu me prieras d'une faveur pareille.  
Penses-tu, quand j'aurais employé tout un jour  
A bien imaginer des passions d'amour,  
Que mes conceptions seraient bien exprimées  
En paroles de choix, bien mises, bien rimées,  
L'autre n'y trouverait, possible, rien pour lui,

Tant il est malaisé d'écrire pour autrui.  
Après qu'à son plaisir j'aurais donné ma peine,  
Je sais bien que, possible, il louerait ma veine:  
Vraiment ces vers sont beaux, ils sont doux et coulants,  
Mais pour ma passion ils sont un peu trop lents;  
J'eusse bien désiré que vous eussiez encore  
Mieux loué sa beauté, car vraiment je l'honore;  
Vous n'avez point parlé du front, ni des cheveux,  
Ni de son bel esprit, seul objet de mes voeux;  
Tant seulement six vers encor, je vous supplie.  
Mon Dieu! que de travail vous donne ma folie!  
Il voudrait que son front fût aux astres pareil,  
Que je la fisse ensemble et l'Aube et le Soleil,  
Que j'écrive comment ses regards sont des armes,  
Comme il verse pour elle un océan de larmes.  
Ces termes égarés offensent mon humeur,  
Et ne viennent qu'au sens d'un novice rimeur,  
Qui réclame Phébus; quant à moi, je l'abjure,  
Et ne reconnaît rien pour tout que ma nature.

#### *XXXIX. Satire première*

Qui que tu sois, de grâce, écoute ma satire.  
Si quelque humeur joyeuse autre part ne t'attire,  
Aime ma hardiesse, et ne t'offense point  
De mes vers dont l'aigreur utilement te point.  
Toi que les éléments ont fait d'air et de boue,  
Ordinaire sujet où le malheur se joue,  
Sache que ton filet que le destin ourdit,  
Est de moindre importance encor qu'on ne te dit.  
Pour ne te point flatter d'une divine essence,  
Vois la condition de ta sale naissance,  
Que tiré tout sanglant de ton premier séjour,  
Tu vois en gémissant la lumière du jour:  
Ta bouche n'est qu'aux cris et à la faim ouverte,  
Ta pauvre chair naissante est toute découverte,

Ton esprit ignorant encor ne forme rien,  
Et moins qu'un sens brutal sait le mal et le bien.  
A grand-peine deux ans t'enseignent un langage,  
Et des pieds et des mains te font trouver l'usage.  
Heureux au prix de toi les animaux des champs:  
Ils sont les moins haïs comme les moins méchants.  
L'oiselet de son nid à peu de temps s'échappe  
Et ne craint point les airs que de son aile il frappe;  
Les poissons en naissant commencent à nager;  
Et le poulet éclos chante et cherche à manger.  
Nature, douce mère à ces brutales races,  
Plus largement qu'à toi leur a donné des grâces;  
Leur vie est moins sujette aux fâcheux accidents  
Qui travaillent la tienne au dehors et dedans;  
La bête ne sent point peste, guerre ou famine,  
Le remords d'un forfait en son corps ne la mine;  
Elle ignore le mal pour en avoir peur,  
Ne connaît point l'effroi de l'Achéron trompeur.  
Elle a la tête basse et les yeux contre terre,  
Plus près de son repos et plus loin du tonnerre;  
L'ombre des trépassés n'aigrit son souvenir,  
On ne voit à sa mort le désespoir venir;  
Elle compte sans bruit et loin de toute envie  
Le terme dont nature a limité sa vie,  
Donne la nuit paisible aux charmes du sommeil,  
Et tous les jours s'égaie aux clartés du soleil,  
Franche de passions et de tant de traverses  
Qu'on voit au changement de nos humeurs diverses.  
Ce que veut mon caprice à la raison déplaît;  
Ce que tu trouves beau, mon oeil le trouve laid;  
Un même train de vie au plus constant n'agrée,  
La profane nous fâche autant que la sacrée.  
Ceux qui dans les bourbiers des vices empêchés  
Ne suivent que le mal, n'aiment que les péchés,  
Sont tristes bien souvent, et ne leur est possible

De consommer une heure en volupté paisible.  
Le plus libre du monde est esclave à son tour;  
Souvent le plus barbare est sujet à l'amour;  
Et le plus patient que le Soleil éclaire  
Se trouve quelquefois emporté de colère.  
Comme Saturne laisse et prend une saison,  
Notre esprit abandonne et reçoit la raison.  
Je ne sais quelle humeur nos volontés maîtrise  
Et de nos passions est la certaine crise;  
Ce qui sert aujourd'hui nous doit nuire demain,  
On ne tient le bonheur jamais que d'une main;  
Le destin inconstant sans y penser oblige  
Et nous faisant du bruit souvent il nous afflige;  
Les riches plus contents ne se sauraient guérir  
De la crainte de perdre et du soin d'acquérir.  
Notre désir changeant suit la course de l'âge:  
Tel est grave et pesant qui fut jadis volage,  
Et sa masse caduque, esclave du repos,  
N'aime plus qu'à rêver, hait le joyeux propos.  
Une sale vieillesse en déplaisir confite,  
Qui toujours se chagrine et toujours se dépite,  
Voit tout à contrecoeur, et ses membres cassés  
Se rongent de regret de ses plaisirs passés,  
Veut traîner notre enfance à la fin de la vie,  
De notre sang bouillant veut étouffer l'envie.  
Un vieux père rêveur aux nerfs tout refroidis,  
Sans plus se souvenir quel il était jadis,  
Alors que l'impuissance éteint sa convoitise,  
Veut que notre bon sens révère sa sottise,  
Que le sang généreux étouffe sa vigueur,  
Et qu'un esprit bien né se plaise à la rigueur.  
Il nous veut attacher nos passions humaines  
Que son malade esprit ne juge pas bien saines.  
Soit par rébellion, ou bien par une erreur,  
Ces repreneurs fâcheux me sont tous en horreur.

J'approuve qu'un chacun suive en tout la nature:  
Son empire est plaisant et sa loi n'est pas dure;  
Ne suivant que son train jusqu'au dernier moment,  
Même dans les malheurs on passe heureusement.  
Jamais mon jugement ne trouvera blâmable  
Celui-là qui s'attache à ce qu'il trouve aimable,  
Qui dans l'état mortel tient tout indifférent;  
Aussi bien même fin à l'Achéron nous rend:  
La barque de Charon, à tous inévitable,  
Non plus que le méchant n'épargne l'équitable.  
Injuste Nautonier, hélas! pourquoi sers-tu  
Avec même aviron le vice et la vertu?  
Celui qui dans les biens a mis toute sa joie,  
Et dont l'esprit avare après l'argent aboie,  
Où qu'il tourne la terre en refendant la mer,  
Ses navires jamais ne puissent abîmer.  
L'autre qui rien du tout que les grandeurs ne prise,  
Et qu'un vif aiguillon de vanité maîtrise,  
Soit toujours bien paré, mesure tous ses pas,  
S'imagine en soi-même être ce qu'il n'est pas,  
Qu'il fasse voir un sceptre en son âme aveuglée,  
Et son ambition ne soit jamais réglée.  
Celui-ci veut poursuivre un vain titre de vent  
Qui pour nous maintenir nous perd le plus souvent;  
Il s'attache à l'honneur, suit ce destin sévère  
Qu'une sotte coutume ignoramment révère:  
De sa condition je prise le bonheur,  
Et trouve qu'il fait bien de mourir pour l'honneur.  
Un esprit enragé qui voudrait voir en guerre  
Pour son contentement et le ciel et la terre,  
Ne respire brutal que la flamme et le fer,  
Et qui croit que son ombre étonnera l'enfer,  
Qu'il emploie au carnage et la force et les charmes,  
Et son corps nuit et jour ne soit vêtu que d'armes.  
Une sauvage humeur qui dans l'horreur des bois,

Des chiens avec le cor anime les abois,  
Son dessein innocent heureusement poursuivre  
En la tranquillité de cette peine oisive;  
Qu'il travaille sans cesse à brosser les forêts,  
Et jamais le butin n'échappe de ses rets.  
Celui qu'une beauté d'inévitable amorce  
Retient dans ses liens plus de gré que de force,  
Qu'il se flatte en sa peine, et tâche à prolonger  
Les soucis qui le vont si doucement ronger,  
Qu'il perde rarement l'objet de ce visage,  
Ne détourne jamais son coeur de cette image,  
Ne se souvienne plus du jeu, ni de la Cour,  
N'adore aucun des dieux qu'après celui d'amour,  
N'aime rien que ce joug, et toujours s'étudie  
A tenir en humeur sa chère maladie,  
Ne se trouble jamais d'aucun soupçon jaloux,  
Se moque des acquets d'un impuissant époux,  
Qu'il se trouve allégé par la moindre caresse  
Des fers les plus pesants dont sa rigueur le presse,  
Sauve les mouvements de ses affections,  
Ne tâche de brider jamais ses passions.  
Si tu veux résister, l'amour te sera pire,  
Et ta rébellion étendra son empire.  
Amour a quelque but, quelque temps de durer,  
Que notre entendement ne peut pas mesurer:  
C'est un fiévreux tourment qui travaillant notre âme,  
Lui donne des accès et de glace et de flamme,  
S'attache à nos esprits comme la fièvre au corps,  
Jusqu'à ce que l'humeur en soit toute dehors.  
Contre ses longs efforts la résistance est vaine,  
Qui ne peut l'éviter il doit aimer sa peine.  
L'esclave patient n'est qu'à demi dompté,  
S'il veut à sa contrainte unir sa volonté.  
Le sanglier enragé qui d'une dent pointue  
Dans son gosier sanglant mord l'épieu qui le tue,

Se nuit pour se défendre, et d'un aveugle effort  
Se travaille lui-même, et se donne la mort.  
Ainsi l'homme souvent s'obstine à se détruire,  
Et de sa propre main il prend peine à se nuire.  
Celui qui de nature et de l'amour des cieux,  
Entrant en la lumière, est né moins vicieux,  
Lorsque plus son génie aux vertus le convie,  
Il force sa nature et fait toute autre vie:  
Imitateur d'autrui ne suit plus ses humeurs,  
S'égare pour plaisir du train des bonnes moeurs.  
S'il est né libéral, au discours d'un avare  
Il tâchera d'éteindre une vertu si rare;  
Si son esprit est haut, il le veut faire bas;  
S'il est propre à l'étude, il parle des combats.  
Je crois que les destins ne font venir personne  
En l'être des mortels qui n'ait l'âme assez bonne,  
Mais on la vient corrompre, et le céleste feu  
Qui luit à la raison ne nous dure que peu;  
Car l'imitation rompt notre bonne trame,  
Et toujours chez autrui fait demeurer notre âme.  
Je pense que chacun aurait assez d'esprit  
Suivant le libre train que nature prescrit.  
A qui ne sait farder ni le coeur ni la face,  
L'impertinence même a souvent bonne grâce.  
Qui suivra son génie et gardera sa foi,  
Pour vivre bienheureux, il vivra comme moi.

#### *XL. Satire seconde*

Connais-tu ce fâcheux qui contre la Fortune  
Aboie impudemment comme un chien à la Lune?  
Et qui voudrait, ce semble, en détourner le cours  
Par l'importunité d'un outrageux discours?  
D'une sotte malice en son âme il s'afflige  
Quand la faveur du Roi ses favoris oblige.  
Un homme dont le nom est à peine connu,

D'un pays étranger nouvellement venu,  
Que la Fortune aveugle, en promenant sa roue,  
Tira sans y penser d'une ornière de boue  
Malgré toute l'envie au dessus du malheur,  
D'un crédit insolent gourmande la valeur;  
Et nous le permettons, et le Français endure  
Qu'à ses propres dépens cette grandeur lui dure.  
Nos princes autrefois étaient bien plus hardis;  
Où se cache aujourd'hui la vertu de jadis?  
Apprends, malicieux, comme tu sais mal vivre,  
Qu'une fortune est d'or et que l'autre est de cuivre,  
Que le sort a des lois qu'on ne saurait forcer,  
Que son compas est droit, qu'on ne le peut fausser.  
Nous venons tous du Ciel pour posséder la terre,  
La faveur s'ouvre aux uns, aux autres se resserre;  
Une nécessité que le Ciel établit  
Déshonore les uns, les autres ennoblit;  
Un ignoble souvent de riches biens hérite,  
L'autre dans l'hôpital est tout plein de mérite.  
Pour trouver le meilleur, il faudrait bien choisir:  
Ne crois point que les dieux soient si pleins de loisir.  
Encor si chaque infâme était marqué d'un signe,  
Qui de toutes vertus le fit trouver indigne,  
Les rois qui sous les dieux disposent du bonheur,  
Enrichiraient toujours le mérite et l'honneur.  
Que si l'âme des dieux est la même justice,  
Ce qui leur déplaît porte le nom de vice,  
Les rois qui sont leurs fils et lieutenants ici,  
Peuvent juger des bons et des mauvais aussi.  
Et sans flatter mon Roi, je trouve bien étrange  
Qu'un vulgaire ignorant, et tiré de la fange,  
Contre sa majesté se montre injurieux,  
Dessous ses actions portant l'oeil curieux.  
Quant à moi, je répute une faveur bien mise  
Envers le plus chétif que le Roi favorise.

Quoique toujours bien pauvre, et toujours dédaigné,  
Sur mon esprit l'envie encor n'a rien gagné;  
Qu'un homme de trois jours de soie et d'or se couvre,  
Du bruit de sa carrosse importune le Louvre,  
Qu'un étranger heureux se moque des Français,  
Qu'il ait mille suivants, pourvu que je n'en sois.  
Je leur fais ce souhait en mon humeur hardie,  
Je ne crains point faillir quoi que ma Muse die;  
Ma liberté dit tout sans toutefois nommer  
Par une vaine aigreur ceux que je veux blâmer.  
Aussi n'attends jamais que je te fasse rire  
D'un vers que sans danger je ne saurais écrire.  
Ceux-là sont fols vraiment qui vendent un bon mot  
De cent coups de bâton que fait donner un sot.  
Esclaves imprudents de leur humeur mauvaise,  
Ne savent méditer un vers qu'il ne déplaise.  
Des pasquins contre aucun je ne compose ici,  
Et ne saurais souffrir des injures aussi.  
Le dieu des vers m'inspire une modeste flamme,  
Qui n'est propre à donner ni recevoir du blâme;  
Je hais la médisance et ne puis consentir  
De gagner avec peine un triste repentir.  
Chacun qui voit mes vers, s'il a les yeux d'un homme,  
Connaîtra son portrait combien qu'on ne le nomme.  
Qui ne lit ma satire, il n'en est pas tancé;  
Plusieurs s'en fâcheront à qui je n'ai pensé.  
Qui hait trop la laideur de son vilain visage,  
Il ne devrait jamais en regarder l'image;  
Qui craint d'être repris, il n'a qu'à se cacher,  
Et de là mon dessein n'est plus de le fâcher.

*XLI. Élégie*

Chère Philis, j'ai bien peur que tu meures  
Dans ce désert si triste où tu demeures.  
Hélas! quel sort te peut là retenir?

A quoi se peut ton âme entretenir?  
Ta fantaisie est-elle point passée?  
L'aurais-tu bien encor en la pensée?  
Te souvient-il de la Cour ni de moi,  
Et de m'avoir jadis donné ta foi?  
S'il t'en souvient, Philis, je te conjure,  
Par tous les droits d'amour et de nature,  
Fais-moi l'honneur de t'assurer aussi  
Que je languis de mon premier souci.  
Si tu savais à quel point de folie  
M'a fait venir cette mélancolie,  
Si tu savais à quoi je suis réduit,  
En quel travail mon âme est jour et nuit,  
Quoi que t'ait dit de moi ta défiance,  
Ta jalouse ou ton impatience,  
Tu m'aimerais et sachant mes ennuis,  
Tu me plaindras en l'état où je suis.  
Pâle, défait et sec comme une idole,  
Changé d'humeur, de face, de parole,  
Toujours je rêve en mon affliction,  
Sans nul désir de consolation.  
Je ne veux point que personne s'emploie  
A ranimer mon esprit ni ma joie,  
Car sans te faire un peu de trahison,  
Je ne saurais chercher ma guérison.  
Puisqu'il est vrai que j'ai cet avantage,  
Que mon service a gagné ton courage,  
Et que parmi tant d'aimables amants,  
Mon seul objet touche tes sentiments,  
Je serais bien d'un naturel barbare,  
Bien moins civil qu'un Scythe, qu'un Tartare,  
Si je n'aimais le bien de ton amour  
Plus chèrement que la clarté du jour.  
Le Ciel m'envoie un trait de son tonnerre,  
Et sous mes pieds fasse crever la terre,

Dès le moment qu'un sort injurieux  
De ma mémoire effacera tes yeux.  
Hélas! comment trouverai-je en ma vie  
Quelque sujet qui m'en donnât envie?  
Quelle beauté me saurait obliger  
A divertir ma flamme ou la changer?  
Dedans la tienne, où loge ma fortune,  
Vénus a mis ses trois Grâces en une.  
Amour lui-même avec tous ses attraits,  
Comme il est peint dans les plus beaux portraits,  
Rapporte à peine une petite trace  
Du vif éclat qui reluit dans ta face.  
Et tes beaux yeux, où s'est lié mon sort,  
Touchent les coeurs d'un mouvement si fort  
Que, si le Ciel d'une pareille flamme  
Nous inspirait sa volonté dans l'âme,  
Tous les mortels d'une invincible foi  
Obéiraient à la divine loi.  
Ton front paraît comme auprès de la nue  
Paraît au ciel Diane toute nue:  
Plus uni qu'elle, et qu'on ne voit gâté  
Daucune tache empreinte en sa beauté;  
Un teint vermeil et frais comme l'Aurore,  
Lorsqu'elle vient des rivages du More,  
Sur ton visage a semé tant d'appas  
Qu'il faut t'aimer ou bien ne te voir pas.  
Amour, sachant de quels traits est pourvue  
Cette beauté, s'est fait ôter la vue;  
Il n'ose point hasarder ses esprits  
A la merci du charme qui m'a pris;  
Et tel qu'il est, impérieux et brave,  
Il meurt de peur de devenir esclave.  
O cher tyran des hommes et des dieux!  
Aveugle-toi de grâce encore mieux;  
Demeure ainsi dans ta première crainte,

Et ne la vois jamais vive ni peinte;  
Tu ne saurais regarder un moment  
De ses beautés l'ombre tant seulement,  
Sans t'embraser, sans trouver la ruine  
De ton empire en leur flamme divine.  
Que si l'effort de ton coeur indompté  
De ses appas sauvait ta liberté,  
Tu te plaindrais d'avoir l'âme trop dure,  
Et maudirais ta force et ta nature;  
Car le bonheur d'aimer en si bon lieu  
Passe la gloire et le repos d'un dieu.  
Que penses-tu que le Soleil est aise  
Lorsqu'un rayon de sa clarté la baise!  
Lorsque Philis regarde son flambeau  
D'un air joyeux, le jour en est plus beau.  
Et quand Philis lui fait mauvais visage,  
Le jour est triste et chargé de nuage;  
L'air, glorieux de former ses soupirs,  
Entre en sa bouche avecque des zéphyrs  
Tous embaumés des roses de l'Aurore,  
Et tous couverts des richesses de Flore.  
Zéphyr, doux vent, doux créateur des lys,  
S'il te souvient encore de Philis,  
Ranime-la, fais tant qu'elle revienne  
Pour te baiser, et me laisse la mienne.  
Mais les discours qu'on nous a fait de toi  
En mon esprit n'ont jamais eu de foi;  
Ton feint amour, tes fausses aventures  
Ne sont que vent et que vaines figures;  
Mais il est vrai que je suis bien atteint,  
Et que mon mal ne saurait être feint.  
Que plût aux dieux que le discours des fables  
Trovât en moi ses effets véritables,  
Et que le sort me voulût transformer  
En quelque objet qui ne sût rien aimer!

Que je mourusse ou qu'il me fût possible  
De devenir une chose insensible,  
Un vent, une ombre, une fleur, un rocher,  
Qu'aucun désir ne pût jamais toucher!  
O vous, amants, qui n'avez plus d'envie,  
Esprits heureux qui n'êtes plus en vie,  
Là-bas, noyant vos maux en vos erreurs,  
Vous trouvez bien plus douces vos fureurs!  
Tristes forçats qui remplissez ce gouffre,  
Souffrez-vous bien les peines que je souffre?  
Pâles sujets des éternelles nuits,  
Etes-vous bien aussi morts que je suis?  
O mon fidèle et mon triste génie!  
Quand tu verras ma trame désunie  
Et que mon âme ira toucher les bords  
De la rivière où passent tous les morts,  
Vole au désert où ma Philis demeure,  
Dis-lui qu'enfin le Ciel veut que je meute,  
Que la rigueur de mon injuste sort  
Consent enfin de me donner la mort.  
Tu la verras peut-être un peu touchée,  
Et de ma mort aucunement fâchée.  
Va donc, génie, il est temps de partir,  
Vois que mon âme est prête de sortir.  
Mais non, génie, arrête-toi, je rêve,  
Cette douleur me donne un peu de trêve;  
J'entends Philis, son visage me rit.  
Le souvenir de ses yeux me guérit.  
Comment, mourir? non, reprenons courage,  
Un teint plus vif remonte en mon visage,  
Ma force éteinte est prête à s'animer,  
Et tout mon sang vient à se rallumer.  
Amour m'émeut, je ne suis plus si blême,  
Philis m'aima que j'étais tout de même;  
Car je sais bien qu'encor elle verrait

En mes regards des traits qu'elle aimerait.  
Que si l'excès de ma douleur fatale  
Rend quelquefois ce corps hideux et pâle,  
Cela, Philis, devrait plus animer  
Ce beau désir qui te pousse à m'aimer.  
Mon mal me rend ainsi désagréable,  
Pour trop aimer je deviens moins aimable,  
Ton oeil me rend ou plus laid ou plus beau,  
Comme il m'approche ou me tire du tombeau.

*XLII*

Enfin guéri d'une amitié funeste,  
A mon esprit désormais il ne reste  
Qu'un sentiment de juste déplaisir  
D'avoir langui d'un si mauvais désir.  
Bien malheureux d'avoir dans la pensée  
Le souvenir de ma fureur passée,  
Qui fut honteuse et dont je me repens,  
Dorénavant plus sage à mes dépens;  
Que si jamais mon jugement s'oublie  
Jusqu'à rentrer en semblable folie,  
Dieux qui vengez les crimes des humains,  
Punissez-moi si vous avez des mains;  
Si vous avez pouvoir sur la tempête,  
Ne la poussez ailleurs que sur ma tête.  
Et vous, beaux yeux, plus aimés que le jour,  
Qui remplissez tous mes esprits d'amour,  
Pour pénitence octroyez-moi de grâce,  
Mourant pour vous, que mon péché s'efface,  
Que je reprenne en vos divins appas  
D'un lâche crime un glorieux trépas;  
Et quand mon âme en vos liens captive  
Pour mieux souffrir obtiendra que je vive,  
Que le regret d'avoir été si sot,  
Et sans le bien de vous servir plutôt,

Chaque moment reproche à mon courage  
Le déshonneur de mon premier servage.  
Faites-le donc, beaux yeux, je le consens.  
Mais je demande un mal que je ressens:  
Je suis déjà dans ce supplice même,  
Prêt de mourir depuis que je vous aime;  
Le souvenir d'avoir porté des fers  
Si malheureux me tient dans les enfers.  
A chaque fois que ce bel oeil m'envoie  
Ses doux regards pleins d'honneur et de joie,  
Où Vénus rit, où ses petits Amours  
Passent le temps à se baisser toujours,  
Les vains soupirs d'une contrainte flamme  
Me font ainsi discourir en mon âme.  
Pauvre abusé, que j'eus mauvais conseil,  
Que j'ai bien pris la nuit pour le soleil,  
Que mon esprit fut autrefois facile,  
Et que l'erreur me trouva bien docile,  
Que je fus lourd, que je fus insensé!  
Mon jugement en est tout offensé.  
Les faux attraits à qui je fis hommage  
Qu'ont-ils d'égal à ce divin visage?  
Ce n'est qu'horreur au prix de ta beauté  
A qui je viens donner ma liberté.  
Dieux, que l'Amour était bien en colère  
De m'obliger au souci de lui plaire,  
Que mes destins sont bien mes ennemis,  
Qui m'ont trahi de me l'avoir permis!  
Vous qui m'ôtez cette mauvaise envie,  
Qui bannissez la honte de ma vie,  
Chère Amarante, à qui je dois le bien  
D'avoir rompu cet infâme lien,  
Gardez qu'Amour ne me soit plus contraire,  
Que mon destin ne soit mon adversaire.  
Dites aux dieux, vous qui les gouvernez,

Et leur esprit en vos yeux retenez,  
Que si mon âme est encore capable  
D'un autre amour si lâche et si coupable,  
Ils n'auront point de tonnerre si fort,  
Qui ne me donne une trop douce mort.  
Mais où l'Amour trouverait-il des armes?  
Quelle beauté lui fournira des charmes  
Pour dégager encore mes esprits  
Des beaux liens où je demeure pris?  
Autre que vous n'a rien que je désire,  
Vous êtes seule au monde que j'admire:  
Je vous adore et jure vos beaux yeux  
Qu'un paradis ne me plairait pas mieux.  
Que si mes voeux rendaient jamais possible  
Qu'à vos regards mon âme fût visible,  
Vous y verriez les plus beaux mouvements  
Qu'Amour jamais fit naître à des amants;  
Vous y verriez la douce frénésie  
Dont vous avez ma volonté saisie;  
Mille pensers à vos yeux inconnus  
D'un grand respect jusqu'ici retenus;  
Vous y verriez un coeur sans artifice  
Se présentant lui-même en sacrifice,  
Et qui se croit mourir assez heureux,  
Si vous croyez qu'il fait bien l'amoureux.  
Il est trop vrai, ma peine est assez claire,  
Et c'est en vain que je la pense taire.  
Qui ne connaît à mes yeux languissants,  
A mes soupirs sans cesse renaissants,  
Qu'une fureur secrète me dévore,  
Que je n'ai su vous découvrir encore?  
Bien que pressé de ne la plus celer,  
Auprès de vous je ne saurais parler;  
Ce que je vois reluire en ce visage  
Me fait faillir la voix et le courage;

Mais si je puis jamais me rassurer,  
Ou si je puis enfin moins soupirer,  
Je parlerai, je vous dirai ma peine,  
Qu'autre que moi jugerait inhumaine,  
Mais que je sens plus douce mille fois  
Que je ne crois la fortune des rois.

*XLIII*

Aussi souvent qu'Amour fait penser à mon âme  
Combien il mit d'attraits dans les yeux de ma Dame,  
Combien c'est de l'honneur d'aimer en si bon lieu,  
Je m'estime aussi grand et plus heureux qu'un dieu.  
Amarante, Philis, Caliste, Pasithée,  
Je hais cette mollesse à vos noms affectée;  
Ces titres qu'on vous fait avecque tant d'appas,  
Témoignent qu'en effet vos yeux n'en avaient pas.  
Au sentiment divin de ma douce furie,  
Le plus beau nom du monde est le nom de Marie;  
Quelque souci qui m'ait enveloppé l'esprit,  
En l'oyant proférer, ce beau nom me guérit,  
Mon sang en est ému, mon âme en est touchée  
Par des charmes secrets d'une vertu cachée.  
Je la nomme toujours, je ne m'en puis tenir,  
Je n'ai dedans le coeur autre ressouvenir.  
Et ne connais plus rien, je ne vois plus personne,  
Plût à Dieu qu'elle sût le mal qu'elle me donne;  
Qu'un bon ange voulût examiner mes sens,  
Et qu'il lui rapportât au vrai ce que je sens,  
Qu'Amour eût pris le soin de dire à cette belle  
Si je suis un moment sans soupirer pour elle,  
Si mes désirs lui font aucune trahison,  
Si je pensai jamais à rompre ma prison.  
Je jure par l'éclat de ce divin visage,  
Que je serais marri de devenir si sage.  
En l'état où je suis, aveugle et furieux,

Tout bon avis me choque et m'est injurieux.  
Quand le meilleur ami que je pourrais avoir,  
Touché du sentiment de ce commun devoir,  
A m'ôter cet amour emploierait sa peine,  
Il n'aurait travaillé que pour gagner ma haine;  
En telle bienveillance un dieu m'offenserait,  
Et je me vengerais du bien qu'il me ferait.  
Qui me veut obliger, il faut qu'il me trahisse,  
Qu'il prenne son plaisir à voir que je périsse.  
Honorez mes fureurs, vantez ma lâcheté,  
Méprisez devant moi l'honneur, la liberté;  
Consentez que je pleure, aimez que je soupire,  
Et vous m'obligerez de plus que d'un empire.  
Mais non, reprochez-moi ma honteuse douleur,  
Dites combien l'amour m'apporte de malheur,  
Que pour un faux plaisir je perds ma renommée,  
Que mes esprits n'ont plus leur force accoutumée,  
Que je deviens fâcheux, sans courage, et brutal:  
Bref, que pour cet amour tout m'est rendu fatal.  
Faites-le pour tuer l'ardeur qui me consume,  
Car je connais qu'ainsi ma flamme se rallume;  
Plus on presse mon mal, plus il fuit au dedans,  
Et mes désirs en sont mille fois plus ardents.  
A l'abord d'un censeur je sens que mon martyre,  
De dépit et d'horreur dans mes os se retire.  
Amour ne fait alors que renforcer ses traits,  
Et donne à ma maîtresse encore plus d'attraits.  
Ainsi je trouve bon que chacun me censure,  
Afin que mon tourment davantage me dure.  
Pour conserver mon mal je fais ce que je puis,  
Et me croyant heureux sans doute je le suis:  
Je ne recherche point de dieux ni de fortune,  
Ce qu'ils font ou dessous ou par dessus la Lune  
Pour le bien des mortels, tout m'est indifférent,  
Excepté le plaisir que ma peine me rend.

Je crois que mon servage est digne de louange,  
Je crois que ma maîtresse est belle comme un ange,  
Qu'elle mérite bien d'avoir lié ma foi,  
S'il est vrai que son âme ait de l'amour pour moi;  
Elle me l'a juré, la promesse est un gage  
Où la foi tient le cœur avecque le langage.  
Je suis bien peu dévot d'avoir quitté ses yeux,  
Je suis trop nonchalant d'un bien si précieux.  
Je ne devrais jamais éloigner ce visage  
Qu'après que de mes sens j'aurai perdu l'usage;  
Aussi bien mes esprits loin de ses doux regards,  
N'ont que mélancolie et mal de toutes parts;  
Le seul ressouvenir des beautés de ma Dame  
Est l'unique entretien qui réjouit mon âme.  
Mais si les immortels me font jamais avoir,  
Au moins avant mourir, l'honneur de la revoir,  
Quelque nécessité que le Ciel me prescrive,  
Quelque si grand malheur qui jamais m'en arrive,  
Je me suis résolu d'attendre que le sort  
Auprès de ses beautés fasse venir ma mort.  
Si tandis je souffrais le coup des destinées,  
J'aurais bien du regret à mes jeunes années,  
Mon ombre ne ferait qu'injurier les dieux,  
Et plaindre incessamment l'absence de vos yeux.

#### *XLIV. Élégie*

Mon âme est triste et ma face abattue,  
Je n'en puis plus, ta disgrâce me tue.  
Crois que je t'aime et que pour te fâcher  
J'ai ton plaisir et mon repos trop cher;  
Que si je viens jamais à te déplaire,  
Je ne veux point que le Soleil m'éclaire;  
Et si les dieux ont si peu de pitié  
Que de m'ôter un jour ton amitié,  
Il ne faut point d'autre coup de tonnerre

Pour me bannir du ciel et de la terre.  
Hier, pressé bien fort de ma douleur,  
En soupirant mon innocent malheur,  
Je suppliais Lysandre de te dire  
Que ton courroux au désespoir me tire,  
Et si bientôt il ne s'en va cesser,  
Tu n'auras plus à qui te courroucer,  
Car mon esprit, consumé de ta haine,  
Ne peut souffrir davantage de peine.  
Sans plus de mal, je connais bien pourquoi  
Ton doux regard s'est détourné de moi,  
Et que ma faute est assez pardonnable,  
Ou tu rendras ton amitié coupable.  
Vois donc, de grâce, avant que te venger,  
Que ton amour ou mon crime est léger,  
Que j'ai du droit assez pour me défendre,  
Si tu ne prends plaisir de me reprendre:  
Car, en tel cas, je me veux accuser,  
Et mon pardon moi-même refuser.  
Je dirai tout pour flatter ta colère:  
J'ai, si tu veux, assassiné mon père,  
Médit des dieux, empoisonné l'autel,  
J'ai plus failli que ne peut un mortel.  
Mais si jamais tu me donnais licence  
De te presser à bien voir mon offense,  
Je jugerais que je suis trop puni  
Pour un moment de ta grâce banni.  
Lorsque le Ciel de tes faveurs me prive,  
Comment crois-tu, mon ange, que je vive?  
Ce qui me plaît de tous côtés me fuit,  
En toutes parts tout me choque et me nuit;  
Je ne vois rien que des objets funèbres;  
Comme mes yeux, mon âme est en ténèbres;  
Mon âme porte un vêtement de deuil;  
Tous mes esprits sont comme en un cercueil.

Lors ma mémoire est toute ensevelie,  
Mon jugement suit ma mélancolie;  
Tantôt je prends le soir pour le matin,  
Tantôt je prends le grec pour le latin;  
Soit vers ou prose, à quoi que je travaille  
Je ne puis rien imaginer qui vaille.  
Prends en pitié, redonne la clarté  
A mon esprit, rends-lui la liberté.  
Que me veux-tu? Je confesse mon crime;  
J'ai mérité que le foudre m'abîme;  
Puisqu'il te plaît, je t'ai manqué de foi:  
Je me repens, et je ne sais pourquoi.  
Il est bien vrai qu'aux yeux du populaire  
Ce que j'ai fait paraîtra téméraire,  
Et me traitant comme un esprit abject,  
Ce long courroux semble avoir du sujet.  
Mais si tu veux considérer encore  
Ce que je suis, à quel point je t'honore,  
A quel degré mon amitié s'étend,  
Ce souvenir ne t'ennuiera pas tant.  
Je ne veux point m'aider de mon mérite  
Pour excuser ma faute qui t'irrite,  
Ni, mendiant un étranger appui,  
Devoir ma paix à la fureur d'autrui.  
Il ne faut point qu'autre que moi te trace  
Honteusement un retour à ta grâce:  
Si c'est Lysandre à qui je dois ce bien,  
Mon repentir ne m'a servi de rien;  
Si c'est lui seul pour qui tu me pardones,  
C'est désormais à lui que tu me donnes,  
Et que tu veux laisser à sa merci  
De me sauver et de me perdre aussi.  
Mais s'il te reste encore quelque flamme  
Des beaux désirs que je t'ai vu dans l'âme,  
Si tu n'as point perdu cette bonté,

Si tu n'as point changé de volonté,  
Je suis certain que tu seras bien aise  
Qu'autre que toi ton coeur ne me rapaise;  
Et je serais mari qu'autre que nous  
Eût jamais su ma faute et ton courroux.  
Tu me diras que ta haine était feinte,  
Qu'en ce dépit ton âme était contrainte,  
Que tu voulais éprouver seulement  
Si ton courroux me pressait mollement,  
Si le refus de ta douce caresse  
M'obligerait à changer de maîtresse.  
Lors, par le Ciel, par l'honneur de ton nom,  
Par tes beaux yeux, je jurerai que non;  
Que l'amitié de tous les rois du monde,  
Tous les présents de la terre et de l'onde,  
L'amour du Ciel, la crainte des enfers,  
Ne me sauraient faire quitter mes fers,  
Ne me sauraient arracher du courage  
Ce bel esprit et ce divin visage.  
Comme les coeurs se plaisent à l'amour,  
Comme les yeux sont aises d'un beau jour,  
Comme un printemps tout l'univers recrée,  
Ainsi l'éclat de ta beauté m'agrée.  
L'eau de la Seine arrêtera son flux,  
Le temps mourra, le ciel ne sera plus,  
Et l'univers aura changé de face  
Auparavant que cette humeur me passe.

#### *XLV. Ode*

L'infidélité me déplaît,  
Et mon amour juge qu'elle est  
Le plus noir crime de la terre.  
Lorsque les dieux firent venir  
Les premiers éclats du tonnerre,  
Ce ne fut que pour la punir.

La déesse qui fait aimer,  
Des flots de l'inconstante mer  
Sortit à la clarté du monde.  
Or, Vénus, si ton doux flambeau  
Fût venu d'ailleurs que de l'onde,  
Sans doute il eût été plus beau.  
Ce qu'un hiver a fait mourir,  
Un printemps le fait refleurir,  
Le destin change toute chose,  
Mon amitié tant seulement,  
Vos beaux lys et vos belles roses,  
Dureront éternellement.

*XLVI. Ode*

Enfin mon amitié se lasse,  
Je suis forcé de me guérir,  
L'amour qui me faisait périr,  
Tous les jours peu à peu se passe.  
J'ai rappelé mon jugement,  
J'ai fait voeu d'aimer sagement,  
Je rougis de ma servitude,  
Et proteste devant les dieux  
Que je hais ton ingratitudo  
Plus que je n'ai chéri tes yeux.  
Je n'ai plus le soin de te plaire,  
Mes charmes sont évanouis,  
Désormais je me réjouis  
De ta haine et de ta colère.  
Cette lâcheté d'endurer  
Ne me saurait durer:  
Je veux être exempt de souffrance  
Aussi bien que toi de pitié,  
Et vivre avec l'indifférence  
Dont tu traites mon amitié.  
Jamais douleur insupportable

Jusques à mon mal n'empira;  
Jamais esprit ne soupira  
D'un travail si peu profitable:  
Je vis trop amoureusement,  
Je sers trop malheureusement,  
Ma belle ne veut point entendre  
Le mal qu'elle me fait sentir,  
Et me défend de rien prétendre  
Que la honte et le repentir.  
O mes dieux! ô mon influence!  
Regardez la peine où je suis;  
Sans faire un crime je ne puis  
Espérer une récompense.  
O dieux qui gouvernez nos coeurs,  
Si vous n'êtes des dieux moqueurs,  
Ou des dieux sans miséricorde,  
Remettez-moi dans ma maison;  
Ou faites enfin qu'on m'accorde  
Ou la mort ou la guérison.

*XLVII. Ode*

Je n'ai repos ni nuit ni jour,  
Je brûle, je me meurs d'amour,  
Tout me nuit, personne ne m'aide,  
Le mal m'ôte le jugement,  
Et plus je cherche de remède,  
Moins je trouve d'allégement.  
Je suis désespéré, j'enrage,  
Qui me veut consoler m'outrage,  
Si je pense à ma guérison,  
Je tremble de cette espérance,  
Je me fâche de ma prison,  
Et ne crains que ma délivrance.  
Orgueilleuse et belle qu'elle est,  
Elle me tue, elle me plaît,

Ses faveurs qui me sont si chères,  
Quelquefois flattent mon tourment,  
Quelquefois elle a des colères  
Qui me poussent au monument.  
Mes amoureuses fantaisies,  
Mes passions, mes frénésies,  
Qu'ai-je plus encore à souffrir?  
Dieux, destins, amour, ma maîtresse,  
Ne dois-je jamais ni guérir,  
Ni mourir du trait qui me blesse?  
Mais suis-je point dans un tombeau?  
Mes yeux ont perdu leur flambeau,  
Et mon âme Iris l'a ravie,  
Encor voudrais-je que le sort  
Me fit avoir plus d'une vie  
Afin d'avoir plus d'une mort.  
Plût aux dieux qui me firent naître,  
Qu'ils eussent retenu mon être  
Dans le froid repos du sommeil,  
Que ce corps n'eût jamais eu d'âme,  
Et que l'Amour ou le Soleil  
Ne m'eussent point donné leur flamme.  
Tout ne m'apporte que du mal,  
Mon propre démon m'est fatal,  
Tous les astres me sont funestes,  
J'ai beau recourir aux autels,  
Je sens que pour moi les célestes  
Sont faibles comme les mortels.  
O destins! tirez-moi de peine,  
Dites-moi si cette inhumaine  
Consent à mon affliction:  
Je bénirai son injustice,  
Et n'aurai d'autre passion  
Que de courir à mon supplice.  
Las! je ne sais ce que je veux,

Mon âme est contrainte à mes voeux,  
Ce que je crains je le demande,  
Je cherche mon contentement,  
Et quand j'ai du mal j'appréhende  
Qu'il finisse trop promptement.

*XLVIII. Ode*

Dis-moi, Tircis, sans vanité,  
Remarques-tu que la beauté,  
Qui tient ton esprit et ta vie,  
Ait pour toi quelque peu d'amour?  
Connais-tu bien qu'elle ait envie  
De te le témoigner un jour?  
Elle est si parfaite et si belle  
Que sans blâme d'être cruelle  
Elle peut détourner ses yeux  
Des mortels et de leurs offrandes,  
Et même refuser aux dieux  
L'amitié que tu lui demandes.  
Mais faut-il aussi avouer  
Que tout ce qu'on saurait louer,  
En tes perfections abonde,  
Et qu'elle se doit estimer  
La première beauté du monde  
Parce que tu la veux aimer?  
S'il est vrai qu'une même flamme  
Vous ait mis des désirs dans l'âme,  
Je te loue d'être amoureux,  
Tu fais bien d'essuyer tes larmes,  
Et de te croire bien heureux  
Depuis qu'on a quitté les armes.  
Que ton amour eut de profit  
Du monstre que le Roi défit!  
Tout le monde allait à la guerre,  
Et chacun s'étonnait de voir

Le plus brave homme de la terre  
Si paresseux à ce devoir.  
Je disais, pâlissant de honte:  
Il n'a qu'une valeur trop prompte,  
Mais ce courage est endormi,  
C'est en vain que l'honneur le presse,  
Il hait trop peu cet ennemi,  
Et chérit trop cette maîtresse.

*XLIX. Ode*

Un corbeau devant moi croasse,  
Une ombre offusque mes regards,  
Deux belettes et deux renards  
Traversent l'endroit où je passe,  
Les pieds faillent à mon cheval,  
Mon laquais tombe du haut mal,  
J'entends craquerer le tonnerre,  
Un esprit se présente à moi,  
J'ois Charon qui m'appelle à soi,  
Je vois le centre de la terre.  
Ce ruisseau remonte en sa source,  
Un boeuf gravit sur un clocher,  
Le sang coule de ce rocher,  
Un aspic s'accouple d'une ourse,  
Sur le haut d'une vieille tour  
Un serpent déchire un vautour,  
Le feu brûle dedans la glace,  
Le Soleil est devenu noir,  
Je vois la Lune qui va choir,  
Cet arbre est sorti de sa place.

*L. Sonnet*

Si j'étais dans un bois poursuivi d'un lion,  
Si j'étais à la mer au fort de la tempête,  
Si les dieux irrités voulaient presser ma tête

Du faix du mont Olympe et du mont Pélion,  
Si je voyais le jour que vit Deucalion  
Où la mort ne cuya laisser homme ni bête,  
Si pour me dévorer je voyais toute prête  
La rage des flambeaux qui brûlaient Ilion,  
Je verrais ces dangers avecque moins d'ennui  
Que les maux violents que je souffre aujourd'hui  
Pour un mauvais regard que m'a donné mon ange.  
Je vois déjà sur moi mille foudres pleuvoir,  
De la mort de son fils Dieu contre moi se venge  
Depuis que ma Philis se fâche de me voir.

*L.I. Sonnet*

Les Parques ont le teint plus gai que mon visage,  
Je crois que les damnés sont plus heureux que moi;  
Aussi le vieux tyran qui leur donne la loi,  
Des peines que je sens n'a jamais eu l'usage.  
Les jours les plus sereins pour moi sont pleins d'orage,  
Les objets les plus beaux pour moi sont pleins d'effroi,  
Et du plus doux accueil que me fasse le Roi,  
Mon esprit insensé croit souffrir un outrage.  
Ton injuste mépris m'a fait cette douleur,  
Depuis incessamment je rêve à mon malheur,  
Et rien plus que la mort ne me peut faire envie.  
Voyez, si mon malheur s'obstine à me punir,  
Je pense que la mort refuse de venir  
Parce qu'elle n'est point si triste que ma vie.

*L.II. Sonnet*

Qui que tu sois, bien grand et bien heureux sans doute,  
Puisque Deheins en parle, et qu'il t'estime tant,  
Vois la troupe des Soeurs qui se dispose toute  
A courre avecque toi sur l'empire flottant.  
Thétis ne frappera ta nef qu'en la flattant,  
Tu choisiras les vents, et la céleste voûte,

De tous ses feux joyeux sur ton chef éclatant,  
Caressera tes yeux et guidera ta route.  
Quelque terre inconnue où tu viendras à bord,  
Tes vers connus partout seront ton passeport.  
Mais non, ne les prends pas avecque toi dans l'onde:  
Le Soleil, qui ne vit jamais rien de si beau,  
Enchanté, parmi nous s'amuserait dans l'eau,  
Et d'une longue nuit aveuglerait le monde.

*LIII. Sonnet*

Ton orgueil peut durer au plus deux ou trois ans:  
Après cette beauté ne sera plus si vive,  
Tu verras que ta flamme alors sera tardive,  
Et que tu deviendras l'objet des médisants.  
Tu seras le refus de tous les courtisans,  
Les plus sots laisseront ta passion oisive,  
Et les désirs honteux d'une amitié lascive  
Tenteront un valet à force de présents.  
Tu chercheras à qui te donner pour maîtresse,  
On craindra ton abord, on fuitra ta caresse,  
Un chacun de partout te donnera congé.  
Tu reviendras à moi, je n'en ferai nul compte,  
Tu pleureras d'amour, je rirai de ta honte:  
Lors tu sera punie, et je serai vengé.

*LIV. Sonnet*

Vos rigueurs me pressaient d'une douleur si forte  
Que si votre présent, reçu si chèrement,  
Encore un jour ou deux eût tardé seulement,  
Vous n'eussiez obligé qu'une personne morte.  
Jamais esprit ne fut travaillé de la sorte,  
Tout ce que je faisais aigrissait mon tourment,  
Et pour me secourir j'essayais vainement  
Tout ce que la raison aux plus sages apporte.  
Enfin, ayant bâisé dans ce don précieux

La trace de vos mains et celle de vos yeux,  
J'ai repris ma santé plus qu'à demi ravie.  
Cloris, vous êtes bien maîtresse de mon sort,  
Car ayant eu pouvoir de me donner la vie,  
Vous avez bien pouvoir de me donner la mort.

*LV. Sonnet*

Depuis qu'on m'a donné licence d'espérer,  
Je me trouve obligé d'aimer ma servitude;  
Je n'accuserai plus Cloris d'ingratitude,  
Puisqu'elle me permet l'honneur de l'adorer.  
Je crois qu'après cela tout me doit prospérer,  
Que mon amour sera franc de sollicitude,  
Et que le sort humain n'a point d'inquiétude  
Dont mes félicités se puissent altérer.  
J'espère désormais de vivre sans envie  
Parmi tous les plaisirs que peut donner la vie:  
Je vois mes plus grands maux entièrement guéris.  
Mon âme, moque-toi des feux que tu soupires;  
J'espère des trésors, j'espère des empires,  
Et si n'espère rien que de servir Cloris.

*LVI. Sonnet*

Me dois-je taire encore, Amour, quelle apparence?  
Jamais esprit ne fut forcé comme le mien:  
Il faut ou dénouer ou rompre ce lien,  
Et d'un dernier effort tenter ma délivrance.  
Trop de discrétion nuit à mon espérance;  
Enfin je veux savoir ou mon mal ou mon bien,  
Et quitter ce respect qui ne sert plus de rien  
Que d'un sot exercice à ma persévérence.  
Mon amour ne veut plus servir si lâchement,  
Elle ôtera bientôt ce faible empêchement,  
Rien plus ne me saurait obliger à me taire.  
Philis se rit d'un mal qu'elle me voit celer,

Et me juge un enfant qui ne saurait rien faire,  
Puisque comme un enfant je ne saurais parler.

*LVII. Sonnet*

L'autre jour, inspiré d'une divine flamme,  
J'entrai dedans un temple où, tout religieux,  
Examinant de près mes actes vicieux,  
Un repentir profond fit respirer mon âme.  
Tandis qu'à mon secours tous les dieux je réclame,  
Je vois venir Philis; quand j'aperçus ses yeux,  
Je m'écriai tout haut: Ce sont ici mes dieux,  
Ce temple, cet autel appartient à ma Dame.  
Les dieux, injurieux de ce crime d'amour,  
Conspirent par vengeance à me ravir le jour;  
Mais que sans plus tarder leur flamme me confonde!  
O mort, quand tu voudras je suis prêt à partir;  
Car je suis assuré que je mourrai martyr  
Pour avoir adoré le plus bel oeil du monde.

*LVIII. Sonnet*

Si quelquefois Amour permet que je respire,  
Et que pour un moment j'écoute ma raison,  
Mon esprit aussitôt pense à ma guérison,  
Tâchant de m'affranchir de ce fâcheux empire.  
Il est vrai que mon mal ne peut devenir pire,  
Qu'un esclave serait honteux de ma prison,  
Et que les plus damnés à ma comparaison  
Trouveraient justement des matières pour rire.  
Cloris d'un oeil riant et d'un coeur sans remords,  
Me tient dans des tourments pires que mille morts,  
Sans espoir que jamais sa cruauté s'amende.  
Hélas! après avoir à mes douleurs songé,  
Je voudrais me résoudre à demander congé,  
Mais j'ai peur d'obtenir le don que je demande.

*LIX. Sonnet*

Quelque si doux espoir où ma raison s'appuie,  
Un mal si découvert ne se saurait cacher;  
J'emporte malheureux, quelque part où je fuie,  
Un trait qu'aucun secours ne me peut arracher.  
Je viens dans un désert mes larmes épancher,  
Où la terre languit, où le Soleil s'ennuie,  
Et d'un torrent de pleurs qu'on ne peut étancher  
Couver l'air de vapeurs et la terre de pluie.  
Parmi ces tristes lieux traînant mes longs regrets,  
Je me promène seul dans l'horreur des forêts,  
Où le funeste orfraie et le hibou se perchent.  
Là le seul réconfort qui peut m'entretenir,  
C'est de ne craindre point que les vivants me cherchent  
Où le flambeau du jour n'osa jamais venir.

*LX. Sonnet*

Je passe mon exil parmi de tristes lieux,  
Où rien de plus courtois qu'un loup ne m'avoisine,  
Où des arbres puants fourmillent d'écurieux,  
Où tout le revenu n'est qu'un peu de résine,  
Où les maisons n'ont rien plus froid que la cuisine,  
Où le plus fortuné craint de devenir vieux,  
Où la stérilité fait mourir la lésine,  
Où tous les éléments sont mal voulus des cieux.  
Où le Soleil, constraint de plaire aux destinées,  
Pour étendre mes maux allonge ses journées,  
Et me fait plus durer le temps de la moitié;  
Mais il peut bien changer le cours de sa lumière,  
Puisque le Roi perdant sa bonté coutumièr  
A détourné pour moi le cours de sa pitié.

*LXI. Sonnet*

Courtisans, qui passez vos jours dans les délices,  
Qui n'éloignez jamais la demeure des rois,

Qui ne savez que c'est de la rigueur des lois,  
Vous seuls à qui le Ciel a caché ses malices.  
Si vous trouvez mauvais qu'au fort de mes supplices,  
Les soupirs et les pleurs m'échappent quelquefois,  
Parlez à ces rochers, venez dedans ces bois,  
Qui de mon désespoir vont être les complices.  
Vous verrez que mes maux sont sans comparaison,  
Et que j'invoque en vain le temps et la raison  
Aux tourments infinis que le destin m'ordonne;  
Je sens de tous côtés mon esprit assailli;  
Pourquoi veux-je espérer aussi qu'on me pardonne?  
On ne pardonne point à qui n'a point failli.

*LXII. Sonnet*

Esprits qui connaissez le cours de la nature,  
Vous seuls à qui le Ciel apprend sa volonté,  
Et dont les sentiments trouvent de la clarté  
Dans la plus noire nuit d'une chose future;  
Célestes qui voyez mon âme à la torture,  
Qui savez le dédale où le sort m'a jeté;  
Quand est-ce que je dois rouver ma liberté?  
Dites-moi, qui de vous entend mon aventure?  
Ange, qui que tu sois, veuille songer à moi;  
Et lorsque tu seras de garde auprès du Roi,  
De qui le coeur dévot est toujours en prière,  
Arrête-moi le cours de son inimitié,  
Et dis-lui que s'il veut exercer sa pitié,  
Il n'en trouva jamais de si belle matière.

*LXIII. Sonnet*

Vous dont l'âme divine aspire aux choses saintes,  
Et que le Ciel a fait l'objet de son amour,  
Verserez-vous des pleurs, et ferez-vous des plaintes,  
Quand pour l'amour de Dieu vous laisserez le jour?  
Les coupables esprits ont toujours mille craintes

Lorsqu'il leur faut quitter ce vicieux séjour,  
Et leurs yeux criminels avecque des contraintes,  
Approchent de l'éclat de la céleste cour.  
Mais votre époux, qui sut parfaitement bien vivre,  
S'est plu dans les assauts que le trépas nous livre:  
Il est dedans le Ciel où vous irez aussi;  
Il est où vos pensers incessamment séjournent.  
Pourquoi donc voulez-vous que ses esprits retournent?  
Ils sont plus avec vous que s'ils étaient ici.

*LXIV. Épigramme*

Cette femme a fait comme Troie:  
De braves gens sans aucun fruit  
Furent dix ans à cette proie,  
Un cheval n'y fut qu'une nuit.

*LXV. Épigramme*

Je doute que ce fils prospère,  
Mars et l'Amour en sont jaloux,  
Parce qu'il est beau comme vous  
Et courageux comme son père.

*LXVI. Épigramme*

Grâce à ce comte libéral,  
Et à la guerre de Mirande:  
Je suis poète et caporal,  
O dieux, que ma fortune est grande!  
O combien je reçois d'honneur  
Des sentinelles que je pose!  
Le sentiment de ce bonheur  
Fait que jamais je ne repose:  
Si je couche sur le pavé,  
Je n'en suis que plus tôt levé;  
Parmi les troubles de la guerre  
Je n'ai point un repos en l'air:

Car mon lit ne saurait branler  
Que par un branlement de terre.

*LXVII. Sur le ballet du Roi. Le forgeron pour le Roi*

Je ne suis point industrieux  
Comme ce forgeron des dieux,  
Dont les subtilités nuisibles  
Pour un chef-d'oeuvre de son art,  
Dessous des filets invisibles  
Firent voir qu'il était cornard.  
Cet infâme aux creux étnéans  
Dessus les tombeaux des Géants,  
Enivré de souffre et de flamme,  
Forgeait des armes pour autrui,  
Cependant que Mars et sa femme  
Faisait des forgerons pour lui.  
Je suis un forgeron nouveau,  
Qui sans enclume et sans marteau  
Forge un tonnerre à ma parole,  
Et du seul regard de mes yeux,  
Fais partir un éclair qui vole,  
Plus puissant que celui des cieux.  
Les plus rebelles des humains,  
Subjugués des traits de mes mains,  
Ont fait émerveiller l'Europe,  
Et Vulcain avoue aisément  
De n'avoir jamais vu Cyclope  
Battre le fer si rudement.  
Le dard qu'amour me fait forger,  
Sans déplaisir et sans danger,  
Pénètre au fond de la pensée,  
Et la dame qu'il veut toucher  
En est si doucement blessée,  
Qu'elle n'en peut haïr l'archer.  
Mais les flèches de mon courroux,

Fatales qu'elles sont à tous,  
Font trembler le dieu de la guerre,  
Et rien ne l'a fait habiter  
Dans un ciel si loin de la terre  
Que le soin de les éviter.

*LXVIII. Pour Monseigneur le duc de Luynes. Apollon en Thessalie*

Éloigné du céleste empire,  
Et du siège de la clarté,  
N'attendez point que je soupire;  
Car les faveurs du Roi dont je suis arrêté,  
Font que mon destin n'est pas pire,  
Et que j'ai plus d'honneur et plus de liberté.  
Au ravissement qui me reste  
Parmi ces agréables lieux,  
Je crois que la maison céleste  
Ne se doit point nommer la demeure des dieux;  
Pour moi je la juge funeste,  
Et ce nouveau séjour me plaît mille fois mieux.  
Ce Prince a les vertus parfaites,  
Ses appas ont gagnés ma foi;  
Jupiter fait bien les tempêtes,  
Et quoique les mortels tremblent dessous sa loi,  
On ne célèbre point ses fêtes  
Avec tant de respect qu'on sert ce jeune Roi.  
A voir comme quoi tout succède  
A ses desseins aventureux,  
Et qu'on ne sait point de remède  
Pour ceux que sa colère a rendu malheureux;  
Sa faveur, à qui la possède,  
Rend le sort à son gré propice ou rigoureux.

*LXIX. Un berger prophète*

Je vis dans ces lieux innocents,  
Où les esprits les plus puissants,

Quittant leurs grandeurs souveraines,  
Suivent ma prophétique voix  
Dans le silence de nos bois  
Et dans le bruit de nos fontaines.  
Ici mon désir est ma loi,  
Mon entendement est mon roi,  
Je préside à mes aventures;  
Et comme si quelqu'un des dieux  
M'eût prêté son âme et ses yeux,  
Je comprehends les choses futures.  
J'ai vu quand des esprits mutins  
Sollicitaient nos bons destins  
A quitter le soin de la France,  
Et deviné que leur malheur  
Trouverait dans notre valeur  
Le tombeau de leur espérance.  
Je vois qu'un jeune potentat  
Bornera bientôt son état  
Du plus large tour de Neptune,  
Et son bonheur sans être vain  
Pourra voir avecque dédain  
Les caresses de la Fortune.

*LXX. Apollon champion*

Moi de qui les rayons font les traits du tonnerre,  
Et de qui l'univers adore les autels;  
Moi dont les plus grands dieux redouteraient la guerre,  
Puis-je sans déshonneur me prendre à des mortels?  
J'attaque malgré moi leur orgueilleuse envie,  
Leur audace a vaincu ma nature et le sort;  
Car ma vertu qui n'est que pour donner la vie,  
Est aujourd'hui forcée à leur donner la mort.  
J'affranchis mes autels de ces fâcheux obstacles,  
Et foulant ces brigands que mes traits vont punir,  
Chacun dorénavant viendra vers mes oracles,

Et préviendra le mal qui lui peut advenir.  
C'est moi qui pénétrant la dureté des arbres,  
Arrache de leur coeur une savante voix,  
Qui fais taire les vents, qui fais parler les marbres,  
Et qui trace au destin la conduite des rois.  
C'est moi dont la chaleur donne la vie aux roses,  
Et fais ressusciter les fruits ensevelis,  
Je donne la durée et la couleur aux choses,  
Et fais vivre l'éclat de la blancheur des lys.  
Si peu que je m'absente, un manteau de ténèbres  
Tient d'une froide horreur ciel et terre couverts,  
Les vergers les plus beaux sont des objets funèbres,  
Et quand mon oeil est clos tout meurt en l'univers.

*LXXI. Ballet. Vénus aux Reines*

Lorsque je sortis de la mer  
Moins couverte d'eau que de flammes,  
La beauté qui me fait aimer,  
Me destina reine des âmes,  
Et me dit que je céderai  
A vos yeux qu'elle a fait mes rois.  
Le Soleil montrant son flambeau  
Par Cythère et par Amathonte,  
Lorsqu'il eut vu le mien si beau,  
Il faillit à mourir de honte;  
Mais vous emportez aujourd'hui  
L'avantage que j'eus sur lui.  
L'étonnement qu'il eut aux cieux  
Lorsque je me levai de l'onde,  
Je le ressens devant vos yeux,  
Qui sont les plus beaux yeux du monde:  
Astres des esprits bienheureux,  
Dont mes Amours sont amoureux.  
Mes petits Amours, mes appas,  
Et mes grâces les plus parfaites,

Belles reines, sont-elles pas  
Aux mêmes places où vous êtes?  
Je sais que véritablement  
Votre cour est leur élément.  
Les bords de Chypre, où mon autel  
Autrefois en si belle estime  
M'avait rendu chaque mortel  
Tributaire d'une victime,  
Sont déserts à cause de vous  
Qui recevez les voeux de tous.  
Ces princes qu'un devoir d'amour  
Retenait en ma servitude,  
Lassés d'un si mauvais séjour,  
En ont fait une solitude,  
Et rendent à vos majestés  
Mon empire et leurs libertés.  
Leur coeur dégoûté de mes lois,  
Aussi bien que de mon visage,  
Demande à captiver des rois  
Quelque plus glorieux servage:  
Vous seules avez des liens  
Plus honorables que les miens.  
Vos beautés font qu'avec raison  
Ces princes m'ont été rebelles;  
Craignez la même trahison  
Quand vous ne serez plus si belles;  
Mais si c'est par là seulement,  
Ils sont serfs éternellement.

#### *LXXII. Les Nautoniers*

Les Amours plus mignards à nos rames se lient,  
Les Tritons à l'envi nous viennent caresser,  
Les vents sont modérés, les vagues s'humilient  
Par tous les lieux de l'onde où nous voulons passer.  
Avec notre dessein va le cours des étoiles,

L'orage ne fait point blêmir nos matelots,  
Et jamais alcyon sans regarder nos voiles  
Ne commit sa nichée à la merci des flots.  
Notre Océan est doux comme les eaux d'Euphrate,  
Le Pactole, le Tage, est moins riche que lui,  
Ici jamais nocher ne craignit le pirate,  
Ni d'un calme trop long ne ressentit l'ennui.  
Sous un climat heureux, loin du bruit du tonnerre,  
Nous passons à loisir nos jours délicieux,  
Et là jamais notre oeil ne désira la terre,  
Ni sans quelque dédain ne regarda les cieux.  
Agréables beautés pour qui l'Amour soupire,  
Eprouvez avec nous un si joyeux destin,  
Et nous dirons partout qu'un si rare navire  
Ne fut jamais chargé d'un si rare butin.

*LXXIII. Les Princes de Chypre*

Les lieux que nous avons laissés  
Sont beaucoup plus heureux qu'autres lieux de la terre;  
Le dégoût de la paix, ni le peur de la guerre,  
Jamais ne les a menacés.  
Mars arrivant à la contrée,  
Que notre éloignement convertit en déserts,  
Hait le fer et la flamme, et veut que les baisers  
Fassent l'honneur de son entrée.  
Chypre ne se peut estimer,  
Ses rivages féconds que Neptune environne,  
Sont au milieu des flots la plus belle couronne  
Que porte le roi de la mer.  
Cupidon y est sans malice;  
Les plus grandes beautés ont le plus d'amitié;  
Là jamais un esprit qui manque de pitié  
Ne saurait manquer de supplice.  
Les plaisirs y sont en vigueur;  
La loi de l'hyménée aux désirs asservie

Dans les contentement de notre douce vie,  
Ne mêla jamais sa rigueur.  
Comme les dieux en leur empire,  
De tout ce qu'il nous plaît nous nous rendons épris;  
Et pour une beauté qui n'a que du mépris,  
Jamais notre âme ne soupire.  
Ce qu'Amour fait dessous les eaux  
Est une loi pour nous que le Ciel même ordonne,  
Accordant à nos feux la liberté qu'il donne  
A l'innocence des oiseaux.  
Autour de nos fontaines vives,  
Toutes peintes d'azur et de rayons du jour,  
Les zéphyrs et les eaux parlent toujours d'amour  
Aux Nymphes de ces belles rives.  
Notre ciel est toujours serein,  
Notre joyeux destin n'est jamais en disgrâce,  
Et chez nous le Soleil ne voit aucune trace  
Du siècle de fer ou d'airain.  
Nous n'oyons point le bruit des Syrtes,  
Le plus frêle vaisseau se moque des rochers,  
Trouve le vent facile et conduit les nochers  
Jusqu'à l'ombrage de nos myrtes.  
Nous ne voyons jamais pleuvoir,  
Si ce n'est des rubis échappés à l'Aurore,  
Que nos champs glorieux plus ennoblis encore  
Daignent à peine recevoir.  
Notre sort, aux dieux admirable,  
Lorsqu'un renom meilleur nous a parlé de vous,  
A perdu son estime, et s'est rendu jaloux  
Du vôtre encor plus désirable.  
Aux pieds de votre Majesté,  
Nos Grandeurs, méprisant leur première puissance,  
Mettent au seul honneur de votre obéissance,  
Tout l'espoir qui leur est resté.  
Au nombre des sujets de France,

Aujourd'hui bien heureux nous nous venons ranger,  
Et notre masque ôté de ce front étranger  
Nous ôtera la différence.

*LXXIV*

Le plus aimable jour qu'ait jamais eu le monde,  
Le plus riche printemps que le Soleil ait vu,  
Celui de nos amours, d'attrait le mieux pourvu,  
Ni toutes les beautés de la fille de l'onde,  
Ce que donne Apollon pour embellir sa soeur,  
Aux grâces de vos yeux à peine s'accompare,  
Ni toutes ces fleurs d'or dont l'Aurore se pare,  
Quand elle va baisser son amoureux chasseur.

*LXXV*

Qui voudra pense à des empires,  
Et avecque des voeux mutins  
S'obstine contre ses destins,  
Qui toujours lui deviennent pires;  
Moi je demande seulement,  
Du plus sacré voeu de mon âme,  
Qu'il plaise aux dieux et à Madame,  
Que je brûle éternellement.

*LXXVI*

Mon frère je me porte bien,  
La Muse n'a souci de rien,  
J'ai perdu cette humeur profane,  
On me souffre au coucher du Roi,  
Et Phébus tous les jours chez moi  
A des manteaux doublés de panne.  
Mon âme incague les destins,  
Je fais tous les jours des festins;  
On me va tapisser ma chambre,  
Tous mes jours sont des mardi-gras,

Et je ne bois point l'hypocras  
S'il n'est fait avecque de l'ambre.

## Seconde partie

### *Au lecteur*

Ceux qui veulent ma perte en font courir de si grands bruits que j'ai besoin de me montrer publiquement, si je veux qu'on sache que je suis au monde. Je ne produis point ici l'impression d'un travail si petit et si désavantageux à ma mémoire afin qu'on le voie, mais afin qu'il fasse voir que Dieu veut que je vive, et que le Roi souffre que je sois à la Cour. Il semble que je fasse une imprudence de me plaindre de mon malheur, d'autant que c'est le divulguer. J'ai assez d'adresse pour m'en taire, s'il y avait encore quelqu'un à le savoir; mais il ne se trouve plus personne à qui je ne doive satisfaction de ma vie, dont les mauvais et les faux bruits ont rendu les meilleures actions scandaleuses à tout le monde. Je crains que mon silence ne fasse mon crime: car, si je ne repousse la calomnie, il semble que ma conscience ne l'ose désavouer. On a suborné des imprimeurs pour mettre au jour, en mon nom, des vers sales et profanes, qui n'ont rien de mon style ni de mon humeur. J'ai voulu que la justice en sût l'auteur pour le punir. Mais les libraires n'en connaissent, à ce qu'ils disent, ni le nom ni le visage, et se trouvent eux-mêmes en la peine d'être châtiés pour cet imposteur. Les juges les ont voulu traiter avec toute la sévérité que mon bon droit leur a demandée; mais le pouvoir que j'ai eu de me venger m'en a ôté l'envie. Et, comme je n'ai point plaidé pour faire du mal, mais pour en éviter, j'ai pardonné à des ignorants, qui n'ont abusé de mon nom que pour l'utilité de la vente de leurs livres, et me suis contenté d'en faire supprimer les exemplaires avec la défense de les réimprimer. Le soin que j'ai pris en cela pour ma protection est un témoignage assez évident que je ne suis pas cause de ma disgrâce, et que je ne la mérite point. Je voudrais bien que les censeurs qui sont si diligents à examiner ma vie, fussent au moins capables de croire les actes publiques de la justice qui font foi de cette vérité. Mais tout ce qui fait à ma justification est contre leur dessein; leur chagrin ne se prend qu'au mal, ils ne me connaissent que par où ils exercent leur aigreur, et l'inclination qu'ils ont à tout reprendre fait qu'ils craignent plus l'amendement d'un homme qu'ils ne haïssent sa débauche. Cette promptitude de rechercher les mauvaises actions d'autrui, et cette nonchalance à reconnaître les bonnes, est une fausse prud'homie et une superstition malicieuse qui tient plus de l'hypocrisie que du vrai zèle. On souffre toutes sortes de désordres et de blasphèmes en la personne de qui que ce soit, mais on fait gloire de diffamer l'innocence en la mienne. Ces calomniateurs, qui sont des gens presque inconnus, et de la lie du monde, ont voulu persuader leur imposture à des saints personnages de qui je veux éviter la haine, et pour l'estime que je fais de leur vertu et pour le respect que je dois à leur crédit, et j'espère que l'envie travaillera inutilement à séduire la charité de ces prélates qui connaissent trop bien le visage de l'erreur et savent que toutes les médisances sont suspectes de fausseté. Il est vrai que des plus grands et des mieux sensés de la Cour, pour ce qu'ils savent ma vie, en ont parlé favorablement. Je les nommerais en les remerciant. Mais, dans le déshonneur qu'on me procure, je ne veux pas leur reprocher qu'ils me connaissent. Il n'y a pas jusqu'à des bourgeoises, que je sais vivre encore dans la pénitence de leurs adultères, qui ne fassent une dévotion de maudire mon nom et de persécuter ma vie. L'esprit malin qui souffle la calomnie à mes envieux, les porte contre moi, au soupçon de quelques crimes où le sens commun ne peut consentir. Je parlerais plus clairement pour ma défense; mais la révérence publique et ma propre discrétion me commandent d'étouffer ces

injures et de cacher à la curiosité des esprits faibles la confusion de quelques accusateurs, de peur que ce ne fût une instruction pour le crime à tout le monde. Le mal qu'on fait à blâmer un péché inconnu, c'est qu'on l'enseigne, et les âmes qui sont aisées à se débaucher trouvent là des occasions à se pervertir. Il me suffit de me sauver de leur malice et de leur faire entendre que, si les efforts de leur animosité leur succèdent jusqu'à ma ruine, il me restera toujours une consolation du remords qui leur en est inévitable: car je sais bien que le dessein de leur persécution n'est pas tant de me sacrifier à la piété qu'à leur ambition. Le peu d'estime qu'on fait de mes écrits, et les médisances contre une réputation de si peu d'importance, sont des outrages qui ne me nuisent guère, et qui ne m'afflagent pas aussi beaucoup. Mais cette envie enragée qui ne me laisse point de fondement pour ma fortune ni de sûreté pour ma vie, me pique véritablement, et me met aux termes d'éclater contre mes ennemis. S'ils me font voir ma perte manifeste, je me soucierais fort peu du péril qui la pourrait avancer. Il y a déjà longtemps que ma paresse et ma timidité laissent impunément courir sur moi leur injustice; ils ont pris à tâche de pousser mes infortunes jusqu'au bout, et me font voir presque à la veille de me bannir moi-même pour trouver une liberté à mon ressentiment. Je ne demande plus de la vie qu'autant de temps pour me plaindre qu'ils en ont passé à m'injurier. Je ne suis point un faiseur de libelles, et n'offensai jamais personne du moindre trait de plume, et je crois que selon les hommes, j'ai la conscience droite et l'esprit traitable: si bien que je suis à deviner encore ce qui m'a pu susciter une si violente et si longue haine. Il est vrai que la coutume du siècle est contraire à mon naturel. Je vois que dans la conversation des plus sages les discours ordinaires sont choses feintes et étudiées; ma façon de vivre est toute différente. Cette mignardise de compliments communs, et ces réverences inutiles, qui font aujourd'hui la plus grande partie du discours et des actions des hommes, ce sont des superfluïtés où je ne m'amuse point; et, bien quelles soient reçues et comme nécessaires, parce qu'elles répugnent entièrement à mon humeur, je ne suis pas capable de m'y assujettir. En un mot, ma société n'est bonne qu'à ceux qui ont la hardiesse de vivre sans artifice. Le fonds de mon âme a des amorces assez puissantes pour ceux qui osent vivre librement avec moi, et qui se peut aventurer de me connaître ne se saurait défendre de m'aimer. J'ai sans doute trop de liberté à reprendre les fautes d'autrui; peu de gens ont ce malheur. Mais je ne trouve que moi qui se sente obligé des censures des autres: ce n'est peut-être pas tant de la docilité de mon esprit et de la facilité de mes moeurs que par coutume d'être repris: car les moindres ou de condition ou de mérite ont cette permission sans me fâcher. Cette patience de souffrir tant de réprimandes me donne bien l'importunité d'en recevoir souvent d'injustes, mais j'en tire aussi l'avantage de reconnaître beaucoup de choses qu'on blâme bien à propos. Ce petit ramas de mes dernières fantaisies que je présente aujourd'hui, moins pour l'ambition d'accroître mon honneur que pour la nécessité de le sauver, est une matière assez ample aux critiques; mais, puisque ce n'est pas un crime que de faire des mauvais vers, je suis déjà tout consolé de la honte des miens. Si Dieu me faisait jamais la grâce de traiter des matières saintes, comme mon emploi serait plus digne, mon travail serait plus soigneux, et, quoi qui me puisse aujourd'hui réussir de favorable pour un ouvrage si peu étudié, je ne m'en flatterai pas beaucoup: car je sais bien qu'un jour je me repentirai de ce loisir que je devais donner à quelque chose de meilleur, et, d'une raison plus mûre considérant les folies de ma jeunesse, je serai bien aise d'avoir mal travaillé en un ouvrage superflu, et de m'être mal acquitté d'une occupation nuisible.

### *I. Au Roi sur son retour du Languedoc*

Jeune et victorieux monarque

Dont les exploits si glorieux

Ont donné de l'envie aux dieux.  
Et de la frayeur à la Parque,  
Qu'attendez-vous plus des destins?  
C'est assez puni de mutins,  
C'est assez démolî de villes,  
Nous savons bien que désormais  
La fureur des guerres civiles  
Ne nous saurait ôter la paix.  
Laissez-là ces terres étranges  
Où vous faites tant de déserts.  
Boëssel prépare des concerts,  
Et moi des vers à vos louanges;  
Paris ne fut jamais si beau,  
Les sources de Fontainebleau,  
Rompan leurs petits flots de verre  
Contre les murs de leurs remparts,  
Ne murmurent que de la guerre  
Qui les prive de vos regards.  
Dans les allégresses publiques,  
Même en célébrant vos vertus,  
Nos visages sont abattus,  
Et nos âmes mélancoliques.  
Vos exploits qu'on nous fait ouïr  
Ne peuvent, sans vous réjouir,  
Vous donner de la renommée,  
Et ne peuvent, sans nous fâcher,  
Exposer au sort de l'armée  
Un Roi que nous avons si cher.  
Dans ce sanglant métier des armes  
Où vos bras sont trop exercés,  
D'autant de sang que vous versez  
Le peuple verse ici de larmes.  
Le démon, ennemi du jour,  
Noyant les astres de la Cour  
Dans l'horreur de ses fleuves sombres,

Partage votre état aux morts,  
Bâtit l'empire de ses ombres  
De la ruine de nos corps.  
Si ses fureurs étaient hardies  
A ce point que la cruauté  
Attaquât votre Majesté  
De leurs funestes maladies,  
Quelle si secourable main  
Peut fournir le secours humain,  
Ou quelle assistance divine  
Vous pourrait si soudain guérir,  
Que la peur de notre ruine  
Ne nous eût plutôt fait mourir?  
Revenez au sein de la France,  
C'est où les astres les plus doux  
Encore pour l'amour de vous  
Adouciront leur influence.  
Tous les plus gracieux climats,  
Qui sans grêles et sans frimas  
Peuvent accomplir leur année  
Dans le plus favorable jour,  
N'ont rien d'égal à la journée  
De votre bienheureux retour.  
Votre démon tenant la guerre  
Réduite à sa dévotion,  
Laisse gronder l'ambition  
Des plus vaillants rois de la terre;  
On n'en voit point du temps passé  
De qui le renom effacé  
Ne vous rende un muet hommage,  
Et le marbre devant vos lys  
Est honteux de servir d'image  
A leurs exploits ensevelis.

*II. Élégie*

Souverain qui régis l'influence des vers  
Aussi bien que tu fais mouvoir tout l'univers,  
Ame de nos esprits qui dans notre naissance  
Inspiras un rayon de ta divine essence,  
Pourquoi ne m'as-tu fait les sentiments meilleurs?  
Pourquoi tes beaux trésors sont-ils coulés ailleurs?  
Je vois de toutes parts des écrivains sans nombre  
Dont la grandeur a mis mon petit nom à l'ombre.  
Je n'ai qu'un pauvre fonds d'un médiocre esprit,  
Où je vais cultiver ce que le Ciel m'apprit;  
Des tristes sons rimeurs, d'un style qui se traîne,  
Epuisent tous les jours ma languissante veine.  
Si j'avais la vigueur de ces fameux Latins,  
Ou l'esprit de celui qui força les destins,  
Qui vit à ses chansons les Parques désarmées  
Et de tous les damnés les tortures charmées  
Quand pour l'amour de lui le Prince des Enfers  
Laissa vivre Eurydice et la tira des fers;  
Ou si c'est trop d'avoir ces merveilleux génies  
Qu'à notre siècle infâme à bon droit tu dénies,  
Je me contenterais d'égaler en mon art  
La douceur de Malherbe ou l'ardeur de Ronsard,  
Et mille autres encore, à qui je fais hommage,  
Et de qui je ne suis que l'ombre et que l'image;  
Je donnerais ma plume à ces soins violents,  
A peindre ces sanglots et ces désirs brûlants,  
Que depuis peu de jours quelque démon allume  
Dans mon sang où l'amour se paît et me consume.  
Si mes vers retenaient encore la ferveur  
Qui les fit autrefois naître pour la faveur,  
Et tant d'écrits perdus que pour chanter leur flamme  
Mille de mes amis m'ont arraché de l'âme,  
O Cloris qui te sais si bien faire adorer!  
Qui l'âme par les yeux m'as pu si bien tirer,  
Beauté que désormais je nommerai mon ange,

Je les consacrerais sans doute à ta louange.  
J'ai si peur que ma muse ait perdu ses appas  
A flatter vainement ceux que je n'aime pas,  
Que ma plus belle ardeur aujourd'hui se retire  
M'étant si nécessaire à ce nouveau martyre,  
Et qu'au meilleur besoin mes esprits finissants  
Ne me fournissent plus que des vers languissants.  
Mon esprit épuisé dans des travaux funestes,  
N'aura pour ton sujet rien gardé que des restes,  
Cloris, je le confesse, et qu'en ce beau dessein  
Mon ardeur s'amortit dans mon timide sein.  
Mais le feu de l'amour qui s'est rendu le maître  
De tous mes sentiments la peut faire renaître,  
Et sa douce fureur par un trait de tes yeux  
Peut rendre à mon esprit ce qu'il avait de mieux.  
Ainsi sur cet espoir dont ta beauté me flatte,  
Ta beauté dont le feu par tous moyens éclate,  
Encore mon esprit ose se faire fort  
De sauver ton mérite et mon nom de la mort.  
Je conçois un poème en l'ardeur qui me pique,  
De ce vaste dessein qu'on appelle héroïque:  
Je sais que les Français n'ont pas encore appris  
De pousser dans ces champs leurs délicats esprits;  
Je me vais engager à ce pénible ouvrage  
Car tu m'en fourniras la force et le courage.  
Si je suis le premier à ce divin effort,  
Ce n'est à mon avis que le plaisir du sort,  
Qui voulant que premier cette oeuvre j'écrivisse,  
Voulut que le premier cette beauté je visse,  
Et que dans tes appas je pris une chaleur  
Où les soeurs d'Apollon n'ont rien donné du leur,  
Où rien que ton objet ma passion n'allume,  
Où je n'ai que ta main pour conduire ma plume.  
O dieux! pourrai-je bien sans vous fâcher un peu  
Suivre les mouvements de mon aveugle feu?

Déjà comme l'amour m'engage à la furie,  
Je crois que l'adorer n'est pas idolâtrie.  
Dussé-je dépiter votre divin courroux,  
Tout ce que j'en veux dire est au-dessous de vous.  
S'il vous plaît que le monde uniquement vous aime,  
Si vous voulez purger la terre du blasphème,  
Faire que les mortels rendent la liberté  
De leurs désirs pervers à votre volonté  
Sans les épouvanter de l'éclat du tonnerre,  
Changez-vous en Cloris et venez sur la terre;  
Alors de votre amour ils seront tous ravis,  
Alors absolument vous en serez servis.  
Il est vrai que tout cède à l'amoureuse peine,  
Que Pâris et sa ville ont brûlé pour Hélène,  
Et les antiquités font voir aux curieux  
Que l'Aube mit Tithon dans le siège des dieux,  
Et de tant de beautés qui furent les maîtresses  
De l'aîné de Saturne on en fait des déesses  
Qui n'ont été pourtant, non plus que leur amant,  
Que le triste butin d'un mortel monument.  
Mais d'autant que l'amour est le bien de la vie  
Qui seul ne peut jamais éteindre son envie,  
Qui toujours dans la peine espère le plaisir,  
Qui dans la résistance augmente le désir,  
Et que les corps humains de cette douce flamme  
Suivent jusqu'à la fin les derniers traits de l'âme,  
On a cru de l'Amour qu'il était immortel,  
Et qu'aussi son sujet ne peut être que tel.  
Ainsi ces dieux païens furent ce que nous sommes,  
Ainsi les vrais amants seront plus que les hommes.  
Pour moi qui n'ai souffert que d'un jour seulement,  
Je n'ose m'assurer de passer pour amant,  
Je ne sais si l'Amour me croit de son empire,  
Depuis si peu de temps qu'il voit que je soupire.  
Il faut bien que ce soit un objet violent

Pour me donner sitôt un désir si brûlant,  
Ou que mon âme soit d'une matière aisée  
Et d'une humeur bien prompte à se voir embrasée;  
Ce feu brûle si vite à force qu'il me plaît,  
Qu'à peine ai-je loisir de regarder qu'il est.  
Les dieux qui peuvent tout avec les destinées,  
S'identent de mille maux et de beaucoup d'années,  
Et faut que des soleils l'un l'autre se suivant,  
A force d'éclairer éteignent les vivants,  
Qu'un siècle ce flambeau passe sur notre vie,  
Et Cloris d'un trait d'oeil me l'a déjà ravie.  
Mes sens enveloppés dans un profond sommeil,  
Ne savent plus que c'est des clartés du soleil,  
Mes premiers sentiments sont dans la sépulture,  
Ton amour, ô Cloris, a changé ma nature.  
L'éclat des diamants ni du plus beau métal,  
Bacchus, tout dieu qu'il est, riant dans le cristal,  
Au prix de tes regards n'ont point trouvé la voie  
Qui conduit dans mon âme une parfaite joie.  
Si le sort me donnait la qualité de roi,  
Si les plus chers plaisirs s'adressaient tous à moi,  
Si j'étais empereur de la terre et de l'onde,  
Si de ma propre main j'avais bâti le monde,  
Et comme le Soleil de mes regards produit  
Tout ce que l'univers a de fleur et de fruit,  
Si cela m'arrivait je n'aurais pas tant d'aise,  
Ni tant de vanité que si Cloris me baise,  
Mais j'entends d'un baiser où le cœur puisse aller  
Avec les mouvements des yeux et du parler,  
Que son âme sans peine avec moi s'entretienne,  
Et que sa volonté seconde un peu la mienne.  
Amants qui vous piquez vers un objet forcé,  
Qui ne savez que c'est d'un baiser bien pressé,  
Qui ne trouvez l'amour que dans la tyrannie,  
Et n'aimez les faveurs qu'en tant qu'on vous les nie,

Que vous êtes heureux en vos lâches désirs,  
Puisque même vos maux font naître vos plaisirs!  
Pour moi, chère Cloris, je n'en suis pas de même,  
Je ne saurais aimer si je ne vois qu'on m'aime,  
Et si peu qu'on refuse à ma sainte amitié,  
Je sens que mon ardeur décroît de la moitié.  
J'entends que le salaire égale mon service,  
Je pense qu'autrement la constance est un vice,  
Qu'Amour hait ces esprits qui lui sont trop dévots,  
Et que la patience est la vertu des sots.  
Ce que je dis, Cloris, avec plus d'assurance  
D'autant que je te vois flatter mon espérance,  
Et que pour nous tenir dans cet heureux lien,  
Je vois déjà d'accord ton esprit et le mien.  
Aimons-nous, je te prie, et lorsque mon visage  
Te voudra rebuter, ou mon poil ou mon âge,  
Regarde en mon esprit où j'ai mis ton tableau;  
Lors tu verras en moi quelque chose de beau,  
Tu te verras logée en un petit empire  
Où l'esprit de l'amour avec moi soupire;  
Il se tient glorieux de recevoir ta loi,  
Et semble qu'il poursuit même dessein que moi;  
Si je vais dans tes yeux il y va prendre place,  
Je ne vois là-dedans que ses traits et ma face,  
Je doute s'il y fait ou mon bien ou mon mal,  
Et ne sais plus s'il est mon maître ou mon rival.  
Je connais bien l'Amour, je sais qu'il est perfide,  
Et si, pour le chasser, je suis un peu timide;  
Je lui ferai toujours un traitement humain  
Puisque je l'ai reçu d'une si bonne main,  
Puisque c'est toi, Cloris, après l'avoir fait naître,  
Qui l'as mis dans mon âme où ton oeil est le maître,  
Où tu vis absolue en tes commandements,  
Où ton vouloir préside à tous mes sentiments.  
C'est par toi que ces vers d'une veine animée

S'en vont à ma faveur flatter ta renommée.  
Mais je dirai partout que tes seules beautés  
Ont été le démon qui me les a dictés;  
Et tant que tes regards luiront à ma pensée,  
Sans ouvrir une veine aucunement forcée,  
Ma muse se promet de mériter un jour  
Que ses vers soient nommés les fruits de ton amour.  
Autant que ton humeur aime la poésie,  
Je te prie; ô Cloris, aide à ma frénésie;  
Et puisque je m'engage à ce divin projet,  
Ne te lasse jamais de me servir d'objet.  
Aujourd'hui donne-moi tes beaux cheveux à peindre,  
Tu verras une plume au Pactole se teindre,  
Et d'une lettre d'or graver selon mes voeux  
Mon âme entrelacée avecque tes cheveux.  
Je ne veux point laisser ma passion oisive,  
Ma veine est pour Cloris et sans fonds et sans rive.  
Demain je décrirai ses yeux et ce beau front,  
Pour elle mon génie est abondant et prompt,  
Et pour voir que ma veine en ce sujet tarisse,  
Il faudra voir plutôt que sa beauté périsse,  
Que mes yeux dans ses yeux ne trouvent plus d'amour,  
C'est-à-dire il faut voir périr l'astre du jour;  
Car je ne pense point que ses attraits succombent  
Sous l'injure des ans tant que les cieux ne tombent.  
Ils se renforceront au lieu de défaillir,  
Comme l'or s'embellit à force de vieillir,  
Et comme le Soleil à qui le vieil usage  
N'a point ôté l'ardeur ni changé le visage.  
Toutefois il n'importe à mon contentement  
Que mon Soleil éclaire ou meure promptement,  
Puisque déjà ma vie à demi consumée,  
Ne se peut assurer d'être longtemps aimée,  
Que je dois défaillir à ce divin flambeau,  
Et perdre avecque moi sa mémoire au tombeau;

Mais tandis que le Ciel me souffrira de vivre,  
Et que le trait d'Amour me daignera poursuivre,  
Je me veux consumer dans ce plaisir charmant,  
Et me résous de vivre et mourir en aimant.  
Je sais bien que Cloris ne me veut pas contraindre  
Au soin perpétuel de servir et de craindre,  
Qu'elle a des mouvements sujets à la pitié,  
Et qu'au moins sa raison songe à mon amitié.  
Cloris, si je venais, aveuglé de tes charmes,  
Le coeur tout en soupirs et les yeux tous en larmes,  
Demander instamment un amoureux plaisir,  
Je crois que ton amour m'en laisserait choisir.  
Maintenant que le ciel dépouille les nuages,  
Que le front du printemps menace les orages,  
Que les champs comme toi paraissent embellis  
De quantité d'oeillets, de roses et de lys,  
Que tout est sur la terre, et qu'une humeur féconde,  
Qu'attire le Soleil, fait rajeunir le monde,  
Comme si j'avais part à la faveur des cieux  
Qui redonne l'enfance à ces bocages vieux,  
Et que ce renouveau qui rend tout agréable,  
Me rendît à tes yeux plus jeune et plus aimable,  
Je te veux conjurer avec des voeux discrets,  
De passer avec moi quelques moment secrets.  
Nous irons dans des bois sous des feuillages sombres  
Où jamais le Soleil n'a su forcer les ombres,  
Personne là-dedans n'entendra nos amours;  
Car je veux que les vents respectent nos discours,  
Et que chaque ruisseau plus vitemment s'enuie  
De devant tes regards de peur qu'il ne s'ennuie.  
Maintenant que le Roi s'éloigne de Paris,  
Suivi de tant de gens au carnage nourris,  
Qui dans ce chauds climats vont requérir les restes  
Du danger des combats et de celui des pestes,  
Il faut que je le suive, et Dieu, sans me punir,

Cloris, ne te saurait empêcher d'y venir.  
Si tu fais ce voyage, et mon amour te prie  
D'y ramener tes yeux, car c'est là ma patrie:  
C'est où les rais du jour daignèrent dévaler  
Pour faire vivre un cœur que tu devais brûler.  
Là tu verras un fonds où le paysan moissonne  
Mes petits revenus sur le bord de Garonne,  
Le fleuve de Garonne où de petits ruisseaux,  
Au travers de mes prés, vont apporter leurs eaux,  
Où des saules épais leurs rameaux verts abaissent,  
Pleins d'ombre et de fraîcheur, sur mes troupeaux qui paissent.  
Cloris, si tu venais dans ce petit logis,  
Combien qu'à te l'offrir de si loin je rougis,  
Si cette occasion permet que tu l'approches,  
Tu le verras assis entre un fleuve et des roches,  
Où sans doute il fallait que l'Amour habitât  
Avant que pour le ciel la terre il ne quittât.  
Dans ce petit espace une assez bonne terre,  
Si je la puis sauver du butin de la guerre,  
Nous fournira des fruits aussi délicieux  
Qui sauraient contenter ou ton goût ou tes yeux.  
Mais afin que mon bien d'aucun fard ne se voile,  
Mes plats y sont d'étain et mes rideaux de toile;  
Un petit pavillon dont le vieux bâtiment  
Fut maçonné de brique et de mauvais ciment,  
Montre assez qu'il n'est pas orgueilleux de nos titres;  
Ses chambres n'ont plancher, toit, ni portes, ni vitres,  
Par où les vents d'hiver, s'introduisant un peu,  
Ne puissent venir voir si nous avons du feu.  
Je ne veux point mentir, et quand le sort avare  
Qui me traite si mal m'eût été plus barbare,  
Et qu'il m'eût fait sortir d'un sang moins reconnu,  
Je te confesserais d'où je serais venu,  
Que j'ai bien plus de peine à découvrir ma face  
Devant tes yeux si beaux qu'à te montrer ma race.

Dans l'état où je suis j'ai bien plus de raison  
De te faire agréer mes yeux que ma maison.  
Je jure les rayons dont ta beauté m'éclaire  
Que le but de mon âme est le soin de te plaire,  
Et que j'aime si fort ta vue et tes propos  
Qu'à ton sujet la nuit est pour moi sans repos,  
Et sans faire l'amant à la façon commune,  
Sans accuser pour toi le ciel ni la fortune,  
Sans me plaindre si fort j'ai ce coup, plus profond  
Que les autres mortels, j'aime mieux qu'ils ne font;  
Et si ton coeur n'en tire une preuve assez bonne  
De ces vers insensés que mon amour te donne,  
Pour m'en justifier à tes yeux adorés  
Je répandrai le sang d'où je les ai tirés,  
Si ton humeur était de me le voir répandre,  
Et qu'autrement ton coeur ne me voulût entendre.

### *III. Élégie*

Cloris, lorsque je songe, en te voyant si belle,  
Que ta vie est sujette à la loi naturelle,  
Et qu'à la fin les traits d'un visage si beau,  
Avec tout leur éclat, iront dans le tombeau,  
Sans espoir que la mort nous laisse en la pensée  
Aucun ressentiment de l'amitié passée,  
Je suis tout rebuté de l'aise et du souci  
Que nous fait le destin qui nous gouverne ici,  
Et tombant tout à coup dans la mélancolie,  
Je commence à blâmer un peu notre folie,  
Et fais voeu de bon coeur de m'arracher un jour  
La chère rêverie où m'occupe l'amour.  
Aussi bien faudra-t-il qu'une vieillesse infâme  
Nous gèle dans le sang les mouvements de l'âme,  
Et que l'âge en suivant ses révolutions  
Nous ôte la lumière avec les passions.  
Ainsi je me résous de songer à ma vie

Tandis que la raison m'en fait venir l'envie.  
Je veux prendre un objet où mon libre désir  
Discerne la douleur d'avecque le plaisir,  
Où mes sens tout entiers sans fraude et sans contrainte  
Ne s'embarrassent plus ni d'espoir ni de crainte,  
Et de sa vaine erreur mon coeur désabusant,  
Je goûterai le bien que je verrai présent,  
Je prendrai les douceurs à quoi je suis sensible  
Le plus abondamment qu'il me sera possible.  
Dieu nous a tant donné de divertissements,  
Nos sens trouvent en eux tant de ravissements,  
Que c'est une fureur de chercher qu'en nous même  
Quelqu'un que nous aimions et quelqu'un qui nous aime.  
Le coeur le mieux donné tient toujours à demi,  
Chacun s'aime un peu mieux toujours que son ami,  
On les suit rarement dedans la sépulture,  
Le droit de l'amitié cède aux lois de nature.  
Pour moi si je voyais en l'humeur où je suis  
Ton âme s'envoler aux éternelles nuits,  
Quoi que puisse envers moi l'usage de tes charmes,  
Je m'en consolerais avec un peu de larmes.  
N'attends pas que l'Amour aveugle aille suivant  
Dans l'horreur de la nuit des ombres et du vent.  
Ceux qui jurent d'avoir l'âme encore assez forte  
Pour vivre dans les yeux d'une maîtresse morte,  
N'ont pas pris le loisir de voir tous les efforts  
Que fait la mort hideuse à consumer un corps  
Quand les sens pervertis sortent de leur usage,  
Qu'une laideur visible efface le visage,  
Que l'esprit défaillant et les membres perclus,  
En se disant adieu, ne se connaissent plus,  
Que dedans un moment, après la vie éteinte,  
La face sur son cuir n'est pas seulement peinte,  
Et que l'infirmité de la puante chair  
Nous fait ouvrir la terre afin de la cacher.

Il faut être animé d'une fureur bien vive,  
Ayant considéré comme la mort arrive,  
Et comme tout l'objet de notre amour périt,  
Si par un tel remède une âme ne guérit.  
Cloris, tu vois qu'un jour il faudra qu'il advienne  
Que le destin ravisse et ta vie et la mienne;  
Mais sans te voir le corps ni l'esprit dépéri,  
Le Ciel en soit loué, Cloris, je suis guéri.  
Mon âme en me dictant les vers que je t'envoie,  
Me vient de plus en plus ressusciter la joie,  
Je sens que mon esprit reprend sa liberté,  
Que mes yeux dévoilés connaissent la clarté,  
Que l'objet d'un beau jour, d'un pré, d'une fontaine,  
De voir comme Garonne en l'Océan se traîne,  
De prendre dans mon île en ses longs promenoirs  
La paisible fraîcheur de ses ombrages noirs,  
Me plaît mieux aujourd'hui que le charme inutile  
Des attraits dont l'Amour te fait voir si fertile.  
Languir incessamment après une beauté,  
Et ne se rebuter d'aucune cruauté,  
Gagner au prix du sang une faible espérance  
D'un plaisir passager qui n'est qu'en apparence,  
Se rendre l'esprit mol, le courage abattu,  
Ne mettre en aucun prix l'honneur ni la vertu,  
Pour conserver son mal mettre tout en usage,  
Se peindre incessamment et l'âme et le visage,  
Cela tient d'un esprit où le Ciel n'a point mis  
Ce que son influence inspire à ses amis.  
Pour moi que la raison éclaire en quelque sorte,  
Je ne saurais porter une fureur si forte,  
Et déjà tu peux voir au train de cet écrit,  
Comme la guérison avance en mon esprit;  
Car insensiblement ma muse un peu légère  
A passé dessus toi sa plume passagère,  
Et détournant mon coeur de son premier objet,

Dès le commencement j'ai changé de sujet,  
Emporté du plaisir de voir ma veine aisée  
Sûrement aborder ma flamme rapaisée  
Et jouer à son gré sur les propos d'aimer,  
Sans avoir aujourd'hui pour but que de rimer,  
Et sans te demander que ton bel oeil éclaire  
Ces vers où je n'ai pris aucun soin de te plaire.

#### *IV. Stances*

Maintenant que Cloris a juré de me plaire  
Et de m'aimer mieux que devant.  
Je dépite le sort et crains moins sa colère  
Que le Soleil ne craint le vent.  
Cloris renouvelant ma chaîne presque usée,  
Et renforçant mes doux liens,  
M'a rendu plus heureux que l'ami de Thésée  
Quand Pluton relâcha les siens.  
Déjà ma liberté faisait trembler mon âme,  
Mon salut me faisait périr,  
Je mourais du regret d'avoir tué ma flamme  
Combien qu'elle me fît mourir.  
Sortant de ma prison je me trouvais sauvage,  
J'étais tout ébloui du jour,  
De tous mes sentiments j'avais perdu l'usage  
En perdant celui de l'amour.  
Ainsi l'oiseau de cage alors qu'il se délivre  
Pour se remettre dans les bois,  
Trouve qu'il a perdu l'usage de son vivre,  
De ses ailes et de sa voix.  
Dieux! où cette aventure avait porté ma vie!  
Je frémiais de son orgueil,  
Cependant je sentais que je mourais d'envie  
De l'adorer jusqu'au cercueil.  
Cloris, travaillez bien à dénouer ma chaîne,  
Mon joug est très bien assuré,

Vous seriez fort longtemps pour me mettre en la peine  
Dont vous m'avez sitôt tiré.  
Je ne suis pas si fol que d'écouter encore  
Les censures de ma raison,  
Et combien que mon mal eût besoin d'ellébore,  
Je prendrais plutôt du poison.

*V. Sonnet*

On n'avait point posé les fondements de Rome,  
On n'avait point parlé du siège d'Ilion,  
La terre n'avait point reçu Deucalion,  
Ni Babel divisé le langage des hommes.  
Les soeurs de Phaéton ne pleuraient point la gomme,  
Les Géants n'avaient point monté le Pélion,  
Et celui qui causa notre rébellion  
N'avait pas mis la dent sur la première pomme.  
Chypre n'avait point vu ses rives écumer  
De ce germe divin qui tomba dans la mer  
Quand la mère d'Amour voulut sortir de l'onde.  
Bref, nous ne savons point de siècles assez vieux,  
Depuis qu'on a connu l'origine du monde,  
De qui l'antiquité ne le cède à tes yeux.

*VI. Sonnet*

Ministre du repos, Sommeil, père des songes,  
Pourquoi t'a-t-on nommé l'image de la mort?  
Que ces faiseurs de vers t'ont jadis fait tort  
De le persuader avecque leurs mensonges!  
Faut-il pas confesser qu'en l'aise où tu nous plonges,  
Nos esprits sont ravis par un si doux transport,  
Qu'au lieu de raccourcir, à la faveur du sort,  
Les plaisirs de nos jours, Sommeil, tu les allonges?  
Dans ce petit moment, ô songes ravissants!  
Qu'Amour vous a permis d'entretenir mes sens,  
J'ai tenu dans mon lit Elise toute nue.

Sommeil, ceux qui t'ont fait l'image du trépas,  
Quand ils ont peint la mort ils ne l'ont pas connue,  
Car vraiment son portrait ne lui ressemble pas.

*VII. Sonnet*

Au moins ai-je songé que je vous ai baisée,  
Et bien que tout l'amour ne s'en soit pas allé,  
Ce feu qui dans mes sens a doucement coulé,  
Rend en quelque façon ma flamme rapaisée.  
Après ce doux effort mon âme reposée  
Peut tire du plaisir qu'elle vous a volé,  
Et de tant de refus à demi consolé,  
Je trouve désormais ma guérison aisée.  
Mes sens déjà remis commencent à dormir,  
Le sommeil qui deux nuits m'avait laissé gémir,  
Enfin dedans mes yeux vous fait quitter la place.  
Et quoiqu'il soit si froid au jugement de tous,  
Il a rompu pour moi son naturel de glace,  
Et s'est montré plus chaud et plus humain que vous.

*VIII. Sonnet*

D'un sommeil plus tranquille à mes amours rêvant,  
J'éveille avant le jour mes yeux et ma pensée,  
Et cette longue nuit si durement passée,  
Je me trouve étonné de quoi je suis vivant.  
Demi désespéré je jure en me levant  
D'arracher cet objet à mon âme insensée,  
Et soudain de ses voeux ma raison offensée  
Se dédit et me laisse aussi fol que devant.  
Je sais bien que la mort suit de près ma folie,  
Mais je vois tant d'appas en ma mélancolie,  
Que mon esprit ne peut souffrir sa guérison.  
Chacun à son plaisir doit gouverner son âme,  
Mithridate autrefois a vécu de poison,  
Les Lestrygons de sang, et moi je vis de flamme.

*IX. Sonnet*

Chère Isis, tes beautés ont troublé la nature,  
Tes yeux ont mis l'Amour dans son aveuglement,  
Et les dieux occupés après toi seulement,  
Laissent l'état du monde errer à l'aventure;  
Voyant dans le Soleil tes regards en peinture,  
Ils en sentent leur coeur touché si vivement  
Que s'ils n'étaient cloués si fort au firmament,  
Ils descendraient bientôt pour voir leur créature.  
Crois-moi qu'en cette humeur ils ont peu de souci  
Ou du bien ou mal que nous faisons ici,  
Et tandis que le Ciel endure que tu m'aimes,  
Tu peux bien dans mon lit impunément coucher.  
Isis, que craindras-tu puisque les dieux eux-mêmes  
S'estimeraienr heureux de te faire pécher?

*X. Sonnet*

Sacrés murs du Soleil où j'adorais Philis,  
Doux séjour où mon âme était jadis charmée,  
Qui n'est plus aujourd'hui sous nos toits démolis  
Que le sanglant butin d'une orgueilleuse armée;  
Ornements de l'autel qui n'êtes que fumée,  
Grand temple ruiné, mystères abolis,  
Effroyables objets d'une ville allumée,  
Palais, hommes, chevaux ensemble ensevelis;  
Fossés larges et creux tout comblés de murailles,  
Spectacles de frayeur, de cris, de funérailles,  
Fleuve par où le sang ne cesse de courir,  
Charniers où les corbeaux et loups vont tous repaître,  
Clairac, pour une fois que vous m'avez fait naître,  
Hélas! combien de fois me faites-vous mourir!

*XI. Pour une amante irritée*

Ceux qui tirent le cœur par les traits du visage

Remarquent dans le tien des signes de valeur,  
Mais comme la vaillance est toujours un présage  
Qui promet de la gloire avecque du malheur,  
J'espère que la mort avecque sa pâleur  
Couvra tes beautés de sa funeste image,  
Et que ton jeune sang tout rempli de chaleur  
Viendra faire à ton dam preuve de ton courage.  
Un jour que tu voudras combattre au premier rang,  
Je te verrai couvert de poussière et de sang,  
Et le coeur traversé d'une mortelle plaie,  
Tourner tes traîtres yeux devers ton monument.  
Lors pour te faire voir que ma vengeance est vraie,  
Je n'en jetterai pas un soupir seulement.

### *XII. Pour une amante captive*

Tyrannique respect, triste et fâcheux devoir,  
Qui tiens si rudement mes volontés contraintes,  
Dois-je mourir ici sans que je puisse avoir  
Autre soulagement que celui de mes plaintes?  
Souffrirai-je, ô Tircis! mon coeur gelé de craintes,  
Dans le désir brûlant que j'ai de te revoir?  
Lois que ma passion devait avoir enfreintes,  
Garderez-vous toujours ce rigoureux pouvoir?  
Je crois que le tyran qui d'éternelles flammes  
Donne le châtiment ordonné pour les âmes,  
Quand je serais esclave au fond de ses Enfers,  
S'il savait le sujet de mon impatience,  
Sentirait, me voyant, blesser sa conscience  
S'il ne me permettait de sortir de mes fers.

### *XIII. Élegie*

Dans ce climat barbare où le destin me range,  
Me rendant mon pays comme un pays étrange,  
Desloges, je ne sais quel étourdissement  
Assouplit les aigreurs de mon bannissement:

Je n'ai point soupiré depuis l'heure funeste  
Que je reçus ce trait de la fureur céleste.  
Ton âme en fut touchée, et gémit sous l'effort  
Que me fit la rigueur de mon injuste sort.  
Mon maître en eut aussi de bien vives atteintes,  
Et vos ressentiments n'attendaient pas mes plaintes.  
Moi, voyant mon désastre avec votre amitié,  
J'eus un peu de douleur et beaucoup de pitié;  
Je sentis mon malheur; mais le souci visible  
De votre affection me fut bien plus sensible.  
Mon coeur pressé du mal, comme en deux se fendit,  
Et sur lui tout mon fiel alors se répandit,  
Mon courage ébloui laissa tomber les armes,  
Et mon oeil fut honteux de n'avoir point de larmes.  
Mais depuis le moment que je te dis adieu,  
Soudain que mes regards eurent changé de lieu,  
Mon esprit rassuré revint à sa coutume,  
Et soudain que mon coeur perdit son amertume,  
Je vis tous mes soucis en l'air s'évanouir,  
Et trouvai dans moi-même en quoi me réjouir.  
L'objet de ce chagrin m'echappa comme un songe,  
Et ce vrai déplaisir me parut un mensonge.  
Comme dans nos cerveaux l'image d'un penser  
Quelquefois se dissipe et ne fait que passer,  
L'imagination ne le sait plus refeindre,  
Et la mémoire aussi ne la peut pas ratteindre,  
L'ombre de cet ennui s'évanouit si bien  
Que je m'en trouve quitte, et n'y connais plus rien.  
Desloges, rien de tel jamais ne t'importune,  
Jamais rien de pareil n'arrive à ta fortune,  
Jamais tel accident n'éprouve ta raison,  
Jamais un tel oiseau ne vole en ta maison.  
Je sais bien que ton âme est sage et courageuse,  
T'a fait voir la mer calme et la mer orageuse,  
Et que ton front égal au changement des flots,

Vit mille fois changer le front des matelots  
Quand ces desseins hardis te firent prendre envie  
D'aller delà la ligne abandonner ta vie,  
Je sais dans quels dangers la fortune t'a mis,  
Et combien ta valeur a choqué d'ennemis,  
Que tu ris des malheurs dont les mortels soupirent,  
Et des traits les plus que les destins nous tirent.  
Mais toujours vaut-il mieux vivre paisiblement  
D'autant que le repos vaut mieux que le tourment.  
L'effort de la raison, et ce combat farouche  
Contre nos sentiments quand la douleur nous touche,  
Importune la vie et son fâcheux secours.  
Nuit plus que si le mal prenait son juste cours.  
Qui retient un soupir s'attriste davantage,  
Un tourment qu'on étouffe étourdit le courage,  
Et si jamais l'objet de quelque déplaisir.  
De ses tristes appas t'était venu saisir,  
Plains-toi, ne force rien, fais que ton âme éclate,  
Et sache qu'en pleurant une douleur se flatte.  
Mais ces remèdes-là ne te font pas besoin,  
Les matières de pleurs te touchent de trop loin,  
L'astre qu'on vit reluire au point de ta naissance  
D'une meilleure forme a bâti ton essence  
Le ciel te voit toujours le visage serein  
Comme si le destin t'eût fait l'âme d'airain,  
Toutes sortes de maux ton esprit les déifie  
Sans besoin du secours de la philosophie.  
Mais moi qui vois mon astre en si mauvais sentier,  
Qui ne goûtaï jamais un seul plaisir entier,  
Qui sens que tout me choque et qui ne vois personne  
M'assister aux assauts que fortune me donne,  
Suis-je pas bien heureux qu'au fort de mon malheur  
Je n'aie ressenti tant soit peu de douleur?  
Bien que je sois banni, peu s'en faut, du Royaume,  
Qu'ici je ne vois plus ni dés ni jeu de paume,

Je ne vois que champs, que rivières, que prés,  
Où le plus doux rosier me put comme cyprès,  
Où je n'ai plus l'aspect de la place Royale,  
Où je ne puis aller boire frais en ta salle,  
Où mon maître n'est pas, où ne vient point la Cour,  
Où je ne saurais voir ni toi ni Liancourt,  
Je ne sais comme quoi ma sauvage nature  
Peut sans étonnement souffrir cette aventure,  
Mon oeil n'a point regret au lieu que j'ai laissé,  
Mon âme ne plaint point le temps qu'elle a passé.  
Au lieu de tant de pompes où la Cour vous amuse,  
Ici je n'entretiens que Bacchus et la Muse,  
Qui tous deux libéraux avec leurs doux présents,  
A leur dévotion tiennent mes jeunes ans,  
Innocent que je suis, plein de repos dans l'âme,  
Qui tiens indifférent qu'on me loue ou me blâme,  
Qui fais ce qui me plaît, qui vis comme je veux,  
Qui plaindrais au destin le moindre de mes voeux,  
Qui ris de la Fortune, et couche dans la boue,  
Me moque des captifs qu'elle attache à sa roue.  
Ici comme à la Cour j'ai le sort tout pareil,  
Et vois couler mes jours sous un même Soleil.  
Que si notre Sylvandre a l'esprit prophétique,  
Si les événements suivent sa pronostique,  
Et que, cet an fini, quelqu'un ait le crédit  
De faire réussir le bien qu'il m'a prédit,  
On verra que Paris n'a point changé de place,  
Et que mes sentiments n'ont point changé de face.  
Or, comme dans la Cour j'étais peu courtisan,  
Sache que dans les champs je ne suis point paysan,  
Et que mes passions aucunement ne cèdent  
A la contagion des lieux qui me possèdent.  
Mon sens en toutes parts suivant un même cours,  
Tu me verras tout tel que tu m'as vu toujours.  
Que si mon long exil doit borner ma demeure,

Quelque part où ce soit, si faut-il que je meure,  
Et quoi que fasse l'ax et les plus favoris,  
Le Ciel n'est pas plus loin d'ici que de Paris.

*XIV. Ode*

Perside, je me sens heureux  
De ma nouvelle servitude,  
Vous n'avez point d'ingratitude  
Qui rebute un cœur amoureux.  
Il est bien vrai que je me fâche  
Du fard où votre teint se cache.  
Nature a mis tout son crédit  
A vous faire entièrement belle,  
L'art qui pense mieux faire qu'elle  
Me déplaît et vous enlaidit.  
L'éclat, la force et la peinture  
De tant et de si belles fleurs  
Que l'Aurore avec ses pleurs  
Tire du sein de la nature,  
Sans fard et sans déguisement  
Nous donne bien plus aisément  
Le plaisir d'une odeur naïve,  
Leur objet nous contente mieux  
Et se montre devant nos yeux  
Avec une couleur plus vive.  
Les oiseaux qui sont si bien teints,  
Ne couvrent point d'une autre image  
Le lustre d'un si beau plumage  
Dont la nature les a peints,  
Et leur céleste mélodie,  
Plus aimable qu'en Arcadie  
N'étaient les flageolets des dieux,  
Prend elle-même ses mesures,  
Choisit les tons, fait les césures  
Mieux que l'art le plus curieux.

L'eau de sa naturelle source  
Trouve assez de canaux ouverts  
Pour traîner par des plis divers  
La facilité de sa course:  
Ses rivages sont verdissants  
Où des arbrisseaux fleurissants  
Ont toujours la racine fraîche,  
L'herbe y croît jusqu'à leur gravier,  
Mais une herbe que le bouvier  
N'apporta jamais à sa crèche.  
Ces petits cailloux bigarrés  
En des diversités si belles,  
Où trouvaient-ils des modèles  
Qui les fissent mieux figurés?  
La nature est inimitable,  
Et dans sa beauté véritable  
Elle éclate si vivement  
Que l'art gâte tous ses ouvrages,  
Et lui fait plutôt mille outrages  
Qu'il ne lui donne un ornement.  
L'art, ennemi de la franchise,  
Ne veut point être reconnu,  
Mais l'Amour qui ne va que nu,  
Ne souffre point qu'on se déguise.  
Les Nymphes au sortir des eaux  
D'un peu de jonc et de roseaux  
Se font la coiffure et la robe;  
Et les yeux du Satyre ont droit  
De regretter encor l'endroit  
Que le vêtement leur dérobe.  
Si vous saviez que peut l'effort  
De votre beauté naturelle,  
Et combien de vainqueurs pour elle  
Implorent l'aide de la mort,  
Vous casseriez ces pots de terre,

De bois, de coquille, de verre,  
Où vous renfermez vos onguents;  
La nuit vous quitteriez le masque,  
Et perdriez cette humeur fantasque  
De dormir avecque vos gants.

Lorsque vous serez hors d'usage,

Et que l'injure de vos ans

Appellera les courtisans

A l'amour d'un plus beau visage,

Quand vos appas seront ôtés,

Que les rides de tous côtés

Auront coupé ce front d'albâtre,

Tâchez lors d'escroquer l'amour,

Et si vous pouvez, chaque jour

Faites-vous de cire ou de plâtre.

Si le Ciel me fait vivre assez

Pour voir la fin de votre gloire

Et me punir de la mémoire

De nos contentements passés,

Je crois que je serai bien aise,

Ne trouvant plus rien qui me plaise

Au visage que vous aurez,

De revoir l'Amour et les Grâces

Et d'en aller baisser les traces

Sur le fard dont vous userez.

Mais aujourd'hui, belle Perside,

Vos jeunes yeux seront témoins

Qu'il faut un siècle pour le moins

Pour vous amener une ride.

L'Aurore qui dedans mes vers

Voit apprendre à tout l'univers

Que votre beauté la surmonte,

Arrachant de ses beaux habits

Et les perles et les rubis,

Elle pleure et rougit de honte.

Elle n'est point rouge au matin  
D'autant que Tithon l'a baisée  
Et ne verse point sa rosée  
Pour la marjolaine et le thym.  
La rougeur qui paraît en elle  
C'est de voir Perside si belle,  
Et l'humidité de ses pleurs,  
Quoi que chante la poésie,  
Ce sont des pleurs de jalousie  
Et des marques de ses douleurs.

#### XV. *Élégie*

Depuis ce triste jour qu'un adieu malheureux  
M'ôta le cher objet de mes yeux amoureux,  
Mon âme de mes sens fut toute désunie,  
Et privé que je fus de votre compagnie,  
Je me trouvai si seul avecque tant d'effroi  
Que je me crus moi-même être éloigné de moi.  
La clarté du soleil ne m'était point visible,  
La douceur de la nuit ne m'était point sensible,  
Je sentais du poison en mes plus doux repas,  
Et des gouffres partout où je portais mes pas.  
Depuis rien que la mort n'accompagna ma vie,  
Tant me coûta l'honneur de vous avoir suivie.  
O dieux qui disposez de nos contentements,  
Les donnez-vous toujours avecque des tourments?  
Ne se peut-il jamais qu'un bon succès arrive  
A l'état des mortels qu'un mauvais ne le suive?  
Mêlez-vous de l'honneur au sort plus gracieux  
De celui des humains que vous aimez le mieux?  
Ici votre puissance est en vain appelée,  
Comme un corps a son ombre, un couteau sa vallée,  
Ainsi que le soleil est suivi de la nuit,  
Toujours le plus grand bien a du mal qui le suit.  
Lorsque le beau Pâris accompagnait Hélène,

Son âme de plaisir vit sa fortune pleine,  
Mais le sort ce bonheur cruellement vengea,  
Car comme avec le temps la fortune changea,  
De sa prospérité naquit une misère  
Qui fit brûler sa ville et massacrer son père.  
Bien que dans ce carnage on vit tant de malheur,  
Qu'on versa dans le feu tant de sang et de pleurs,  
Je jure par l'éclat de votre beau visage,  
Que pour l'amour de vous je souffre davantage,  
Car si longtemps absent de vos yeux,  
Il me semble qu'on m'a chassé d'auprès des dieux,  
Et que je suis tombé par un coup de tonnerre  
Du plus haut lieu du ciel au plus bas de la terre.  
Depuis tous mes plaisirs dorment dans le cercueil.  
Aussi vraiment depuis je suis vêtu de deuil,  
Je suis chagrin partout où le plaisir abonde,  
Je n'ai plus nul souci que de déplaire au monde,  
Comme sans me flatter je vous proteste ici  
Que le monde ne fait que me déplaire aussi.  
Au milieu de Paris je me suis fait ermite,  
Dedans un seul objet mon esprit se limite,  
Quelque part où mes yeux me pensent divertir  
Je traîne une prison d'où je ne puis sortir,  
J'ai le feu dans les os et dans l'âme déchirée  
De cette flèche d'or que vous m'avez tirée.  
Quelque tentation qui se présente à moi,  
Son appas ne me sert qu'à renforcer ma foi.  
L'ordinaire secours que la raison apporte  
Pour rendre à tout le moins ma passion moins forte,  
L'irrite davantage et me fait mieux souffrir  
Un tourment qui m'oblige en me faisant mourir.  
Contre un dessein prudent s'obstine mon courage  
Ainsi que le rocher s'endurcit à l'orage.  
J'aime ma frénésie et ne saurais aimer  
Aucun de mes amis qui la voudraient blâmer.

Aussi ne crois-je point que la raison consente  
De m'approcher tandis que vous serez absente.  
J'entends que ma pensée éprouve incessamment  
Tout ce que peut l'ennui sur un fidèle amant,  
J'entends que le Soleil avecque moi s'ennuie,  
Que l'air soit couvert d'ombre et la terre de pluie,  
Que parmi le sommeil de tristes visions  
Enveloppent mon âme en leurs illusions,  
Que tous mes sentiments soient mêlés d'une rage,  
Qu'au lit je m'imagine être dans un naufrage,  
Tomber d'un précipice et voir mille serpents  
Dans un cachot obscur autour de moi rampants.  
Aussi bien loin de vous une vie inhumaine  
Sans doute me sera plus aimable et plus sainte,  
Car je ne puis songer seulement au plaisir  
Qu'une mort ne me vienne incontinent saisir.  
Mais quand le Ciel, lassé du tourment qu'il me livre,  
Sous un meilleur aspect m'ordonnera de vivre,  
Et qu'en leur changement les astres inconstants  
Me pourront amener un favorable temps,  
Mon âme à votre objet se trouvera changée,  
Et de tous ces malheurs incontinent vengée.  
Quand mes esprits seraient dans un mortel sommeil,  
Vos regards me rendront la clarté du soleil,  
Dessus moi votre voix peut agir de la sorte  
Que le Zéphyr agit sur la campagne morte.  
Voyez comment Philis renaît à son abord,  
Déjà l'hiver contre elle a fini son effort.  
Désormais nous voyons épanouir les roses,  
La vigueur du printemps reverdit toutes choses,  
Le ciel en est plus gai, les jours en sont plus beaux,  
L'Aurore en s'habillant écoute les oiseaux,  
Les animaux des champs qu'aucun souci n'outrage,  
Sentent renouveler et leur sang et leur âge,  
Et suivant leur nature et l'appétit des sens,

Cultivent sans remords des plaisirs innocents.  
Moi seul dans la saison où chacun se contente,  
Accablé des douleurs d'une cruelle attente,  
Langus sans réconfort et tout seul dans l'hiver,  
Ne vois point de printemps qui me puisse arriver.  
Seul je vois les forêts encore désolées,  
Les parterres déserts, les rivières gelées,  
Et comme ensorcelé ne puis goûter le fruit  
Qu'à la faveur de tous cette saison produit.  
Mais lorsque le Soleil adoré de mon âme  
Du feu de ses rayons rechauffera ma flamme,  
Mon printemps reviendra, mais mille fois plus beau  
Que n'en donne aux mortels le céleste flambeau.  
Si jamais le destin permet que je la voie,  
Plus que tous les mortels tout seul j'aurai de joie.  
O dieux! pour défier l'horreur du monument  
Je ne demande rien que cela seulement.

#### XVI. *Élégie*

Cruelle, à quel propos prolonges-tu ma peine?  
Qui t'a sollicitée à renouer ma chaîne?  
Quel démon ennemi de mes contentements  
Me vient remettre encore en tes enchantements?  
Mon mal allait finir, et déjà ma pensée  
Ne gardait plus de toi qu'une image effacée,  
Ma fièvre n'avait plus que ce frisson léger  
Qui du dernier accès achève le danger:  
Encore un jour ou deux de ton ingratitudo.  
Et j'allais pour jamais sortir de ma servitude.  
Ce n'était plus l'Amour qui guidait mon désir:  
Il m'avait achevé sa peine et son plaisir.  
Je songeais aux douceurs que ce printemps présente,  
Mes yeux trouvaient déjà la campagne plaisante,  
Nous avions fait dessein, mon cher Damon et moi,  
D'être absents quelques jours de Paris et de toi

Pour faire évanouir les restes de la flamme  
Qui si subitement ont rallumé mon âme.  
Tout du premier objet ses charmes inhumains  
Ont reblessé mon coeur et rattaché mes mains:  
Il n'a fallu qu'un mot de cette voix traîtresse,  
Que voir encore un coup les yeux de ma maîtresse.  
Au moins s'il se pouvait qu'un désir mutuel  
Nous eût liés tous deux d'un joug perpétuel,  
Que jamais son caprice et jamais ma colère  
N'altérât en nos coeurs le souci de nous plaire,  
Jamais de nos plaisirs n'interrompît le cours,  
Je serais bien heureux de l'adorer toujours.  
Lorsqu'à l'extrême de ma passion pressée  
Se voit de ton accueil tant soit peu caressée,  
Et que ta complaisance, ou d'aise ou de pitié,  
Ne laisse pas longtemps languir mon amitié,  
Je sens dans mes esprits se répandre une joie  
Qui passe tous les biens que la fortune envoie.  
Si Dieu me faisait roi je serais moins content,  
L'empire du Soleil ne me plairait pas tant,  
Au sortir des plaisirs que ta beauté me donne  
Je foulerais aux pieds l'éclat d'une couronne,  
Et dans les vanités où tu me viens ravir  
Je tiendrais glorieux un roi de me servir.  
Sans toi pour m'enrichir nature est infertile,  
Et pour me réjouir Paris même inutile;  
Toi seule es le trésor et l'objet précieux  
Où veillent sans repos mon esprit et mes yeux,  
Et selon que ton oeil me rebute ou me flatte,  
Dans le mien ou la joie ou la douleur éclate.  
Quand mes désirs pressés du feu qui les poursuit,  
Cherchent dans tes faveurs une amoureuse nuit,  
Si peu que ton humeur refuse à mon envie,  
Tu fais pis mille fois que m'arracher la vie.  
Souviens-toi, je te prie, à quel point de douleur

Me fit venir l'excès de mon dernier malheur,  
Combien que mon respect avecque des contraintes  
Se voulut efforcer de retenir mes plaintes;  
Tu sais dans quels tourments j'attendis le Soleil,  
Et par quels accidents je rompis ton sommeil.  
Penché dessus les bords d'un gouffre inévitable,  
Tu me vis supporter un mal insupportable,  
Un mal où mon destin te faisait consentir  
Quoiqu'il t'en préparât un peu de repentir.  
Dans le ressentiment de ce cruel outrage  
Ma raison par dépit éveilla mon courage.  
Je fis lors un dessein de séparer de moi  
Cette part de mon coeur qui vit avecque toi,  
De ne songer jamais à retrouver la trace  
Par où déjà souvent j'avais cherché ta grâce.  
Damon était toujours auprès de mon esprit  
Pour l'assister au cas que son mal le reprît.  
Je rappelais déjà le jeu, la bonne chère,  
Ma douleur tous les jours devenait plus légère,  
Je dormis la moitié de la seconde nuit,  
L'absence travaillait avec beaucoup de fruit;  
Déjà d'autres beautés avec assez de charmes  
Divertissaient ma peine et tarissaient mes larmes,  
Leur naturel facile à mon affection  
Avait mis ton esclave à leur dévotion,  
Et comme une amitié par une autre s'efface,  
Chez moi d'autres objets avaient gagné ta place,  
Lorsque ta repentance ou plutôt ton orgueil,  
Irrité que mes maux étaient dans le cercueil,  
Me ramena tes yeux qui chez moi retrouvèrent  
La même intelligence alors qu'ils arrivèrent.  
Tes regards n'eurent pas examiné les miens  
Que je me retrouvai dans mes premiers liens;  
Ma raison se dédit, mes sens à ton entrée  
Sentent qu'un nouveau mal les blesse et les recrée,

Et du même moment qu'ils ont connu leurs fers  
Ils n'ont pu s'empêcher qu'ils ne s'y soient offerts.  
Caliste, s'il est vrai que ton coeur soit sensible  
Au feu qui me consume et qui t'est bien visible,  
S'il est vrai que tes yeux lorsqu'ils me vont blesser  
Ont de la confidence avecque ton penser,  
Que ma possession te donne un peu de gloire,  
Que jamais mon objet ait flatté ta mémoire,  
Ainsi que tes regards, ta voix et ton beau teint  
Ont leur portrait fidèle en mon coeur bien empreint,  
Considère souvent quel plaisir, quelle peine,  
Me fait, comme tu veux, ton amour ou ta haine.  
Pardonne à ma fureur une importunité  
Qu'elle ne te fait point avec impunité,  
Car je veux que le ciel m'accable du tonnerre  
Si toujours ma raison ne lui fait point la guerre,  
Et je crois que le temps m'assistera si bien  
Qu'enfin j'accorderai ton désir et le mien.

*XVII. Élégie. A Monsieur de Pezé*

Unique confident de ma nouvelle flamme,  
Toi seul que j'ai laissé lire au fond de mon âme,  
Toi chez qui mon secret demeure sans danger,  
Qui sais comme tu dois me plaindre et me venger,  
Ecoute, je te prie, une plainte forcée  
Qu'un vif ressentiment arrache à ma pensée.  
Celle à qui j'ai donné mon âme à gouverner,  
Fait le pis qu'elle peut afin de la damner;  
Tous les jours son orgueil contre sa conscience  
Par de nouveaux affronts combat ma patience.  
Je ne puis plus porter la pesanteur des fers  
Que j'ai depuis deux ans honteusement soufferts.  
Hélas! quand ma raison remet en ma mémoire  
Ce que tu me disais au rivage de Loire,  
Lorsqu'avec tant d'honneur et de bon traitement

Tu voulais divertir mon mécontentement,  
Je me veux repentir d'avoir été rebelle  
A ton opinion quoiqu'elle fût cruelle.  
Quoique ce fût m'ôter la lumière du jour,  
Tu m'aurais fait plaisir de me guérir d'amour.  
Si tu savais combien cela me fait de peine,  
Combien cette fureur déguise une âme saine,  
Combien cette mollesse enchanter la vertu,  
Sous quel effort l'esprit y demeure abattu,  
Et comment l'honneur même y compatit encore,  
Tu maudirais pour moi la beauté que j'adore,  
Mais avec qui bientôt je t'oserais jurer  
Vivre indifféremment au lieu de l'adorer.  
Je sens que ma raison frémît de mes supplices,  
Que mon affection se rend à ses malices:  
Elle est insupportable en sa légèreté,  
Elle a trop peu de soin et trop de liberté,  
Elle voit dans mon âme et, sans ouvrir la sienne,  
Elle veut posséder absolument la mienne.  
Tu sais comment l'amour peut forcer quelquefois  
A trahir le devoir et transgresser les lois,  
Et que sans le secret de deux esprits fidèles,  
Toutes les passions sont un peu criminelles,  
Qu'il est bien dangereux de vivre en confident  
Avec qui sans dessein nous perd en se perdant.  
Caliste, sourde au bruit d'une mauvaise estime,  
Cherche des vanités à publier un crime,  
M'a quelquefois prié de lui donner des vers  
Où tout le monde vit tous nos désirs ouverts,  
De lui faire une image où cette humeur lascive,  
Après nos derniers jours, parût encore vive.  
Vraiment je suis heureux qu'elle m'ait contenté  
Par toutes les faveurs que donne une beauté:  
Ce souvenir m'en donne une si chère joie  
Que mes yeux sont jaloux que personne la voie.

Même à toi qui me vois et dedans et dehors,  
Je ne te l'ai point dit sans un peu de remords;  
Mais puisqu'elle est d'une âme à ne pouvoir rien taire,  
Envers toi ma prudence était peu nécessaire.  
Puisque tout est public en cet esprit léger,  
Mon secret ne servait qu'à te désoblier,  
Ma patiente humeur flattait son imprudence,  
Et ma discrétion trompait ta confidence.  
Cher Damon, je t'adjure au nom de l'amitié  
Qui nous a partagé les coeurs par la moitié,  
Pardonne à mon erreur. Enfin je te confesse  
Que je t'ai moins aimé jadis que ma maîtresse.  
Aujourd'hui que mon cœur penche à sa guérison,  
Comparant ta franchise avec ma trahison,  
Ses imperfections avec ton mérite,  
Je crains qu'en m'excusant mon péché ne t'irrite.  
Depuis que mes regards ont découvert le jour,  
Que je me suis ôté le bandeau de l'amour,  
Je commence à tout voir d'un différent visage,  
Je ramène mes sens à leur premier usage,  
Je connais de ton cœur qu'il vaut mille fois mieux  
Que l'éclat de son teint ni les traits de ses yeux.  
Damon, j'ai vu depuis d'une claire apparence  
Qu'en toi seul j'ai plus d'aise et d'heur et d'assurance  
Que je n'en puis trouver dans ces liens honteux  
Où le mal est certain et le plaisir douteux.  
En la plus belle ardeur où je puis voir Caliste,  
Mon âme y sent toujours quelque chose de triste,  
Toujours quelque soupçon rebute mon désir  
Et m'empêche d'y prendre un absolu plaisir.  
Dans ces molles fureurs qui m'allaien rendre infâme,  
Certains enchantements enveloppaient mon âme,  
Tous mes sens égarés prenaient un autre cours,  
Déjà je n'avais rien de libre en mon discours.  
Ces plaisirs qu'aime tant notre commun génie,

S'étaient laissés surprendre à cette tyrannie:  
Je ne goûtais plus rien qui ne me fût amer,  
Tant l'esprit par le corps s'était laissé charmer.  
Tu m'as vu quelquefois toute la nuit entière  
Rêver profondément sans aucune matière.  
N'as-tu point remarqué diminuer mes sens?  
N'ai-je point fait depuis des vers plus languissants?  
Crois que j'ai bien souffert, et que cette aventure  
Avait si puissamment étourdi ma nature  
Qu'encore un mois ou deux, à force d'endurer,  
Mes pauvres sens usés ne pouvaient plus durer.  
Si son dernier mépris ne m'eût donné ma grâce,  
Je m'en allais mourir comme mourut le Tasse.  
Puisque j'en suis sauvé (car ces vers sont témoins  
Que je ne l'aime plus puisque je l'aime moins:  
D'un sommet relevé, lorsque le pied nous glisse,  
On trébuche toujours du faîte au précipice),  
Puisque j'en suis dehors je te laisse à choisir  
L'objet que tu voudras prescrire à mon désir,  
Et si tu veux complaire à ma dernière envie,  
Cher Damon, prends le soin de gouverner ma vie.

### XVIII. *Élégie*

Ne me fais point aimer avecque tant de peine,  
Dedans ma passion garde-moi l'âme saine,  
Tiens le plaisir des vers dans la fureur d'amour,  
Si j'ai souffert la nuit console-moi le jour,  
Quand tu m'auras blessé permets que je soupire,  
Et quand j'ai soupiré permets-moi de l'écrire.  
Ce beau feu si subtil qui pour nous faire aimer  
Vient dedans notre sang afin de l'animer,  
S'il est trop violent et s'il a trop de flamme  
Il affaiblit le corps, il éblouit notre âme;  
Mais lorsqu'à petits traits le cœur en est épris,  
Il nous rend meilleurs les corps et les esprits.

Ainsi qui n'est saisi de cette rage extrême,  
Qui prend la liberté de savoir ce qu'il aime,  
Qui s'en fait obliger et ne se laisse pas  
Abuser sottement à de légers appas,  
Avec peu de travail il a bientôt sa proie,  
Et de peu de soupirs il achète sa joie.  
Ainsi dans le tourment il trouve le bonheur,  
Et dans la servitude il fait venir l'honneur.  
Parfois sa passion se tient un peu cachée  
Pour avoir le plaisir de se voir recherchée,  
Et s'il veut consentir de se voir maltraité,  
Ce n'est que pour le bien d'être après regretté.  
Moi qui toute la nuit offusqué de tes charmes  
Les pavots du sommeil ai distillés en larmes,  
Et qui m'imaginant d'ouïr tes doux propos,  
N'ai su prendre en dormant tant soit peu de repos,  
Je mérirerais bien que toute la journée  
On flattât la douleur que la nuit m'a donnée,  
Et que Cloris vînt faire avecque un doux baiser  
De ses afflictions mon âme reposer.  
On dit que le Soleil sortant du sein de l'onde  
Pour rendre l'exercice et la lumière du monde,  
Dissipe à son réveil cette confuse erreur  
Des songes de la nuit qui nous faisaient horreur;  
Mais quand nous guérissons à l'aspect de sa flamme,  
Ces petites frayeurs ne percent point dans l'âme,  
Ce n'est qu'un peu de bile et de froide vapeur  
Qui peint légèrement des visions de peur,  
Car une passion bien avant imprimée  
Ne s'évanouit pas ainsi qu'une fumée,  
Et ceux qui comme moi sont travaillés d'Amour  
Gardent leur rêverie et la nuit et le jour.  
Cloris est le Soleil dont la clarté puissante  
Console à son regard mon âme languissante,  
Ecarte mes ennuis, dissipe à son abord

Le chagrin de la vie et la peur de la mort.  
Mais depuis peu de jours sa flamme est si tardive,  
Pour être comme elle est si perçante et si vive,  
Que l'ingrate me laisse à petit feu mourir,  
Faute d'un seul regard qui me pourrait guérir.  
Donne-moi la raison d'une amitié si lente;  
Cloris, aurais-tu peur que mon âme insolente  
Offrît à ta beauté qu'un' voeu respectueux?  
Mes désirs sont ardents, mais ils sont vertueux,  
Et ce plaisir lascif où le brutal aspire,  
N'est pas le mouvement du feu que je soupire.  
J'aime à te regarder et d'être tout un jour  
Mourant auprès de toi sans te parler d'amour,  
Si ce n'est que mes yeux, au desçu de mon âme,  
Fassent étinceler quelque rayon de flamme,  
Et que mon coeur, surpris de trop de passion,  
Lâche quelque soupir sans mon intention.  
Mon pauvre esprit captif craint si fort ta colère  
Qu'il n'ose hasarder même de te complaire.  
J'aime mieux me fâcher de n'avoir point osé  
Que mourir dans l'affront de me voir refusé,  
Car nier quelque chose à mon désir fidèle  
Ce serait me donner une douleur mortelle,  
Et de regret constraint de me désespérer,  
Je perdrais le plaisir que j'ai de t'adorer.  
Il vaut mieux vivre encore en cette incertitude  
A quoi que le destin garde ma servitude.  
Cependant cet amour me tient les sens ouverts  
A la facilité de composer des vers,  
J'en tire le plaisir de peindre en mon ouvrage  
Tous les traits de mon âme et de ton beau visage,  
Et leurs linéaments portraits dans mes écrits,  
M'entretiennent toujours les yeux et les esprits.  
Puisque le ciel t'a mis dedans la fantaisie  
Le bonheur de goûter un peu ma poésie,

Tu verras mon génie à tes yeux complaisant,  
T'en faire tous les jours quelque nouveau présent.  
Ma passion destine une oeuvre à ta louange  
Qui te doit plaire mieux que les trésors du Gange,  
Et lorsque mon travail te fait songer à moi  
Je m'estime aussi riche et plus heureux qu'un roi.  
Ce qu'on tient de fortune est une fausse pompe  
Où notre infirmité se captive et se trompe,  
Un jugement bien sain y sent peu de plaisir,  
Et n'y soumet jamais son glorieux désir.  
Ces métaux qu'un avare avidement enserre,  
Comme indignes du jour sont cachés sous la terre.  
Si les trésors étaient, comme on dit, précieux,  
Cloris, les diamants nous tomberaient des cieux,  
La perle descendrait avecque la rosée,  
Elle ne serait point aux ondes exposée,  
La mer qui la vomit la tiendrait chèrement,  
La mer dont l'ambre même est comme un excrément,  
Le Soleil qui fait l'or en aurait des couronnes.  
Ainsi je ne veux point, Cloris, que tu me donnes,  
Et tu sais bien aussi que je ne pense pas  
Que de riches présents soient pour toi des appas,  
Car un de mes soupirs que je te fais entendre,  
Une goutte de pleurs que tu me vois répandre,  
Peuvent plus sur ton âme et te font plus aimer  
Que si je te donnais et la terre et la mer.  
Je te proteste aussi de n'être point avare,  
De tout ce que la mer et la terre ont de rare,  
Et qu'un de tes regards me vaut mille fois mieux  
Que le gouvernement de l'empire des cieux.

#### XIX. *Élégie*

J'ai fait ce que j'ai pu pour m'arracher de l'âme  
L'importune fureur de ma naissante flamme,  
J'ai lu toute la nuit, j'ai joué tout le jour,

J'ai fait ce que j'ai pu pour me guérir d'amour,  
J'ai lu deux ou trois fois tous les secrets d'Ovide,  
Et d'un cruel dessein à mes amours perfide,  
Goûtant tous les plaisirs que peut donner Paris,  
J'ai tâché d'étouffer l'amitié de Cloris.  
J'ai vu cent fois le bal, cent fois la comédie,  
J'ai des luths les plus doux goûté la mélodie,  
Mais malgré ma raison encore, dieu merci,  
Ces divertissements ne m'ont point réussi.  
L'image de Cloris tous mes desseins dissipe,  
Et si peu qu'autre part mon âme s'émancipe,  
Un sacré souvenir de ses beaux yeux absents,  
A leur premier objet fait revenir mes sens.  
Lorsque plus un désir de liberté me presse,  
Amour, ce confident rusé de ma maîtresse,  
Lui qui n'a point de foi, me fait ressouvenir  
Que j'ai donné la mienne et qu'il la faut tenir.  
Il me fait un serment qu'il a mis mon idée  
Dans le coeur de Madame et qu'elle l'a gardée,  
Me fait imaginer, mais bien douteusement,  
Qu'elle aura soupiré de mon éloignement,  
Et que bientôt, si l'art peut suivre la nature,  
Sa beauté me doit faire un don de sa peinture.  
Cela me perce l'âme avec un trait si cher  
Qu'il me fait recevoir le feu sans me fâcher,  
Cela remet mon coeur sur ses premières traces,  
Me fait revoir Cloris avecque tant de grâces,  
Me rengage si bien que je me sens heureux,  
Quoiqu'avec tant de mal, d'être encore amoureux.  
Je sais bien qu'elle m'aime, et cet amour fidèle  
Demande avec raison que je dépende d'elle.  
Et si notre festin par de si fermes lois  
Prescrit aux plus heureux de mourir une fois,  
Qu'un autre ambitieux se consume à la guerre  
Et meure dans le soin de conquérir la terre,

Pour moi, quand il faudra prendre congé du jour,  
Puisque Cloris le veut, je veux mourir d'amour.  
Qu'on ne me parle point de son humeur légère,  
Je veux que ses défauts me la rendent plus chère.  
Ce que fait la raison pour empêcher d'aimer  
Ne peut que mes désirs davantage allumer.  
Quoique dans le travail mon esprit diminue,  
Que ma vie en devienne une mort continue,  
Que mon sens étourdi relâche sa vigueur,  
Et déjà sur mon front imprime sa langueur,  
Cependant que Cloris est la vive peinture  
Du plus riche embonpoint que peut donner nature,  
Que son coeur nonchalant ou peut-être inhumain,  
A mon dernier malheur doive prêter la main,  
Que souvent d'un baiser elle me soit avare,  
C'est tout un, il me plaît qu'elle me soit barbare.  
Je veux pour mon plaisir aimer sa cruauté,  
En faveur de ses yeux je hais ma liberté,  
Je hais mon jugement et veux qu'on me reproche  
Que j'aime sans sujet un naturel de roche.  
Je me console assez puisque je vois les cieux  
Endurer comme moi l'empire de ses yeux,  
Que le Soleil, jaloux de la voir luire au monde,  
Pâle ou rouge, toujours se va cacher sous l'onde.  
Je ne saurais penser que la fierté des ans,  
Que ce vieillard cruel qui mange ses enfants,  
Voyant tant de beautés puisse avoir le courage,  
Tout impiteux qu'il est, de leur faire un outrage.  
Et quoiqu'un siècle entier la conduise au trépas,  
Pour moi toujours ses yeux auront assez d'appas,  
Mon inclination est assez pure et forte  
Contre le changement que la vieillesse apporte.  
Quand le ciel par dépit renverserait le cours  
Et l'ordre naturel qu'il prescrit aux jours,  
Et que demain, pour voir si mes désirs perfides

Se pourraient démentir, il lui donnât des rides,  
Ma flamme dans mon sang en ses plus chauds bouillons  
Adorerait son front tout coupé de sillons,  
Ni son teint sans éclat ni ses yeux sans lumière  
Ne pourraient rien changer de mon humeur première.  
Que son âme et son corps soient tout couverts d'horreur,  
Je veux suivre partout mon amoureuse erreur.  
Toi, quelque changement dont la fortune essaie  
De voir en m'affligeant, si ta constance est vraie,  
Cloris, rends la pareille à ma ferme amitié,  
Et ne manque point de foi ni de pitié.  
Je sais bien qu'aisément tu te pourrais dédire  
Sans qu'il arrive en moi quelque chose de pire,  
Parce que mes défauts sont des occasions  
Pour détourner de moi tes inclinations,  
Mais pour diminuer cette amitié sacrée,  
Et pour rompre la foi que tu m'as tant jurée,  
Mes imperfections sont un faible sujet,  
Car ton amour n'a point ma vertu pour objet.  
On dit que les méchants qui d'une aveugle rage  
Pressent ceux qui jamais ne leur ont fait d'outrage,  
Suivant un naturel malin qui les époind,  
Persécutant plus fort et ne pardonnant point,  
Ne démordent jamais de leur fausse vengeance  
Quand leur courroux n'a point pour objet une offense.  
Ainsi ton amitié qui n'a pour fondement  
Que de suivre envers moi sa bonté seulement,  
Qui ne saurait trouver par où je suis capable  
De la moindre faveur ni d'où je suis aimable,  
Ne peut trouver aussi par où se détourner,  
Ne peut trouver ainsi de quoi m'abandonner,  
Et sur cette espérance où mon amour se fonde,  
Je crois vivre et mourir le plus heureux du monde.

Celle pour qui je veux mourir,  
Me fait un mal si favorable,  
Que si l'on me venait guérir,  
On me rendrait bien misérable.  
Un roi pour des tourments si doux,  
Quitterait toutes ses délices,  
Et me voyant serait jaloux  
De mes fers et de mes supplices.  
Aussi pour mieux favoriser  
Le divin secret de ma flamme,  
Mon front s'est voulu déguiser  
De peur de découvrir mon âme.  
C'est ainsi que le roi des dieux,  
Piqué de quelque beau visage,  
Prenait en devalant des cieux,  
Toujours un masque à son usage,  
Et déguisant sa majesté  
Pour complaire à sa frénésie,  
Il avait pour chaque beauté  
Une forme à sa fantaisie.  
Pour moi, si mes voeux avaient lieu,  
On verrait ma figure humaine  
Bientôt se changer en un dieu,  
Non pas pour souffrir moins de peine,  
Mais plutôt pour savoir ainsi  
Conserver le mal qui me presse,  
Et pour être plus digne aussi  
De l'amitié d'une déesse.  
Plût au Ciel qu'un jour seulement  
Jupiter m'eût donné sa face  
Et qu'il voulût pour un moment  
Me laisser régner en sa place!  
J'ordonnerais que les autels  
Que par tout l'univers on dresse  
Pour les dieux ou pour les mortels

Ne seraient que pour ma maîtresse.  
Le temps, serf de ses volontés,  
Comme moi lui rendant hommage,  
Laisserait vivre ses beautés  
Sans leur faire jamais d'outrage.  
Je commanderais aux zéphyrs  
De produire une fleur nouvelle,  
Toute de flamme et de soupirs  
Où je serais peint avec elle.  
Quelque si cher contentement  
Dont Jupiter nous fasse envie,  
La terre serait l'élément  
Où nous voudrions passer la vie.  
Paris serait notre séjour,  
Et dans cette joie infinie,  
Rien que moi, la paix et l'amour,  
Ne serait en sa compagnie.

*XXI. Le déguisé pour Monsieur le Premier*

Dans la félicité des grâces de vos yeux  
Dont l'éclat m'est si cher alors qu'il me consomme,  
Pouvant passer pour un des dieux,  
Ce que je suis n'est plus que le semblant d'un homme.  
Depuis que je vous vis, les clartés du soleil  
Ne furent plus pour moi qu'une lumière peinte;  
La faveur du plus doux sommeil,  
Depuis que je vous sers, n'est pour moi qu'une feinte.  
Dans l'étroite prison où demeure un amant,  
Et dont je ne crois pas qu'aucun sort me délivre,  
Vivre toujours dans le tourment,  
Ce n'est que proprement faire semblant de vivre.  
Mes yeux lorsque la nuit aveugle l'univers,  
Semblent être endormis et ne voir plus de flamme,  
Et toutefois ils sont ouverts,  
Mais c'est vers le Soleil qui luit dedans mon âme.

Lorsqu'Alcmène eut blessé des traits de son amour  
Ce dieu dont les larcins ont été si célèbres,  
Nature déguisa le jour,  
Et couvrit tout le ciel d'un manteau de ténèbres.  
Si pour un beau dessein il faut se déguiser,  
Si le secret d'amour a besoin qu'on le couvre,  
On ne me saurait accuser  
D'être aujourd'hui le seul qui dissimule au Louvre.

*XXII. Thisbé pour le portrait de Pyrame au peintre*

Fais-moi, de grâce, une peinture,  
Si tu fis jamais rien de beau,  
Toi qui des traits de ton pinceau  
Surpasses l'art et la nature,  
Mais sans prendre plus de loisir  
Que mon impatient désir  
Ne peut accorder à mon âme,  
Au moins apporte-moi demain  
Le portrait de l'oeil de Pyrame  
Ou celui de sa belle main.  
N'eusses-tu tracé que l'ombrage  
De son front ou de ses cheveux,  
Ne fais point tant languir mes voeux  
En l'attente de ton ouvrage;  
Apporte-moi dès aujourd'hui  
Quelque petit semblant de lui.  
Peintre, n'as-tu rien fait encore?  
Tu recherches trop de façon:  
Il ne faut que peindre l'Aurore  
Sous l'habit d'un jeune garçon.  
Connais-tu les lys et les roses?  
En sais-tu faire les portraits?  
En un mot, sais-tu tous les traits  
De toutes les plus belles choses?  
As-tu ces tableaux hardis

Qui sur les autels de jadis  
Ont porté le pinceau d'Apelle?  
Sache que tu m'offenserais  
De ne prendre au plus beau modèle  
Un portrait que tu lui feras.  
Suis tous les plus fameux exemples  
Des peintres morts ou des vivants,  
Vois tout ce que les plus savants  
Ont fait pour embellir nos temples,  
Vois le teint, les yeux et les mains  
Dont l'artifice des humains  
A voulu figurer les anges:  
Leur plus superbe monument  
Doit quitter toutes ses louanges  
A l'image de mon amant.  
Si tu voulais peindre Hyacinthe  
Pour le faire voir au Soleil,  
Ou d'un plus superbe appareil  
Vaincre le Tasse en son Aminte,  
Tu peindrais Pyrame ou l'Amour  
Ou ce premier éclat du jour  
Lorsque sans ride et sans nuage,  
Dans le ciel comme en un tableau,  
Il fait luire son beau visage  
Tout fraîchement tiré de l'eau.  
Sois, je te prie, un peu barbare,  
Pour bien faire, ouvre-moi le sein,  
Tu dois là prendre le dessein  
D'une occupation si rare.  
Plût au Ciel qu'il te fût permis  
De le voir comme Amour l'a mis  
Au plus profond de mes pensées  
Car c'est où ses perfections  
Paraissent vivement tracées,  
Aussi bien que mes passions.

Mais pardonne à ma jalousie;  
S'il se peut, sans t'injurier,  
Laisse-toi derechef prier  
De le peindre à ma fantaisie;  
Ne demande point à le voir,  
Car pour bien faire ton devoir,  
Et ne me faire point d'injure,  
Tu le peindras comme les dieux,  
De qui tu fais bien la figure  
Sans qu'ils soient présents à tes yeux.

### *XXIII. Élégie*

Proche de la saison où les plus vives fleurs  
Laissent évanouir leur âme et leurs couleurs,  
Un amant désolé, mélancolique, sombre,  
Jaloux de son chemin, de ses pas, de son ombre,  
Baisait aux bords de Loire, en flattant son ennui,  
L'image de Caliste errante avec lui.  
Rêvant auprès du fleuve il disait à son onde:  
"Si tu vas dans la mer qui va par tout le monde,  
Fais-moi ressouvenir d'apprendre à l'univers  
Qu'il n'a rien de si beau que l'objet de mes vers.  
Ces fleurs dont le printemps fait voir tes rives peintes,  
Au matin sont en vie et le soir sont éteintes;  
Mais quelque changement qui te puisse arriver,  
Caliste et ses beautés n'auront jamais d'hiver.  
Ces humides baisers dont tes rives mouillées  
Seront pour quelques jours encore chatouillées,  
Arrêteront enfin leur amoureuse erreur,  
Et s'approchant de toi se géleront d'horreur.  
Alors que tous les flots sont transformés en marbres,  
Lorsque les aquilons vont déchirer les arbres,  
Et que l'eau n'ayant plus humidité ni poids,  
Fait pendre le cristal des roches et des bois,  
Que l'onde aplaniissant ses orgueilleuses bosses,

Souffre sans murmurer le fardeau des carrosses,  
Que la neige durcie a pavé les marêts,  
Confondu les chemins avecque les guérets,  
Que l'hiver, renfogné d'un orgueilleux empire,  
Empêche les amours de Flore et de Zéphyre,  
Qu'Endymion, vaincu du froid et du sommeil,  
Ne peut tenir parole à la soeur du Soleil,  
Qui cependant toujours va visiter sa place  
Sur le haut d'un rocher tout hérissé de glace,  
Moi qui d'un sort plus humble ou bien plus glorieux,  
Sur les beautés du ciel n'ai point jeté mes yeux,  
Qui n'ai jamais cherché cette bonne fortune  
Qu'Endymion trouvait aux beautés de la Lune,  
Durant cette saison où leur ardent désir  
Ne trouve à son dessein ni place ni loisir,  
Je verrai ma Caliste après ce long voyage,  
Qui plus que cent hivers m'a fait souffrir d'orage,  
Qui m'a plus ruiné que de faire abîmer  
Un vaisseau chargé d'or que j'aurais sur la mer.  
Quel outrage plus grand aurait-il pu me faire  
Que me cacher un mois le seul jour qui m'éclaire?  
Dieux, hâtez donc l'hiver, et lui soyez témoins  
Que le printemps, l'automne et l'été valent moins.  
Qu'il dépouille les bois, et de sa froide haleine  
Perde tout ce que donne et le mont et la plaine.  
Ce mois qui maintenant retient cette beauté,  
A bien plus d'injustice et plus de cruauté,  
Car l'hiver au plus fort de sa plus dure guerre,  
Nous ôte seulement ce que nous rend la terre,  
N'emporte que des fruits, n'étouffe que des fleurs,  
Et sur notre destin n'étend point ses malheurs,  
Où la dure saison qui m'ôte ma maîtresse,  
Toutes ses cruautés à ma ruine adresse.  
Mon front est plus terni que des lys effacés,  
Mon sang est plus gelé que des ruisseaux glacés,

Blois est l'Enfer pour moi, le Loire est le Cocye,  
Je ne suis plus vivant si je ne ressuscite.  
Vous qui feignez d'aimer avecque tant de foi,  
Trompeurs, vous êtes bien moins amoureux que moi,  
Courtisans qui partout ne servez que de nombre,  
Qui traînez sans plaisir vos jours mal assurés,  
Pendants chez la Fortune à des liens dorés,  
Vous savez mal que c'est de véritables peines  
Que donne un feu subtil qui fait brûler les veines;  
Esclaves insensés des pompes de la Cour,  
Vous savez mal que c'est d'un véritable amour.  
Infidèle Alidor, tu feins d'aimer Sylvie,  
Mais tu perds son objet, et tu ne perds point la vie,  
Tu chasses tout le jour, tu dors toute la nuit,  
Et tu dis que partout son image te suit,  
Qu'elle est profondément empreinte en ta pensée,  
Et que ton âme en est mortellement blessée.  
O toi qui ma Caliste aujourd'hui me ravis,  
Qui vois ce que je sens, qui sais comme je vis,  
Malicieux destin qui me sépare d'elle,  
Tu répondras pour moi si je lui suis fidèle,  
Si depuis son départ j'eus un mauvais dessein,  
Si je n'ai toujours eu des serpents dans le sein!  
Tout ce que fait Damon pour divertir ma peine,  
Toute sa bonne chère est importune et vaine.  
Je suis honteux de voir qu'il faille ingratement  
Faire mauvaise mine à son bon traitement,  
Que je ne puisse en rien déguiser ma tristesse  
Quoiqu'à me divertir son amitié me presse.  
Aussitôt que je puis me dérober de lui,  
Que je trouve un endroit commode à mon ennui,  
Afin de digérer plus tôt mon amertume,  
Je la fais par mes vers distiller à ma plume.  
Parfois, lorsque je pense écrire mon tourment,  
Je passe tout le jour à rêver seulement,

Et dessus mon papier laissant errer mon âme,  
Je peins cent fois mon nom et celui de Madame  
De penser en penser confusément tiré,  
Suivant les mouvements de mon sens égaré,  
Si j'arrête mes yeux sur nos noms que je trace,  
Quelque goutte de pleurs m'échappe, et les efface,  
Et sans que mon travail puisse changer d'objet,  
Mille fois sans dessein je change de projet.  
Toute cette beauté dans mes sens ramassée,  
Tantôt ses doux regards présente à ma pensée,  
Quelquefois son beau teint, et m'offre quelquefois  
Les oeillets de sa lèvre et l'accent de sa voix;  
Tantôt son bel esprit d'une superbe image  
Tout seul de mes écrits veut recevoir l'hommage.  
Confus je me retire, et songe qu'il vaut mieux  
Consoler autrement et mon âme et mes yeux.  
Je m'en vais dans les champs pour voir s'il est possible  
Qu'un bienheureux hasard me la rendît visible;  
Je m'en vais sur les bords de ces publiques eaux  
Dont le dos nuit et jour est chargé de bateaux,  
Et tout ce que je vois descendre sur la rive  
Me fait imaginer que ma Caliste arrive.  
Bref, contre tout espoir mon oeil n'est jamais las  
De travailler en vain à chercher du soulas.  
Quoi que le temps prescrit à cette longue absence,  
Pour tout ce que je fais d'un seul point ne s'avance,  
Je veux persuader à mon ardent amour,  
Qu'il voit à tous moments l'heure de son retour."  
Ainsi dit Mélibée, et pâle, et las, et triste,  
Acheva sa journée en adorant Caliste.

#### XXIV. Ode

Cloris, pour ce petit moment  
D'une volupté frénétique,  
Crois-tu que mon esprit se pique

De t'aimer éternellement?  
Lorsque mes ardeurs sont passées  
La raison change mes pensées,  
Et perdant l'amoureuse erreur,  
Je me trouve dans des tristesses  
Qui font que tes délicatesses  
Commencent à me faire horreur.  
A voir tant fuir ta beauté,  
Je me lasse de la poursuivre,  
Et me suis résolu de vivre  
Avec un peu de liberté.  
Il ne me faut qu'une disgrâce,  
Qu'encore un trait de cette audace  
Qui t'a fait tant manquer de foi,  
Après tiens-moi pour un infâme  
Si jamais mes yeux ni mon âme  
Songent à s'approcher de toi.  
Je me trouve prêt à te voir  
Avec beaucoup d'indifférence,  
Et te faire une révérence  
Moins d'amitié que de devoir.  
Toutes les complaisances feintes  
Où tes affections mal peintes  
Ont trompé mes sens hébétés,  
Je les tiens pour faibles feintises,  
Et n'appelle plus que sottises  
Ce que je nommais cruautes.  
Je ne veux point te décrier  
Après t'avoir loué moi-même;  
Ce serait tacher du blasphème  
L'autel où l'on m'a vu prier.  
T'ayant prodigué des louanges  
Que je ne devais qu'à des anges,  
Je ne te les veux point ravir,  
Je les donne à ta tyrannie

Pour déguiser l'ignominie  
Que j'ai soufferte à te servir.  
Je ne veux point mal à propos  
Mes vers ni ton honneur détruire;  
Mon dessein n'est pas de te nuire,  
Je ne songe qu'à mon repos;  
Encore auras-tu cette gloire  
Que si la voix de ta mémoire  
Parle à quelqu'un de mes douleurs,  
On dira que ma servitude  
Respecta ton ingratitudo  
Jusqu'au dernier de mes malheurs.  
J'ai souffert autant que j'ai pu,  
Je n'ai plus de nerfs pour tes gênes,  
Ni goutte de sang dans mes veines  
Qui ne brûle à petit feu.  
Je me sens honteux de mes larmes,  
Amour n'a déjà plus de charmes,  
Je suis pressé de toutes parts,  
Et bientôt, quoi que tu travailles,  
Je m'arracherai des entrailles  
Tout le venin de tes regards.  
Sachant bien que je meurs d'amour,  
Que je brûle d'impatience,  
As-tu si peu de conscience  
Que de m'abandonner un jour?  
Après ton ingrate paresse,  
Si tu n'as que cette caresse  
Fatale à ma crédulité,  
Puisses-tu périr d'un tonnerre,  
Ou que le centre de la terre  
Cache ton infidélité!  
Non, je ne saurais plus souffrir  
Cette liberté de vie!  
Tout me blâme, et tout me convie

De me plaindre et de me guérir.  
Aussi bien ta beauté se passe,  
Mon amitié change de face,  
L'ardeur de mes premiers plaisirs  
Perd beaucoup de sa violence,  
Ma raison et ta nonchalance  
Ont presque amorti mes désirs.  
Je sais bien que la vanité  
Qui te fait plaisir en mes supplices  
Chercher encore dans tes malices  
De quoi trahir ma liberté.  
Encore tes regards perfides  
Préparent à mes sens timides  
L'effort de leur éclat pipeur,  
Et malgré le plus noir outrage,  
S'imaginent que mon courage  
Devant eux n'est que vapeur.  
Mais je fais le plus grand serment  
Que peut faire une âme bouillante  
De la fureur la plus sanglante  
Qui peut tourmenter un amant,  
Je jure l'aire, la terre et l'onde,  
Je jure tous les dieux du monde  
Que ni force ni trahison,  
Ni m'outrager ni me complaire,  
N'empêcheront point ma colère  
De me donner ma guérison.  
Mon tourment ne t'emeut en rien,  
Ta fierté rit de ma mollesse,  
Je ne crois point qu'une déesse  
Eût un orgueil comme le tien.  
C'en est fait, je sens que mon âme  
Soupire sa dernière flamme,  
Tous ces regards sont superflus,  
Je ne vois rien, rien ne me touche,

Je suis sans oreille et sans bouche,  
Laisse-moi, ne me parle plus.

### Troisième partie

#### *I. La plainte de Théophile à son ami Tircis*

Tircis, tu connais bien dans le mal qui me presse,  
Qu'un peu d'ingratitude est jointe à ta paresse;  
Tout contre mon brasier je te vois sommeiller,  
Et sa flamme et son bruit te devrait éveiller.  
  
Tu sais bien qu'il est vrai que mon procès s'achève,  
Qu'on va bientôt brûler mon portrait à la Grève,  
Que déjà mes amis ont travaillé sans fruit  
A prévenir l'horreur de cet infâme bruit,  
Que le Roi me délaisse, et qu'en cette aventure  
Une juste douleur doit forcer ma nature,  
Que le plus résolu ne peut sans soupirer  
Entendre les ennuis où tu me vois durer.  
  
Sache aussi que mon âme est presque toute usée,  
Que Cloton tient mes jours au bout de sa fusée!  
Qu'il faut que mon espoir se rende à mes malheurs,  
Et que mon jugement me conseille les pleurs,  
Que si mon mauvais sort a fini la durée  
De la sainte amitié que tu m'avais jurée,  
Comment, suivant le cour du naturel humain,  
Tu me vois trébucher sans me donner la main?  
Pour le moins fais semblant d'avoir un peu de peine,  
Voyant le précipice où le destin me traîne,  
Afin qu'un bruit fâcheux ne vienne à me blâmer  
D'avoir si mal connu qui je devais aimer.  
Damon qui nuit et jour, pour éviter se blâme,  
S'obstine à travailler et du corps et de l'âme,  
M'assure pour le moins, en son petit secours,  
Que sa fidélité me durera toujours.  
Il ne tient pas à lui que l'injuste licence

De mes persécuteurs ne cède à l'innocence:  
Il fait tout ce qu'il peut pour écarter de moi  
Les périls qui me font examiner ta foi.  
Sans eux je n'aurais vu jamais ton âme ouverte,  
Toujours ta lâcheté m'avait été couverte,  
L'excès de mon malheur n'est cruel qu'en ce point  
Qui me dit, malgré moi, que tu ne m'aimes point.  
Si le moindre rayon de la vertu t'éclaire,  
Souviens-toi qu'on t'a vu dans le soin de me plaire,  
Et qu'avant la disgrâce où tu me vois soumis,  
Tu faisais vanité d'être de mes amis.  
Regarde que ton coeur se lâche et m'abandonne  
Dès le premier essai que mon malheur te donne,  
Et que tu sais mon sort n'être aujourd'hui battu  
Que par des trahisons qu'on fait à ma vertu.  
Toi-même qui me vois au fond de ma pensée,  
Qui sais comme ma vie s'est ci-devant passée,  
Et que dans le secret d'un véritable amour  
Mon esprit innocent s'est peint cent fois le jour,  
Tu sais que d'aucun tort ton coeur ne me soupçonne,  
Que je n'ai ni trompé, ni fait tort à personne,  
Que depuis m'être instruit en la romaine loi,  
Mon âme dignement a senti de la foi,  
Et que l'unique espoir de mon salut se fonde  
En la croix de celui qui racheta le monde:  
Mon coeur se porte là d'un mouvement tout droit,  
Et croit assurément ce que l'Eglise croit,  
Bien que des imposteurs, qu'une aveugle ignorance  
Oppose absolument aux libertés de France,  
Fassent courir des bruits que mon sens libertin  
Confond l'Auteur du monde avecque le destin.  
Et leur impertinence a fait croire à des femmes  
Que j'étais un prêcheur à suborner les âmes.  
On dit pis de ma vie, on parle plus de moi  
Que si j'avais traité d'exterminer la Loi.

On fait voir en mon nom des odieuses rimes  
Pour perdre un innocent et professer des crimes;  
Ils ont fait sous mes pas des creux de toutes parts,  
Ont eu des espions à guetter mes regards,  
Ont détourné de moi ceux dont les bons génies  
Tenaient avecque moi leurs volontés unies,  
Ils ont avec Satan contre moi pactisé,  
A force de médire ils m'ont débaptisé.  
Sans autre fondement qu'une envieuse rage  
Contre des passe-temps où m'a porté mon âge,  
Un plaisir naturel où mes esprits enclins  
Ne laissent point de place à des désirs malins,  
Un divertissement qu'on doit permettre à l'homme,  
Ce que Sa Sainteté ne punit pas à Rome,  
Car la nécessité que la police suit,  
Permettant ce péché ne fait pas peu de fruit,  
Ce n'est pas une tache à son divin Empire,  
Car toujours de deux maux faut éviter le pire.  
Encore ai-je un défaut contre qui leur abois  
Eclate autrement: C'est, Tircis, que je bois.  
Ils pensent que le vin soit le feu qui m'inspire  
Cette facilité dont tu me vois écrire,  
Et qu'on ne me saurait ouïr parler latin  
Si ce n'est que je sois à la Pomme de Pin;  
Ils croient que le vin, m'ayant gâté l'haleine,  
M'a plus fait de bourgeons qu'on n'en peint à Silène.  
Je crois que ma débauche, en ses plus grands efforts,  
Ne m'empêcha jamais ni l'esprit ni le corps.  
Mes plus sobres repas méritent des censures,  
Partout ma liberté ne sent que des morsures.  
Il est vrai que mon sort en ceci est mauvais:  
C'est que beaucoup de gens savent ce que je fais.  
Quelques lieux si cachés où mon péché se niche,  
Aussitôt mon péché au carrefour s'affiche;  
Partout où l'on me voit je suis toujours à nu.

Tout le crime que j'ai, c'est d'être trop connu.  
Que, malgré ma bonté, cette gloire légère  
D'avoir un peu de bruit, m'a causé de misère!  
Que mon sort était doux s'il eût coulé mes ans  
Où les bords de Garonne ont les flots si plaisants!  
Tenant mes jours cachés dans ce lieu solitaire,  
Nul que moi ne m'eût fait ni parler ni me taire.  
A ma commodité j'aurais eu le sommeil,  
A mon gré j'aurais pris et l'ombre et le soleil.  
Dans ces vallons obscurs, où la mère nature  
A pourvu nos troupeaux d'éternelle pâture,  
J'aurais eu le plaisir de boire à petits traits  
D'un vin clair, pétillant et délicat et frais,  
Qu'un terroir, assez maigre, et tout coupé de roches,  
Produit heureusement sur des montagnes proches.  
Là mes frères et moi pouvions joyeusement,  
Sans seigneur, ni vassal, vivre assez doucement.  
Là tous ces médisants, à qui je suis en proie,  
N'eussent point envié, ni censuré ma joie:  
J'aurais suivi partout l'objet de mes désirs,  
J'aurais pu consacrer ma plume à mes plaisirs.  
Là, d'une passion ni ferme ni légère,  
J'aurais donné mon feu aux yeux d'une bergère  
Dont le coeur innocent eût contenté mes voeux  
D'un bracelet de chanvre avecque ses cheveux.  
J'aurais dans ce plaisir si bien flatté ma vie  
Que l'orgueil de Caliste en eût crevé d'envie;  
J'aurais peint la douceur de nos embrasements  
Par tous les lieux témoins de nos embrasements.  
Et, comme ce climat est le plus beau du monde,  
Ma veine en eût été mille fois plus féconde:  
L'aile d'un papillon m'eût plus fourni de vers  
Qu'aujourd'hui ne ferait le bruit de l'univers.  
Et s'il faut malgré moi que mon esprit se pique  
De l'orgueilleux dessein d'un poème héroïque,

Il faut bien que je cherche un plus libre séjour  
Que celui de Paris ou celui de la Cour.  
Si ma condition peut devenir meilleure,  
Que le Roi me permette une retraite sûre,  
Que je puisse trouver en France un petit coin  
Où mes persécuteurs me trouvent assez loin,  
Dans le doux souvenir d'être sorti de peine,  
De quelles gaietés nourrirais-je ma veine?  
Lors tu sera honteux qu'en mon adversité  
Je t'aie tant de fois en vain sollicité,  
D'avoir abandonné le train d'une fortune  
Qu'il te fallait avoir avecque moi commune.  
Recherche en tes désirs, ores si refroidis,  
Si tu m'es aujourd'hui ce que tu fus jadis.  
Je t'eusse fait jadis passer les Pyrénées,  
J'eusse attaché tes jours avecque mes années,  
Et conduit tes desseins au cours de mon destin  
Des bords de l'Occident jusqu'au flot du matin.  
Et je n'ai rien commis, même dans mon courage,  
Qui te puisse obliger à me tourner visage;  
Depuis je n'ai rien fait, et j'en jure les dieux,  
Que d'aimer, ô Tircis, tous les jours un peu mieux.  
Hélas! si mon malheur avait un peu de crime,  
Ma raison trouverait ta froideur légitime,  
Je me consolerais de ne trouver de quoi  
Je ne pusse en mon mal me venger que de moi.  
Un reste d'amitié fait qu'aujourd'hui j'enrage  
De sentir que celui que je chéris m'outrage:  
Tu vois bien que le sort, sans yeux ni jugement,  
Tourne tes volontés avec son changement.  
Depuis mon accident tu m'as trouvé funeste,  
Tu crois que mon abord te doit donner la peste,  
Tu m'accuses partout où tu me vois blâmer,  
Et tu me hais autant que tu me dois aimer.  
Au moins assure-toi, quoi que le temps y fasse,

Qu'un si perfide orgueil n'aura jamais de grâce.  
Je vois bien que mes maux acheveront leurs cours,  
Qu'un Soleil plus heureux achevera mes jours,  
Que ma bonne fortune écrasera l'envie  
Malgré les cruautés qui font gémir ma vie.  
Au bout du désespoir paraîtra mon bonheur,  
Toute cette infamie accroîtra mon honneur.  
Ce n'est pas aux enfants d'une commune race,  
Quelque si grand pouvoir dont le corps me menace,  
Quelque trépas honteux dont le cruel dessein  
S'agit contre moi dans leur perfide sein; [...]  
Et comme malgré moi tu t'es rendu perfide,  
Comme malgré l'honneur tu t'es montré timide,  
Parmi tous mes travaux, sache que malgré toi  
Je garderai toujours mon courage et ma foi.  
Et l'obstination de la malice noire  
Avec ma patience augmentera ma gloire.

## *II. La pénitence de Théophile*

Aujourd'hui que les courtisans,  
Les bourgeois et les artisans,  
Et les peuples de la campagne,  
Pour noyer les soins du trépas  
Passent les excès d'Allemagne  
Dans leur voluptueux repas,  
Que le jeu, la danse et l'amour  
Occupent la nuit et le jour  
Des enfants de la douce vie,  
Que le coeur le plus débauché  
Contente la plus molle envie  
Que lui fournisse le péché,  
Que les plus modestes désirs  
Ne respirent que les plaisirs,  
Que les luths par toute la terre  
Ont fait taire les pistolets,

Et cacher les dieux de la guerre  
Dans la machine des ballets,  
Mon jeu, ma danse et mon festin  
Se font avec saint Augustin,  
Dont l'aimable et sainte lecture  
Est ici mon contrepoison  
En la misérable aventure  
Des longs ennuis de ma prison.  
Celui qui d'un pieux devoir  
Employa l'absolu pouvoir  
A borner ici mon étude,  
L'envoya pour m'entretenir  
Dans cette étroite solitude  
Dont il voulut me retenir.  
Parmi le céleste entretien  
D'un si beau livre et si chrétien,  
Je me mêle à la voix des anges,  
Et transporté de cet honneur,  
Mon esprit donne des louanges  
A qui m'a causé ce bonheur.  
Je vois dans ces divins écrits  
Que l'orgueil des plus grands esprits  
Ne sert au sien que de trophée,  
Et que la sotte Antiquité  
Soupire et languit étouffée  
Sous le joug de la vérité.  
Tous ces démons du temps passé  
Dont il a vivement tracé  
Les larcins et les adultères,  
Sont moins que fantômes de nuit  
Devant les glorieux mystères  
Du grand Soleil qui nous reluit.  
Tous ces grands temples si vantés  
Dont tant de siècles enchantés  
Ont suivi les fameux oracles,

N'ont plus de renom ni de lieu,  
Et désormais tous les miracles  
Se font en la Cité de Dieu.  
Grande lumière de la foi,  
Qui me donnez si bien de quoi  
Me consoler dans les ténèbres,  
Mon désespoir le plus mordant  
Et mes soucis les plus funèbres  
Se calment en te regardant.  
Je ne te puis lire si peu  
Qu'aussitôt un céleste feu  
Ne me perce au profond de l'âme,  
Et que mes sens faits plus chrétiens  
Ne gardent beaucoup de la flamme  
Que me font éclater les tiens.  
Je maudis mes jours débauchés,  
Et dans l'horreur de mes péchés,  
Bénissant mille fois l'orage  
Qui m'en donne le repentir,  
Je trouve encore en mon courage  
Quelque espoir de me garantir.  
Cet espoir prend à son secours  
Le souvenir de tant de jours  
Dont la jeune et grande licence  
Eut besoin des confessions  
Qui cherchèrent de l'innocence  
Pour tes premières actions.  
Grand Saint, pardonne à ce captif  
Qui d'un emprunt lâche et furtif,  
Porte ici ton divin exemple:  
Pressé d'un accident mortel  
J'entre tout sanglant dans le temple  
Et me sers du droit de l'autel.  
Alors que mes yeux indiscrets  
Ont trop percé dans tes secrets,

Jésus m'a mis dans la pensée  
Qu'il se fit ouvrir le côté,  
Et que sa veine fut percée  
Pour laver notre iniquité.  
Esprit heureux, puisqu'aujourd'hui  
Tu contemples avecque lui  
Les félicités éternelles,  
Et que tu me vois empêché  
Des affections criminelles  
De l'objet mortel du péché,  
Jette un peu l'oeil sur ma prison,  
Et portant de ton oraison  
La faiblesse de ma prière,  
Gagne pour moi son amitié,  
Et me rends la digne matière  
Des mouvements de sa pitié.  
Je confesse que justement  
Un si rude et si long tourment  
Voit tarder sa miséricorde,  
Mais ni ma plume ni ma voix  
N'ont jamais rien fait que n'accorde  
La douceur des humaines lois.  
Et puisque Dieu m'a tant aimé  
Que d'avoir ici renfermé  
Les pauvres Muses étonnées  
Sous les ailes du Parlement,  
Les méchants perdront leurs journées  
A me creuser le monument.  
Augustin, ouvre ici tes yeux:  
Je proteste devant les Cieux,  
La main dans les feuillets du livre  
Où tu m'as attaché les sens,  
Qu'il faut pour m'empêcher de vivre  
Faire mourir les innocents.

### *III. Requête de Théophile au Roi*

Au milieu de mes libertés,  
Dans un plein repos de ma vie,  
Où mes plus molles voluptés  
Semblaient avoir passé l'envie,  
D'un trait de foudre inopiné  
Que jeta le ciel mutiné  
Dessus le comble de ma joie,  
Mes desseins se virent trahis,  
Et moi d'un même coup la proie  
De tous ceux que j'avais haïs.  
Le visage des courtisans  
Se peignit en cette aventure  
Des couleurs dont les médisants  
Voulurent peindre ma nature.  
Du premier trait dont le malheur  
Sépara mon destin du leur,  
Mes amis changèrent de face:  
Ils furent tous muets et sourds,  
Et je ne vis en ma disgrâce  
Rien que moi-même à mon secours.  
Quelques faibles solliciteurs  
Faisaient encore un peu de mine  
D'arrêter mes persécuteurs  
Sur le penchant de ma ruine;  
Mais en un péril si pressant  
Leur secours fut si languissant  
Et ma guérison si tardive  
Que la raison me résolut  
A voir si quelque étrange rive  
M'offrirait un port de salut.  
Je fus longtemps à desseigner  
Où j'irais habiter la terre,  
Et sur le point de m'éloigner  
Mille peurs me faisaient la guerre;

Car le Soleil qui chaque jour  
Fait si vite un si large tour,  
Ne visite point de contrée  
Où ces chefs de dissensions  
Ne donnent aisément l'entrée  
A quelqu'un de leurs espions.  
Après cinq ou six mois d'erreurs,  
Incertain en quel lieu du monde  
Je pourrais rasseoir les terreurs  
De ma misère vagabonde,  
Une incroyable trahison  
Me fit rencontrer ma prison  
Où j'avais cherché mon asile:  
Mon protecteur fut mon sergent.  
O grand Dieu, qu'il est difficile  
De courre avecque de l'argent!  
Le billet d'un religieux,  
Respecté comme des patentes,  
Fit épier en tant de lieux  
Le porteur des Muses errantes  
Qu'à la fin deux méchant prévôts,  
Fort grands voleurs, et très dévots,  
Priant Dieu comme des apôtres,  
Mirent la main sur mon collet,  
Et tout disant leurs patenôtres,  
Pillèrent jusqu'à mon valet.  
A l'éclat du premier appas,  
Eblouis un peu de la proie,  
Ils doutèrent si je n'étais pas  
Un faiseur de fausse monnoie.  
Ils m'interrogeaient sur le prix  
Des quadruples qu'on m'avait pris  
Qui n'étaient pas au coin de France.  
Lors il me prit un tremblement  
De crainte que leur ignorance

Me jugeât prévôtablement.  
Ils ne pouvaient s'imaginer  
Sans soupçon de beaucoup de crimes,  
Qu'on trouvât tant à butiner  
Sur un simple faiseur de rimes;  
Et quoique l'or fût bon et beau  
Aussi bien au jour qu'au flambeau,  
Il croyaient, me voyant sans peine  
Quelque fonds qu'on me dérobât,  
Que c'étaient des feuilles de chêne  
Avec la marque du sabbat.  
Ils disaient entre eux sourdement  
Que je parlais avec la Lune,  
Et que le Diable assurément  
Etais auteur de ma fortune;  
Que pour faire service à Dieu  
Il fallait bien choisir un lieu  
Où l'objet de leur tyrannie  
Me fit sans cesse discourir  
Du trépas plein d'ignominie  
Qui me devait faire périr.  
Sans cordon, jartières, ni gants,  
Au milieu de dix hallebardes,  
Je flattais des gueux arrogants  
Qu'on m'avait ordonné pour gardes;  
Et nonobstant chargé de fers  
On m'enfonce dans les Enfers  
D'une profonde et noire cave  
Où l'on n'a qu'un peu d'air puant  
Des vapeurs de la froide bave  
D'un vieux mur humide et gluant.  
Dedans ce commun lieu de pleurs  
Où je me vis si misérable,  
Les assassins et les voleurs  
Avaient un trou plus favorable.

Tout le monde disait de moi  
Que je n'avais ni foi ni loi,  
Qu'on ne connaissait point de vice  
Où mon âme ne s'adonnât,  
Et quelque trait que j'écrivisse  
C'était pis qu'un assassinat;  
Qu'un saint homme de grand esprit,  
Enfant du bienheureux Ignace,  
Disait en chaire et par écrit  
Que j'étais mort par contumace,  
Que je ne m'étais absenté  
Que de peur d'être exécuté  
Aussi bien que mon effigie,  
Que je n'étais qu'un suborneur,  
Et que j'enseignais la magie  
Dedans les cabarets d'honneur;  
Qu'on avait bandé les ressorts  
De la noire et forte machine  
Dont le souple et vaste corps  
Etend ses bras jusqu'à la Chine;  
Qu'en France et parmi l'étranger  
Ils avaient de quoi se venger  
Et de quoi forger une foudre  
Dont le coup me serait fatal  
En dût-il coûter plus de poudre  
Qu'il n'en perdirent à Vuital.  
Que le gaillard Père Guérin  
Qui tous les jours fait dans la chaise  
Plus de leçons à Tabarin  
Qu'à tous les clercs d'un diocèse,  
Comme s'il eût bien disposé  
Et terre et ciel à ma ruine,  
Prêchait qu'à peu de jours de là  
La justice humaine et divine  
M'immolerait à Loyola;

Que par le sentiment chrétien  
D'une charité volontaire,  
Infinité de gens de bien  
Avaient entrepris mon affaire,  
Qu'on était si fort irrité  
Qu'en dépit de la vérité  
Que Jésus-Christ a tant aimée,  
Pour les intérêts du clergé  
On me voulait voir en fumée  
Soudain que je serais jugé.  
On emploie de par le Roi,  
De la force et de l'artifice,  
Comme si Lucifer pour moi  
Eût entrepris sur la justice.  
A Paris, soudain que j'y fus,  
J'entendais par des bruits confus  
Que tout était prêt pour me cuire,  
Et je doutais avec raison  
Si ce peuple m'allait conduire  
A la Grève ou dans la prison.  
Ici donc comme en un tombeau,  
Troublé du péril où je rêve,  
Sans compagnie et sans flambeau,  
Toujours dans le discours de Grève,  
A l'ombre d'un petit faux jour  
Qui perce un peu l'obscuré tour  
Où les bourreaux vont à la quête,  
Grand Roi, l'honneur de l'univers,  
Je vous présente la requête  
De ce pauvre faiseur de vers.  
Je demande premièrement  
Qu'on supprime ce grand volume  
Qui brave trop insolemment  
La captivité de ma plume,  
Et que monsieur le cardinal,

Après m'avoir fait tant de mal,  
Pour l'amour de Dieu se retienne:  
Il va contre la charité,  
Et choque une vertu chrétienne  
Quand il choque ma liberté;  
Qu'on remontre aux religieux  
A qui mon nom semble un blasphème,  
Que leur zèle est injurieux  
De vouloir m'ôter le baptême;  
Que les crimes qu'ils ont prêchés,  
Inconnus aux plus débauchés,  
Sont controuvés pour me détruire  
Et sèment un subtil appas  
Par où l'âme se peut instruire  
Au vice qu'elle ne sait pas;  
Que si ma plume avait commis  
Tout le mal qu'ils vous font entendre,  
La fureur de mes ennemis  
M'aurait déjà réduit en cendre;  
Que leurs écrits et leurs abois,  
Qui déjà depuis tant de mois  
Font la guerre à mon innocence,  
M'auraient fait faire mon procès  
Si dans ma plus grande licence  
Je n'avais évité l'excès;  
Que c'était un procédé nouveau,  
Dont Ignace était incapable,  
De fouiller l'air, la terre et l'eau  
Pour rendre un innocent coupable;  
Qu'autrefois on a pardonné  
Ce carnaval désordonné  
De quelques-uns de nos poètes  
Qui se trouvèrent convaincus  
D'avoir sacrifiés aux bêtes  
Devant l'idole de Bacchus;

Qu'à mon exemple nos rimeurs  
Ne prendront point ce privilège,  
Et que mes écrits et mes moeurs  
Ont en horreur le sacrilège;  
Que mon confesseur soit témoin  
Si je ne rends pas tout le soin  
Qu'un bon chrétien doit à l'Eglise,  
Et qu'on ne voit en aucun lieu  
Qu'un vers de ma façon se lise  
Qui soit au déshonneur de Dieu;  
Que l'honneur, la pitié, le droit  
Sont violés en ma poursuite,  
Et que certain Père voudrait  
N'avoir point empêché ma fuite,  
Mais la honte d'avoir manqué  
Ce qu'il a si fort attaqué,  
Demande qu'on m'anéantisse  
De peur que, me rendant au Roi,  
Les marques de son injustice  
Ne survivent avecque moi.  
Juste Roi, protecteur des lois,  
Vous sur qui l'équité se fonde,  
Qui seul emportez sur les rois  
Ce titre le plus beau du monde,  
Voyez avec combien de tort  
Votre justice sent l'effort  
Du tourment qui me désespère:  
En France on n'a jamais souffert  
Cette procédure étrangère  
Qui vous offense et qui me perd.  
Si j'étais du plus vil métier  
Qui s'exerce parmi les rues,  
Si j'étais fils de savetier  
Ou de vendeuse de morues,  
On craindrait qu'un peuple irrité,

Pour punir la témérité  
De celui qui me persécute,  
Ne fît avec sédition  
Ce que sa fureur exécute  
En son aveugle émotion.  
Après ce jugement mortel,  
Où l'on a vu ma renommée  
Et mon portrait sur leur autel  
N'être plus qu'un peu de fumée,  
Fallait-il chercher de nouveau  
Les matières de mon tombeau?  
Fallait-il permettre à l'envie  
D'employer ses injustes soins  
Pour faire ici languir ma vie  
En l'attente des faux témoins?  
Mais quelques peuples si lointains  
Dont la nouvelle intelligence  
Puisse accompagner les desseins  
De leur cruelle diligence,  
Que des lutins, des loups-garoux,  
Obéissant à leur courroux,  
Viennent ici pour me confondre,  
Dieu, qui leur serrera la voix,  
Pour mon salut fera répondre  
La sainte majesté des lois.  
Qui peut avoir assez de front,  
Quels fols ont assez de licence  
Pour ne se taire avec affront  
A l'abord de mon innocence?  
Et quoique la canaille ait dit  
Pour l'argent ou pour le crédit  
Dont on leur a jeté l'amorce,  
Dans les mouvements de leurs yeux  
On verra qu'ils parlent par force  
Devant des juges et des dieux.

O grand Maître de l'univers,  
Puissant auteur de la nature,  
Qui voyez dans ces coeurs pervers  
L'appareil de leur imposture,  
Et vous, sainte Mère de Dieu,  
A qui les noirs creux de ce lieu  
Sont aussi clairs que les étoiles,  
Voyez l'horreur où l'on m'a mis,  
Et me dévelopez des toiles  
Dont m'ont enceint mes ennemis!  
Sire, jetez un peu vos yeux  
Sur le précipice où je tombe,  
Saint image du Roi des cieux,  
Rompez les maux où je succombe.  
Si vous ne m'arrachez des mains  
De quelques morgueurs inhumains  
A qui mes maux donnent à vivre,  
L'hiver me donnera secours:  
En me tuant il me délivre  
De mille trépas tous les jours.  
Qu'il plaise à votre Majesté  
De se remettre en la mémoire  
Que parfois mes vers ont été  
Les messagers de votre gloire,  
Comme, pour accomplir mes voeux,  
Encore aujourd'hui je ne veux  
Ravoir ma liberté première  
Que pour la mettre en ce devoir,  
Et ne demande la lumière  
Que pour l'honneur de vous revoir.  
Dans ces lieux voués au malheur,  
Le Soleil, contre sa nature,  
A moins de jour et de chaleur  
Que l'on n'en fait à sa peinture;  
On n'y voit le ciel que bien peu,

On n'y voit ni terre ni feu,  
On meurt de l'air qu'on y respire,  
Tous les objets y sont glacés;  
Si bien que c'est ici l'empire  
Où les vivants sont trépassés.  
Comme Alcide força la mort  
Lorsqu'il lui fit lâcher Thésée,  
Vous ferez, avec moins d'effort,  
Chose plus grande et plus aisée.  
Signez mon élargissement:  
Ainsi de trois doigts seulement  
Vous abattrez vingt et deux portes  
Et romprez les barres de fer  
De trois grilles qui sont plus fortes  
Que toutes celles de l'Enfer.

*IV. Requête de Théophile à Nosseigneurs de Parlement*

Celui qui briserait les portes  
Du cachot noir des troupes mortes,  
Voyant les maux que j'ai soufferts,  
Dirait que ma prison est pire:  
Ici les âmes ont des fers,  
Ici le plus constant soupire.  
Dieux, souffrez-vous que les Enfers  
Soient au milieu de votre empire,  
Et qu'une âme innocente, en un corps languissant,  
Ne trouve point de crise aux douleurs qu'elle sent?  
L'oeil du monde qui par ses flammes  
Nourrit autant de corps et d'âmes  
Qu'en peut porter chaque élément,  
Ne saurait vivre demi-heure  
Où m'a logé le Parlement;  
Et faut que ce bel astre meure  
Lorsqu'il arrive seulement  
Au premier pas de ma demeure.

Chers lieutenants des dieux qui gouvernez mon sort,  
Croyez-vous que je vive où le Soleil est mort?  
Je sais bien que mes insolences  
Ont si fort chargé les balances  
Qu'elles penchent à la rigueur,  
Et que ma pauvre âme abattue  
D'une longue et juste langueur,  
Hors d'apparence s'évertue  
De sauver un peu de vigueur  
Dans le désespoir qui la tue;  
Mais vous êtes des dieux, et n'avez point de mains  
Pour la première faute où tombent les humains.  
Si mon offense était un crime,  
La calamité qui m'opprime  
Dans les horreurs de ma prison  
Ne pourrait sans effronterie  
Vous demander sa guérison;  
Mon insolente flatterie  
Ferait lors une trahison  
A la pitié dont je vous prie,  
Et ce reste d'espoir qui m'accompagne ici  
Se rendrait criminel de vous crier merci.  
Pressé d'un si honteux outrage,  
Je cherche au fond de mon courage  
Mes secrets les moins paraissants,  
Je songe à toutes les délices  
Où se sont emportés mes sens;  
Je m'adresse à tous mes complices:  
Mais ils se trouvent innocents  
Et s'irritent de mes supplices.  
O ciel! ô bonnes moeurs! que puis-je avoir commis  
Pour rendre à mon bon droit tant de dieux ennemis?  
Mais c'est en vain que je me fie  
A la raison qui justifie  
Ma pensée et mes actions;

Bien que mon bon droit soit palpable,  
Ce sont peut-être illusions:  
Le Parlement n'est pas capable  
Des légères impressions  
Qui font un innocent coupable.  
Quelque tort apparent qui me puisse assaillir,  
Les juges sont des dieux, ils ne sauraient faillir.  
N'ai-je point mérité la flamme  
De n'avoir su ployer mon âme  
A louer vos divins esprits?  
Il est temps que le Ciel s'irrite  
Et qu'il punisse le mépris  
D'un flatteur de Cour hypocrite  
Qui vous a volé tant d'écrits  
Qui sont dus à votre mérite.  
Courtisans qui m'avez tant dérobé de jours,  
Est-ce vous dont j'espère aujourd'hui du secours?  
Race lâche et dénaturée,  
Autrefois si mal figurée  
Par mes vers mal récompensés,  
Si ma vengeance est assouvie,  
Vous serez si bien effacés  
Que vous ne ferez plus d'envie  
Aux honnêtes gens offensés  
Des louanges de votre vie,  
Et que les vertueux doutent désormais  
Quel vaut mieux d'un marquis ou d'un clerc du Palais.  
Et s'il faut que mes funérailles  
Se fassent entre les murailles  
Dont mes regards sont limités  
Dans ces pierres moins impassibles  
Que vos courages hébétés,  
J'écrirai des vers si lisibles  
Que vos honteuses lâchetés  
Y seront à jamais visibles,

Et que les criminels de ce hideux manoir  
N'y verront point d'objet plus infâme et plus noir.  
Mais si jamais le Ciel m'accorde  
Qu'un rayon de miséricorde  
Passe au travers de cette tour,  
Et qu'enfin mes juges ployables  
Ou par justice ou par amour  
M'ôtent de ces lieux effroyables,  
Je vous ferai paraître au jour  
Dans des portraits si pitoyables,  
Que votre faible éclat se trouvera si faux,  
Que vos fils rougiront de vos sales défauts.  
Mes juges, mes dieux tutélaires,  
S'il est juste que vos colères  
Me laissent désormais vivant,  
Si le trait de la calomnie  
Me perce encore assez avant,  
Si ma muse est assez punie,  
Permettez que dorénavant  
Elle soit sans ignominie,  
Afin que votre honneur puisse trouver des vers  
Dignes de les porter aux yeux de l'univers.

*V. Très humble requête de Théophile à Monseigneur le premier président*  
Privé de la clarté des cieux  
Sous l'enclos d'une voûte sombre  
Où les limites de mes yeux  
Sont dans l'espace de mon ombre,  
Dévoré d'un ardent désir  
Qui soupire après le plaisir  
Et la liberté de ma vie,  
Je m'irrite contre le sort  
Et ne veux plus mal à l'envie  
Que d'avoir différé ma mort.  
Plût au Ciel qu'il me fût permis,

Sans violer les droits de l'âme,  
De me rendre à mes ennemis,  
Et moi-même allumer ma flamme!  
Que bientôt j'aurais évité  
La honteuse captivité  
Dont la force du temps me lie!  
Aujourd'hui mes sens bienheureux  
Verraient ma peine ensevelie  
Dans un sépulcre généreux.  
Mais ce grand Dieu qui fit nos lois,  
Lorsqu'il régla nos destinées  
Ne laissa point à notre choix  
La mesure de nos années.  
Quand nos astres ont fait leurs cours,  
Et que la trame de nos jours  
N'a plus aucun filet à suivre,  
L'homme alors peut changer de lieu,  
Et pour continuer de vivre  
Ne doit mourir qu'avecque Dieu.  
Aussi me puis-je bien vanter  
Que dans l'horreur d'une aventure  
Assez capable de tenter  
La faiblesse de la nature,  
Le Ciel, ami des innocents,  
Fit voir à mes timides sens  
Sa divinité si propice  
Qu'encore j'ai toujours été  
Sur le bord de mon précipice  
D'un visage assez arrêté.  
Il est vrai qu'au point d'endurer  
Les affronts que la calomnie  
M'a fait si longuement durer,  
Ma constance se voit finie.  
Dans ce sanglant ressouvenir  
Celui qui veut me retenir

Il a ses passions trop lentes,  
Et n'a jamais été battu  
Des prospérités insolentes  
Qui s'attaquent à la vertu.  
Mais, ô l'erreur de mes esprits!  
Dans le siècle infâme où nous sommes,  
Tout ce déshonneur n'est qu'un prix  
Pour passer le commun des hommes.  
Combien de favoris de Dieu  
Dans un plus misérable lieu  
Ont senti de pires malices,  
Et dans leurs innocentes mains,  
Qui n'avaient que les Cieux complices,  
Reçu des fers inhumains!  
D'ailleurs l'épine est sous la fleur,  
Le jour sort d'une couche noire;  
Et que sais-je si mon malheur  
N'est point la source de ma gloire?  
Un jour mes ennuis effacés,  
Dans mon souvenir retracés,  
Seront eux-même leur salaire:  
Toutes les choses ont leur tour,  
Dieu veut souvent que la colère  
Soit la marque de son amour.  
Qui me pourra persuader  
Que la Cour soit toujours charmée?  
D'où la peut encore aborder  
Le venin de la renommée?  
Si Verdun ouvre un peu ses yeux  
Quel esprit assez captieux  
Pourra mordre à sa conscience?  
De quel vent peut-on écumer  
Dans ce grand gouffre de science  
Pour n'y pas bientôt abîmer?  
Grande lumière de nos jours,

Dont les projets sont des miracles,  
Et de qui les communs discours  
Ont plus de poids que les oracles,  
Sainte guide de tant de dieux  
Qui, sur le modèle des cieux,  
Donnez des règles à la terre,  
Dieu sans excès et sans défaut,  
Vous avez ça-bas un tonnerre,  
Comme en a ce grand Dieu là-haut.  
  
Le Ciel par de si beaux crayons  
Marque le fil de vos harangues  
Qu'on y voit les mêmes rayons  
Du grand trésor de tant de langues  
Qu'il versa par le Saint-Esprit  
Au disciples de Jésus-Christ.  
  
Paris est jaloux que Toulouse  
Ait eu devant lui tant d'honneur,  
L'Europe est aujourd'hui jalouse  
Que la France ait tout ce bonheur.  
  
Quand je pense profondément  
A vos vertus si reconnues,  
Mon espoir prend un fondement  
Qui l'élève au dessus des nues,  
Je laisse reposer mes soins,  
Les alarmes des faux témoins  
Ne me donnent plus tant de crainte,  
Et mon esprit tout transporté,  
Au milieu de tant de contrainte,  
Goûte à demi ma liberté.  
  
C'est de vous sur tous que j'attends  
A voir retrancher la licence  
Qui fait habiter trop longtemps  
La crainte avec l'innocence;  
Et quand tout l'Enfer répandrait  
Ses ténèbres sur mon bon droit,

Je sais que votre esprit éclate  
Dans la plus noire obscurité,  
Et que tout l'appas qui vous flatte  
C'est la voix de la vérité.  
Mais, ô l'honneur du Parlement!  
Tout ce que j'écris vous offense  
Puisqu'écrire ici seulement  
C'est violer votre défense.  
Mon faible esprit s'est débauché  
A l'objet d'un si doux péché,  
Et croit sa faute légitime,  
Car la vertu doit avouer  
Qu'elle-même est pis que le crime,  
Si c'est crime que vous louer.

*VI. Remerciement de Théophile à Corydon*

Filles du souverain des dieux,  
Belles princesses toutes nues  
Qui foulez ce mont glorieux  
Dont la vertu touche les nues,  
Chères germaines du Soleil,  
Devant qui la soeur du sommeil  
Voit toutes ses fureurs captives,  
Descendez de ce double mont,  
Et ne vous montrez point rétives  
Quand le mérite vous semond.  
Derechef pour l'amour de moi,  
Saintes filles de la Mémoire,  
Si vous avez congé du Roi  
D'interrompre un peu son histoire,  
Suivez ce petit trait de feu  
Dont votre frère perce un peu  
L'obscurité de ma demeure;  
Déesses, il vous faut hâter,  
Le Soleil n'a que demi-heure

Tous les jours à me visiter.  
Mais quel éclat dans ce manoir  
Chasse l'obscurité de l'ombre?  
D'où vient qu'en ce cachot si noir  
On ne trouve plus rien de sombre?  
Invisibles divinités  
Qui par mes importunités  
Etes si promptement venues,  
Dieux! que je me dirai content  
De vous avoir entretenues  
Malgré ceux qui m'en veulent tant!  
Dites-moi, car c'est le sujet  
Pour qui ma passion vous presse,  
Quel doit être aujourd'hui l'objet  
De votre immortelle caresse.  
Faites que vos divins regards  
Le cherchent en toutes les parts!  
Où mes amitiés sont allées.  
Ah! qu'il paraît visiblement!  
Muses, vous êtes appelées  
Pour Corydon tant seulement.  
Est-ce vous le seul des vivants  
Qui n'avez point perdu courage  
Pour la fureur de tant de vents  
Qui conspirent à mon naufrage,  
Vous seul capable de pitié,  
Qu'une si longue inimitié,  
Contre moi si fort obstinée  
N'a jamais encore abattu,  
Et qui suivez ma destinée  
Jusqu'aux abois de ma vertu?  
Et tant de lâches courtisans  
Dont j'ai si bien flatté la vie,  
Contre moi sont les partisans  
Ou les esclaves de l'envie!

Aujourd'hui ces esprits abjects  
Ploient à tous les faux objets  
Que leur offre la calomnie,  
Et n'osent d'un mot seulement  
S'opposer à la tyrannie  
Qui me creuse le monument.  
Ce ne sont que mignards de lit,  
Ce sont des courages de terre  
Que la moindre vague amollit,  
Et qui n'ont qu'un éclat de verre;  
Ce n'est que mollesse et que fard;  
Leurs sens, leurs voix et leur regard  
Ont toujours diverse visée,  
Et pour le mal et pour le bien  
Ils ont une âme divisée  
Qui ne peut s'assurer de rien.  
Ces coeurs où l'ennemi de Dieu  
A logé tant de perfidie  
Qu'on n'y saurait trouver de lieu  
Pour une affection hardie,  
Ils n'ont jamais d'ami si cher  
Que sa mort les puisse empêcher  
De quelque visite ordinaire,  
Où depuis le matin au soir  
Bien souvent ils n'ont rien à faire  
Que se regarder et s'asseoir.  
Mais que peut-on contre le sort?  
Laissons là ces vilaines âmes,  
Leur lâcheté n'a point de tort;  
Ils naquirent pour être infâmes;  
La fortune aux yeux aveuglés,  
Aux mouvements tous déréglés,  
Les a conçus à l'aventure  
Et sous un astre transporté  
Qui cheminait contre nature

Quand il leur versa sa clarté.  
Vous êtes né tout au rebours  
De leurs influences malines,  
L'astre dont vous suivez le cours  
Suit les routes les plus divines.  
Il est vrai que vous méritez  
Au-delà des prospérités  
Dont il vous a laissé l'usage;  
Si le destin donnait un rang  
Selon l'esprit et le courage  
Damon serait prince du sang.  
O dieux! que me faut-il choisir  
Pour louer mon dieu tutélaire?  
Que ferai-je en l'ardent désir  
Que mon esprit a de vous plaire?  
Je dirai partout mon bonheur,  
Je peindrai si bien votre honneur  
Que la mer qui voit les deux Pôles  
Dont se mesure l'univers,  
Gardera sur ses ondes molles  
Le caractère de mes vers.

*VII. Théophile à son ami Chiron*

Toi qui fais un breuvage d'eau  
Mille fois meilleurs et plus beau  
Que celui du beau Ganymède,  
Et qui lui donnes tant d'appas  
Que sa liqueur est un remède  
Contre l'atteinte du trépas,  
Penses-tu que malgré l'ennui  
Que me peut donner aujourd'hui  
L'horreur d'une prison si noire,  
Je ne te garde encore un lieu  
Au même endroit de ma mémoire  
Où se doit mettre un demi-dieu?

Bouffi d'un air tout infecté,  
De tant d'ordures humecté,  
Et du froid qui me fait la guerre,  
Tout chagrin et tout abattu,  
Mieux qu'en autre lieu de la terre  
Il me souvient de ta vertu.  
Chiron, au moins si je pouvais  
Te faire ouïr les tristes voix  
Dont t'invoquent mes maladies,  
Tu me pourrais donner de quoi  
Forcer mes Muses étourdies  
A parler dignement de toi.  
De tant de vases précieux  
Où l'art le plus exquis des cieux  
A caché sa meilleur force,  
Si j'avais seulement goûté  
A leur moindre petite amorce  
J'aurais trop d'aise et de santé.  
Si devant que de me coucher  
Mes soupirs se pouvaient boucher  
D'un long trait de cet hydromèle  
Où tout chagrin s'ensevelit,  
L'enfant dont avorta Sémèle  
Ne me mettrait jamais au lit.  
Au lieu des continus ennuis  
Qui me font passer tant de nuits  
Avec des visions horribles,  
Mes yeux verraienent en sommeillant  
Mille voluptés invisibles  
Que la main cherche en s'éveillant.  
Au lieu d'être dans les enfers,  
De songer des feux et des fers  
Qui me font le repos si triste,  
Je songerais d'être à Paris  
Dans le cabinet où Caliste

Eut triomphé de Cloris.  
A l'éclat de ses doux flambeaux  
Les noires caves des tombeaux  
D'où je vois sortir les Furies,  
Se peindraient de vives couleurs  
Et seraient à mes rêveries  
De beaux près tapissés de fleurs.  
Ah! que je perds de ne pouvoir  
Quelquefois t'ouïr et te voir  
Dans mes noires mélancolies  
Qui ne me laissent presque rien  
De tant d'agréables folies  
Qu'on aimait en mon entretien!  
Que mes dieux sont mes ennemis  
De ce qu'ils ne m'ont pas permis  
De t'appeler en ma détresse!  
Docte Chiron, après le Roi  
Et les faveurs de ma maîtresse,  
Mon coeur n'a de regret qu'à toi.

*VIII. Prière de Théophile aux poètes de ce temps*

Vous à qui de fraîches vallées  
Pour moi si durement gelée  
Ouvrent leurs fontaines de vers,  
Vous qui pouvez mettre en peinture  
Le grand objet de l'univers  
Et tous les traits de la nature,  
Beaux esprits si chers à la gloire,  
Et sans qui l'oeil de la mémoire  
Ne saurait rien trouver de beau,  
Ecoutez la voix d'un poète  
Que les alarmes du tombeau  
Rendent à chaque fois muette.  
Vous savez qu'une injuste race  
Maintenant fait de ma disgrâce

Le jouet d'un zèle trompeur,  
Et que leurs perfides menées,  
Dont les plus résolus ont peur,  
Tiennent mes Muses enchaînées.  
S'il arrive que mon naufrage  
Soit la fin de ce grand orage  
Dont je vois mes jours menacés,  
Je vous conjure, ô troupe sainte,  
Par tout l'honneur des trépassés,  
De vouloir achever ma plainte.  
Gardez bien que la calomnie  
Ne laisse de l'ignominie  
Aux tourments qu'elle m'a jurés,  
Et que le brasier qu'elle allume,  
Si mes os en sont dévorés,  
Ne brûle pas aussi ma plume.  
Contre tous les esprits de verre  
Autrefois j'avais un tonnerre,  
Mais le temps flatte leur courroux,  
Tout me quitte, la Muse est prise,  
Et le bruit de tant de verrous  
Me choque la voix, et la brise.  
Que si cette race ennemie  
Me laisse après tant d'infamie  
Dans les termes de me venger,  
N'attendez point que je me venge:  
Au lieu du soin de l'outrager  
J'aurai soin de votre louange.  
Car s'il faut que mes forces luttent  
Contre ceux qui me persécutent,  
De quelle terre des humains  
Ne sont leurs ligues emparées?  
Il faudrait contr' eux plus de mains  
Que n'en auraient cent Briarées.  
Ma pauvre âme toute abattue

Dans ce long ennui qui me tue  
N'a plus de désirs violents;  
Mon courage et mon assurance  
Me font de vigoureux élans  
Du côté de mon espérance.  
Ici pour dénouer la chaîne  
Qui me tient tout prêt à la gêne,  
Mon esprit n'applique ses soins  
Et ne réserve sa puissance  
Qu'à rembarrer les faux témoins  
Qui combattront mon innocence.  
Déjà depuis six mois je songe  
De quel si dangereux mensonge  
Ils m'auront tendu le lien,  
Et de quel si souple artifice  
Leur esprit plus fort que le mien  
Me convaincra de maléfice.  
On voit assez que mes parties,  
Bien soigneusement averties  
De mes plus criminels secrets,  
N'ont recours qu'à la tromperie,  
Et que mes juges sont discrets  
De ne point punir leur furie.  
Mais ainsi qu'à fouler leur haine  
Les juges ont des pieds de laine,  
Je vois que ces esprits humains  
LaisSENT longtemps gronder l'envie  
Sans mettre leurs pesantes mains  
Dessus mon innocente vie.  
Et cependant ma patience,  
A qui leur bonne conscience  
Promet un jour ma liberté,  
S'exerce à chercher une rime  
Qui persuade à leur bonté  
Qu'on me pardonnera sans crime.

Ma Muse faible et sans haleine,  
Ouvrant sa malheureuse veine  
A recours à votre pitié:  
Ne mordez point sur son ouvrage,  
Car ici votre inimitié  
Démentirait votre courage.  
Je ne fus jamais si superbe  
Que d'ôter aux vers de MALHERBE  
Le français qu'ils nous ont appris,  
Et sans malice et sans envie  
J'ai toujours lu dans ses écrits  
L'immortalité de sa vie.  
Plût au ciel que sa renommée  
Fût aussi chèrement aimée  
De mon Prince qu'elle est de moi,  
Son destin loin de la commune  
Serait toujours avec le Roi  
Dedans le char de la Fortune.  
Une autre veine violente,  
Toujours chaude et toujours sanglante  
Des combats de guerre et d'amour,  
A tant d'éclats sur les théâtres  
Qu'en dépit des frelons de Cour  
Elle a fait mes sens idolâtres:  
HARDY, dont le plus grand volume  
N'a jamais su tarir la plume,  
Pousse un torrent de tant de vers  
Qu'on dirait que l'eau d'Hippocrène  
Ne tient tous ses vaisseaux ouverts  
Qu'alors qu'il y remplit sa veine.  
PORCHERES avec tant de flamme  
Pousse les mouvements de l'âme  
Vers la route des immortels  
Qu'il laisse partout des matières  
Où ses vers trouvent des autels

Et les autres des cimetières.  
Encore n'ai-je point l'audace  
De fouler leur première trace.  
BOISROBERT en peut amener  
Après ses pas toute une presse  
Qui mieux que moi peuvent donner  
Des louanges à sa princesse.  
SAINT-AMANT sait polir la rime  
Avec une si douce lime  
Que son luth n'est pas mignard,  
Ni GOMBAUD dans une élégie,  
Ni l'épigramme de MAYNARD  
Qui semble avoir de la magie.  
Et vous, mille ou plus que j'adore,  
Que mon dessein veut joindre encore  
A ces génies vigoureux  
De qui je tache ici la gloire  
Parce que le sort malheureux  
Les a fait choir à ma mémoire.  
Voyant mes Muses étourdies  
Des frayeurs et des maladies  
Qui me prennent à tous moments,  
Faites-leur un peu de caresse  
Et leur rendez les compliments  
De celui qui vous les adresse.

*IX. Remontrance de Théophile à Monsieur de Vertamont conseiller en la Grand-Chambre*  
Désormais que le renouveau  
Fond la glace et dessèche l'eau  
Qui rendent les près inutiles,  
Et qu'en l'objet de leurs plaisirs  
Les places des plus grandes villes  
Sont des prisons à nos désirs;  
Que l'oiseau, de qui les glaçons  
Avaient enfermé les chansons

Dans la poitrine refroidie,  
Trouve la clef de son gosier  
Et promène sa mélodie  
Sur le myrte et sur le rosier;  
Que l'abeille, après la rigueur  
Qui tient ses ailes en langueur  
Au fond de ses petites cruches,  
S'en va continuer le miel,  
Et quittant la prison des ruches,  
N'a son vol borné que du ciel;  
Que les zéphyres s'épanchant  
Parmi les entrailles des champs  
Lâchent ce que le froid enserre;  
Que l'Aurore avecque ses pleurs  
Ouvre les cachots de la terre  
Pour en faire sortir les fleurs;  
Que le temps se rend si bénin  
Même aux serpents pleins de venin  
Dont notre sang est la pâture;  
Qu'en la faveur de la saison  
Et par arrêt de la nature  
Il les fait sortir de prison;  
L'an a fait plus de la moitié  
Que tous les jours votre pitié  
Me doit faire changer de place:  
Ne me tenez plus en suspens,  
Et me faites au moins la grâce  
Que le ciel fait aux serpents.

*X La maison de Sylvie par Théophile*

Ode I  
Pour laisser avant que mourir  
Les traits vivants d'une peinture  
Qui ne puisse jamais périr

Qu'en la perte de la nature,  
Je passe de crayons dorés  
Sur les lieux les plus révérés  
Où la vertu se réfugie,  
Et dont le port me fut ouvert  
Pour mettre ma tête à couvert  
Quand on brûla mon effigie.  
Tout le monde a dit qu'Apollon  
Favorise qui le réclame,  
Et qu'avec l'eau de son vallon  
Le savoir peut couler dans l'âme;  
Mais j'étouffe ce vieil abus  
Et bannis désormais Phébus  
De la bouche de nos poètes:  
Tous ses temples sont démolis  
Et ses démons ensevelis  
Dans des sépultures muettes.  
Je ne consacre point mes vers  
A ces idoles effacées  
Qui n'ont été dans l'univers  
Qu'un faux objet de nos pensées.  
Ces fantômes n'ont plus de lieu:  
Tel qu'on dit avoir été dieu  
N'était pas seulement un homme  
Le premier qui vit l'Eternel  
Fut cet imprudent criminel  
Qui mordit la fatale pomme.  
Tous ces dieux de bronze et d'airain  
N'ont jamais lancé le tonnerre,  
C'est le dard du Dieu souverain  
Qui créa le ciel et la terre.  
Ah! que le céleste courroux  
Etais bien embrasé sur nous  
Lorsqu'il fit parler ces oracles,  
Et que sans détourner nos pas

Il nous vit courir aux appas  
De leurs pernicieux miracles.  
Satan ne nous fait plus broncher  
Dans de si dangereuses toiles;  
Le Dieu que nous allons chercher  
Loge plus haut que les étoiles.  
Nulle divinité que lui  
Ne me peut donner aujourd'hui  
Cette flamme ou cette fumée  
Dont nos entendements épris  
S'efforcent à gagner le prix  
Qui mérite la renommée.  
Après lui je m'en vais louer  
Une image de Dieu si belle  
Que le Ciel me doit avouer  
Du travail que je fais pour elle.  
Car après ses sacrés autels  
Qui devant leurs feux immortels  
Font aussi prosterner les anges,  
Nous pouvons sans impiété  
Flatter une chaste beauté  
Du doux encens de nos louanges.  
Ainsi sous de modestes voeux  
Mes vers promettent à Sylvie  
Ce bruit charmeur que les neveux  
Nomment une seconde vie.  
Que si mes écrits méprisés  
Ne peuvent voir autorisés  
Les témoignages de sa gloire,  
Ces eaux, ces rochers et ces bois  
Prendront des âmes et des voix  
Pour en conserver la mémoire.  
Si quelques arbres renommés  
D'une adoration profane  
Ont été jadis animés

Des sombres regards de Diane,  
Si les ruisseaux en murmurant  
Allaient autrefois discourant  
Au gré d'un faune ou d'une fée,  
Et si la masse du rocher  
Se laissa quelquefois toucher  
Aux chansons que disait Orphée,  
Quelle dureté peut avoir  
L'objet que ma Princesse touche,  
Qu'elle ne puisse le pourvoir  
Tout aussitôt d'âme et de bouche?  
Dans ses bâtiments orgueilleux,  
Dans ses promenoirs merveilleux,  
Quelle solidité de marbres  
Ne pourront pénétrer ses yeux?  
Quelles fontaines et quels arbres  
Ne les estimeront des dieux?  
Les plus durs chênes entrouverts  
Bien plutôt de gré que de force,  
Peindront pour elle de mes vers  
Et leurs feuilles et leur écorce,  
Et quand ils les auront gravés  
Sur leurs fronts les plus relevés,  
Je sais que les plus fiers orages  
Ne leur oseront pas toucher,  
Et pourront plutôt arracher  
Leurs racines et leurs ombrages.  
Je sais que ces miroirs flottants  
Où l'objet change tant de place,  
Pour elle devenus constants  
Auront une fidèle glace,  
Et sous un ornement si beau  
La surface même de l'eau,  
Nonobstant sa délicatesse,  
Gardera sûrement encrés

Et mes caractères sacrés  
Et les attraits de la Princesse.  
Mais sa gloire n'a pas besoin  
Que mon seul ouvrage en réponde;  
Le ciel a déjà pris le soin  
De la peindre par tout le monde:  
Ses yeux sont peints dans le Soleil,  
L'Aurore dans son teint vermeil  
Voit ses autres beautés tracées,  
Et rien n'éteindra ses vertus  
Que les cieux ne soient abattus  
Et les étoiles effacées.

## Ode II

Un soir que les flots mariniers  
Apprêtaient leur molle litière  
Aux quatre rouges limoniers  
Qui sont au joug de la lumière,  
Je penchais mes yeux sur le bord  
D'un lit où la Naïade dort  
Et regardant pêcher Sylvie  
Je voyais battre les poissons  
A qui plus tôt perdrat la vie  
En l'honneur de ses hameçons.  
D'une main défendant le bruit  
Et de l'autre jetant la line  
Elle fait qu'abordant la nuit  
Le jour plus bellement décline.  
Le Soleil craignait d'éclairer  
Et craignait de se retirer,  
Les étoiles n'osaient paraître,  
Les flots n'osaient s'entrepousser,  
Le zéphyre n'osait passer,  
L'herbe se retenait de croître.  
Ses yeux jetaient un feu dans l'eau:

Ce feu choque l'eau sans la craindre,  
Et l'eau trouve ce feu si beau  
Qu'elle ne l'oserait éteindre.

Ces éléments si furieux  
Pour le respect de ses beaux yeux  
Interrompirent leur querelle,  
Et de crainte de la fâcher  
Se virent contraints de cacher  
Leur inimitié naturelle.

Les Tritons en la regardant  
A travers leurs vitres liquides,  
D'abord à cet objet ardent  
Sentent qu'ils ne sont plus humides,  
Et par étonnement soudain  
Chacun d'eux dans un corps de daim  
Cache sa forme dépouillée,  
S'étonne de se voir cornu,  
Et comment le poil est venu  
Dessus son écaille mouillée.

Soupirant du cruel affront  
Qui de dieux les a fait des bêtes  
Et sous les cornes de leur front  
A courbé leurs honteuses têtes,  
Ils ont abandonné les eaux,  
Et dans la rive où les rameaux  
Leur ont fait un logis si sombre,  
Promenant leurs yeux ébahis,  
N'osent plus fier que leur ombre  
A l'étang qui les a trahis.

On dit que la soeur du Soleil  
Eut ce pouvoir sur la nature  
Lorsque d'un changement pareil  
Actéon quitta sa figure.  
Ce que fit sa divine main  
Pour punir dans un corps humain

Sa curiosité profane,  
S'est fait ici contre les dieux  
Qui n'avaient approché leurs yeux  
Que des yeux de notre Diane.  
Ces daims que la honte et la peur  
Chassent des murs et des allées,  
Maudissent le destin trompeur  
Des frontières qu'il leur a volées.  
Leur coeur privé d'humidité  
Ne peut qu'avec timidité  
Voir le ciel ni fouler la terre  
Où Sylvie en ses promenoirs  
Jette l'éclat de ses yeux noirs  
Qui leur font encore la guerre.  
Ils s'estiment heureux pourtant  
De prendre l'air qu'elle respire,  
Leur destin n'est que trop content  
De voir le jour sous son empire.  
La Princesse qui les charma  
Alors qu'elle les transforma  
Les fit être blancs comme neige,  
Et pour consoler leur douleur  
Ils reçurent le privilège  
De porter toujours sa couleur.  
Lorsqu'à petits flocons liés  
La neige fraîchement venue  
Sur de grands tapis déliés  
Epanche l'amas de la nue,  
Lorsque sur le chemin des cieux  
Ses grains serrés et gracieux  
N'ont trouvé ni vent ni tonnerre,  
Et que sur les premiers coupeaux,  
Loin des hommes et des troupeaux,  
Ils ont peint les bois et la terre,  
Quelque vigueur que nous ayons

Contre les esclaves qu'elle darde,  
Ils nous blessent, et leurs rayons  
Eblouissent qui les regarde.

Tel dedans ce parc ombrageux  
Eclate le troupeau neigeux,  
Et dans ses vêtements modestes,  
Où le front de Sylvie est peint,  
Fait briller l'éclat de son teint  
A l'envi des neiges célestes.

En la saison que le Soleil,  
Vaincu du froid et de l'orage,  
Laisse tant d'heures au sommeil  
Et si peu de temps à l'ouvrage,  
La neige, voyant que ces daims  
La foulent avec des dédains,  
S'irrite de leurs bonds superbes  
Et pour affamer ce troupeau,  
Par dépit sous un froid manteau  
Cache et transit toutes les herbes.

Mais le parc pour ses nourrissons  
Tient assez de crèches couvertes  
Que la neige ni les glaçons  
Ne trouveront jamais ouvertes.

Là le plus rigoureux hiver  
Ne les saurait jamais priver  
Ni de loge ni de pâture:  
Ils y trouvent toujours du vert  
Qu'un peu de soin met à couvert  
Des outrages de la nature.

Là les faisans et les perdrix  
Y fournissent leurs compagnies  
Mieux que les Halles de Paris  
Ne les sauraient avoir fournies.  
Avec elles voit-on manger  
Ce que l'air le plus étranger

Nous peut faire venir de rare,  
Des oiseaux venus de si loin  
Qu'on y voit imiter le soin  
D'un grand Roi qui n'est pas avare.  
Les animaux les moins privés  
Aussi bien que les moins sauvages,  
Sont également captivés  
Dans ces bois et dans ces rivages.  
Le maître d'un lieu si plaisant  
De l'hiver le plus malfaisant  
Défie toutes les malices:  
A l'abondance de son bien  
Les éléments ne trouvent rien  
Pour lui retrancher ses délices.

### Ode III

Dans ce parc un vallon secret  
Tout voilé de rameaux sombres,  
Où le Soleil est si discret  
Qu'il n'y force jamais les ombres,  
Presse d'un cours si diligent  
Les flots de deux ruisseaux d'argent  
Et donne une fraîcheur si vive  
A tous les objets d'alentour,  
Que même les martyrs d'amour  
Y trouvent leur douleur captive.  
Un étang dort là tout auprès,  
Où ces fontaines violentes  
Courent et font du bruit exprès  
Pour éveiller ses vagues lentes.  
Lui d'un maintien majestueux  
Reçoit l'abord impétueux  
De ces Naïades vagabondes,  
Qui dedans ce large vaisseau  
Confondent leur petit ruisseau

Et ne discernent plus ses ondes.  
Là Mélicerte en un gazon  
Frais de l'étang qui l'environne,  
Fait aux cygnes une maison  
Qui lui sert aussi de couronne.  
Si la vague qui bat ses bords  
Jamais avecque des trésors  
N'arrive à son petit empire,  
Au moins les vents et les rochers  
N'y font point crier les nochers  
Dont ils ont brisé le navire.  
Là les oiseaux font leurs petits  
Et n'ont jamais vu leurs couvées  
Soûler les sanglants appétits  
Du serpent qui les a trouvées.  
Là n'étend point ses plis mortels  
Ce monstre de qui tant d'autels  
Ont jadis adoré les charmes,  
Et qui d'un gosier gémissant  
Fait tomber l'âme du passant  
Dedans l'embûche de ses larmes.  
Zéphyr en chasse les chaleurs,  
Rien que les cygnes n'y repaissent,  
On n'y trouve rien sous les fleurs  
Que la fraîcheur dont elles naissent.  
Le gazon garde quelquefois  
Le bandeau, l'arc et le carquois  
De mille Amours qui se dépouillent  
A l'ombrage de ses roseaux  
Et dans l'humidité des eaux  
Trempent leurs jeunes corps qui bouillent.  
L'étang leur prête sa fraîcheur,  
La Naïade leur verse à boire,  
Toute l'eau prend de leur blancheur  
L'éclat d'une couleur d'ivoire.

On voit là ces nageurs ardents  
Dans les ondes qu'ils vont fendant  
Faire la guerre aux Néréides,  
Qui devant leur teint mieux uni  
Cachent leur visage terni  
Et leur front tout coupé de rides.  
Or ensemble, ores dispersés,  
Ils brillent dans ce crêpe sombre,  
Et sous les flots qu'ils ont percés  
Laissent évanouir leur ombre.  
Parfois dans une claire nuit,  
Qui du feu de leurs yeux reluit  
Sans aucun ombrage des nues,  
Diane quitte son berger  
Et s'en va là-dedans nager  
Avecque ses étoiles nues.  
Les ondes qui leur font l'amour  
Se refrescent sur leurs épaules  
Et font danser tout alentour  
L'ombre des roseaux et des saules.  
Le dieu de l'eau tout furieux  
Haussé pour regarder leurs yeux  
Et leur poil qui flotte sur l'onde,  
Du premier qu'il voit approcher  
Pense voir ce jeune cocher  
Qui fit jadis brûler le monde.  
Et ce pauvre amant langoureux  
Dont le feu toujours se rallume  
Et de qui les soins amoureux  
Ont fait ainsi blanchir la plume,  
Ce beau cygne à qui Phaéton  
Laissa ce lamentable ton  
Témoin d'une amitié si sainte,  
Sur le dos son aile élevant  
Met ses voiles blanches au vent

Pour chercher l'objet de sa plainte.  
Ainsi pour flatter son ennui  
Il demande au dieu Mélicerte  
Si chaque dieu n'est pas celui  
Dont il soupire tant la perte,  
Et contemplant de tous côtés  
La semblance de leurs beautés,  
Il sent renouveler sa flamme,  
Errant avec de faux plaisirs  
Sur les traces des vieux désirs  
Que conserve encore son âme.  
Toujours ce furieux dessein  
Entretient ses blessures fraîches,  
Et fait venir contre son sein  
L'air brûlant et les ondes sèches.  
Ces attrait empreints là-dedans  
Comme avec des flambeaux ardents,  
Lui rendent la peau toute noire:  
Ainsi dedans comme dehors  
Il lui tient l'esprit et le corps,  
La voix, les yeux et la mémoire.

Ode IV  
Chaste oiseau, que ton amitié  
Fut malheureusement suivie!  
Sa mort est digne de pitié  
Comme ta foi digne d'envie.  
Que ce précipité tombeau,  
Qui t'en laissa l'objet si beau,  
Fut cruel à tes destinées!  
Si la mort l'eût laissé vieillir,  
Tes passions allaient faillir:  
Car tout s'éteint par les années.  
Mais quoi! le sort a des revers  
Et certains mouvements de haine

Qui demeurent toujours couverts  
Aux yeux de la prudence humaine.  
Si pour fuir ce repentir  
Ton jugement eût pu sentir  
Le jour qui vous devait disjoindre,  
Tu n'eusses jamais vu ce jour,  
Et jamais le trait de l'Amour  
Ne se fût mêlé de te poindre.  
Pour avoir aimé ce garçon  
Encore après la sépulture,  
Ne crains pas le mauvais soupçon  
Qui peut blâmer ton aventure.  
Les courages des vertueux  
Peuvent d'un voeu respectueux  
Aimer toutes beautés sans crime,  
Comme, donnant à tes amours  
Ce chaste et ce commun discours,  
Mon coeur n'a point passé la rime.  
Certains critiques curieux  
En trouvent les moeurs offensées,  
Mais leurs soupçons injurieux  
Sont les crimes de leurs pensées.  
Le dessein de la chasteté  
Prend une honnête liberté  
Et franchit les sottes limites  
Que prescrivent les imposteurs  
Qui, sous des robes de docteurs,  
Ont des âmes de sodomites.  
Le Ciel nous donne la beauté  
Pour une marque de sa grâce:  
C'est par où sa divinité  
Marque toujours un peu sa trace.  
Tous les objets les mieux formés  
Doivent être les mieux aimés,  
Si ce n'est qu'une âme maligne,

Esclave d'un corps vicieux,  
Combatte les faveurs des cieux  
Et démente son origine.  
O que le désir aveuglé  
Où l'âme du brutal aspire,  
Est loin du mouvement réglé  
Dont le coeur vertueux soupire!  
Que ce feu que nature a mis  
Dans le coeur de deux vrais amis  
A des ravissements étranges!  
Nature a fondé cet amour:  
Ainsi les yeux aiment le jour,  
Ainsi le Ciel aime les anges.  
Ainsi malgré ces tristes bruits  
Et leur imposture cruelle,  
Tircis et moi goûtons les fruits  
D'une amitié chaste et fidèle.  
Rien ne sépare nos désirs,  
Ni nos ennuis, ni nos plaisirs:  
Nos influences enlacées  
S'étreignent d'un même lien,  
Et mes sentiments ne sont rien  
Que le miroir de ses pensées.  
Certains feux de divinité  
Qu'on nommait autrefois génies,  
D'une invisible affinité  
Tiennent nos fortunes unies.  
Quelque visage différent,  
Quelque divers sort apparent  
Qui se lise en nos aventures,  
Sa raison et son amitié  
Prennent aujourd'hui la moitié  
De ma honte et de mes injures.  
Lorsque d'un si subit effroi  
Les plus noirs enfants de l'envie,

Au milieu des faveurs du Roi  
Osèrent menacer ma vie,  
Et que pour me voir opprimé  
Le Parlement même, animé  
Des rapports de la calomnie,  
Sans pitié me vit combattu  
De la secrète tyrannie  
Des ennemis de ma vertu,  
Tircis avecque trop de foi  
M'assura comme il est unique  
A qui l'astre luisant sur moi  
De tous mes destins communique.  
Il n'eut pas disposé son cours  
A commencer les tristes jours  
Dont je souffre encore l'orage,  
Qu'il s'en vint sous un froid sommeil  
De tout ce funeste appareil  
A Damon faire voir l'image.  
Tircis outré de mes douleurs,  
Me redit ce songe effroyable  
Qu'un long train de tant de malheurs  
Rendent dorénavant aimable.  
D'un long soupir qui devança  
La première voix qu'il poussa  
Pour prédire mon aventure,  
Je sentis mon sang se geler,  
Et comme autour de moi voler  
L'ombre de ma douleur future.

#### Ode V

"Damon, dit-il, j'étais au lit,  
Goûtant ce que les nuits nous versent  
Lorsque le somme ensevelit  
Les soins du jour qui nous traversent,  
Au milieu d'un profond repos

Où nul regard ni nul propos  
N'abusait de ma fantaisie,  
Une froide et noire vapeur  
Me transit l'âme d'une peur  
Qui la tient encore saisie.  
Jamais que lors notre amitié  
N'avait mis mon cœur à la gêne,  
Tu me fis lors plus de pitié  
Que Philis ne me fait de peine.  
Cet effroyable souvenir  
Me vient encore entretenir,  
Et me redonne les alarmes  
Du spectacle plus ennemi  
Qui jamais d'un œil endormi  
A pu faire couler des larmes.  
Je ne sais si le feu d'amour  
Qui n'abandonne point mon âme,  
Au défaut des rayons du jour  
Ouvrit lors mes yeux de sa flamme.  
Combien que dans ce froid sommeil  
La visible ardeur du Soleil  
Se fût du tout évanouie,  
Je crus qu'en cette fiction  
J'avais libre la fonction  
De ma vue et de mon ouïe.  
Un grand fantôme souterrain  
Sortant de l'inférieure fosse,  
Enroué comme de l'airain  
Où roulerait une carrosse,  
D'un abord qui me menaçait  
Et d'un regard qui me blessait,  
Dressant vers moi ses pas funèbres,  
Fier des commissions du sort,  
Me dit trois fois: "Damon est mort",  
Puis se perdit dans les ténèbres.

Sans doute que leurs vérités,  
Plus puissantes que leurs mensonges,  
Touchent plus fort nos facultés  
Et nous impriment mieux les songes,  
Je retins si bien ses accents,  
Et son image dans mes sens  
Demeura tellement empreinte,  
Que ton corps mort entre mes bras  
Et ton sang versé dans mes draps  
Ne m'eussent pas fait plus de crainte.  
Après, d'une autre illusion  
Réfléchissant sur ma pensée,  
Et songeant à la vision,  
Qui s'était fraîchement passée,  
Je songeais qu'encore on doutait  
En quel état Damon était,  
Et comme, au fort de la lumière  
Où les objets sont éclaircis,  
Je condamnais les faux soucis  
De mon illusion première.  
Mais dans ce doute un messager,  
Qui portait les couleurs des Parques,  
Me vint de ce fatal danger  
Rafraîchir les funestes marques:  
Un garçon habillé de deuil,  
Qui semblait sortir du cercueil,  
Ouvrant les rideaux de ma couche,  
Me crie: "On a tué Damon",  
Mais d'un accent que le démon  
N'avait pas été plus farouche.  
Morphée à ce second assaut,  
Otant ses fers à ma paupière,  
Me réveilla tout en sursaut,  
Et me laissa voir la lumière.  
Je me levai déshabillé,

Plus transi, plus froid, plus mouillé  
Que si j'étais sorti de l'onde:  
C'était au point que l'Occident  
Laisse sortir le char ardent  
Où roule le flambeau du monde.  
Cherchant du soulas par mes yeux,  
Je mets la tête à la fenêtre,  
Et regarde un peu dans les cieux  
Le jour qui ne faisait que naître.  
Et combien que ce songe-là  
Dans mon sang que la peur gela  
Laissât encore ses images,  
Je me rassure et me rendors,  
Croyant que les vapeurs du corps  
Avaient enfanté ces nuages.  
Le sommeil ne m'eut pas repris  
Que, songeant encore à ta vie,  
Tu vins rassurer mes esprits  
Qu'on ne te l'avait point ravie.  
"Il est vrai, Tircis, me dis-tu,  
Qu'on en veut bien à ma vertu".  
Là je te vis dans une émeute  
Avancer l'épée à la main  
Vers un portail qui chut soudain  
Et qui t'accabla de sa chute.  
De là, ce songe en mon cerveau  
Poursuivant toujours son idée,  
Je te vis suivre en un tombeau  
Par une foule débordée.  
Les juges y tenaient leur rang,  
L'un d'entr'eux épanga du sang  
Qui me jaillit contre la face.  
Là tout mon songe s'acheva,  
Et ton pauvre ami se leva  
Noyé d'une sueur de glace."

Cher Tircis, lorsque mon esprit  
D'une souvenance importune  
Repense au destin qui t'apprit  
Les secrets de mon infortune,  
Lorsque je suis le moins troublé,  
Tout mon espoir est accablé  
De la tempête inévitable  
Dont me bat le courroux divin,  
Et voici comment son devin  
A rendu ta voix véritable.  
Ce songe du fatal secret  
Où ma première mort fut peinte,  
Prédisait le cruel décret  
Dont ma liberté fut éteinte.  
Ce garçon aux vêtements noirs  
Qui semblait sortir des manoirs  
Qui ne s'ouvrent qu'à la magie,  
Lorsqu'il parla de mon tombeau  
Prédisait l'infâme flambeau  
Qui consuma mon effigie.  
Tircis encore à l'autre fois  
Que cette vision suivie,  
Par mes regards et par ma voix  
L'assura que j'étais en vie,  
Se doit assez ressouvenir  
Du souci qui le fit venir  
Où j'avais commencé ma fuite,  
Lorsque sa voix moins que ses pleurs  
Me dit ce songe de malheurs  
Dont j'attends encore la suite.  
Ce songe avec autant de foi  
Lui fit voir l'épée et la porte,  
Et le peuple alentour de moi  
Comme d'une personne morte:  
Quand mes faibles bras alarmés

A cinquante voleurs armés  
Voulurent présenter l'épée,  
Je chus sous un portail ouvert,  
Et fus saisi dans le couvert  
Où ma bonne foi fut trompée.  
Soudain le sieur de Commartin  
Qui porte des habits funèbres,  
Me fit serrer à Saint-Quentin  
Entre les fers et les ténèbres.  
Depuis, toujours tout enchaîné,  
Soixante archers m'ont amené  
Par les bruits de la populace,  
Dedans ces ténébreux manoirs  
Où ce sang et les juges noirs  
M'avaient déjà marqué la place.

Ode VI  
Ainsi prophétisa Tircis  
Les malheurs que toute une année  
Par des accidents si précis  
A fait choir sur ma destinée;  
La furie de mon destin  
Lui parut au même matin  
Qu'elle répandit sa bruine,  
Car le décret du Parlement  
Se donnait au même moment,  
Que Tircis songeait ma ruine.  
Mon innocence et ma raison  
Pour échapper à leur colère  
Appelèrent de ma prison  
A l'autel d'un dieu tutélaire.  
C'est où je trouvai mon support,  
C'est où Tircis courut d'abord  
Prédire et consoler ma peine.  
Nous étions lors tous deux couverts

De ces arbres pour qui mes vers  
Ouvrent si justement ma veine.  
Nous étions dans un cabinet  
Enceint de fontaines et d'arbres,  
Son meuble est si clair et si net  
Que l'émail est moins que les marbres.  
Celui qui l'a fait si poli  
Semble avoir jadis démolî  
Le grand palais de la lumière,  
Et pillant son riche pourpris,  
De tout ce glorieux débris  
Avoir là porté la matière.  
Pour conserver son ornement  
Le Soleil le lave et l'essuie,  
Car c'est le Soleil seulement  
Qui fait le beau temps et la pluie;  
Flore y met tant de belles fleurs  
Que l'Aurore ne peut sans pleurs  
Voir leur éclat qui la surmonte:  
C'est à cause de cet affront  
Qu'elle montre si peu son front  
Et qu'on la voit rougir de honte.  
L'odeur de ces fleurs passerait  
Le musc de Rome et de Castille,  
Et la terre s'offenserait  
Qu'on y brûlât de la pastille.  
Le garçon qui se consuma  
Dans les ondes qu'il alluma,  
Voit là tous ses appas renaître,  
Et ravi d'un objet si beau,  
Il admire que son tombeau  
Lui conserve encore son être.  
La Nymphe qui lui fait la cour  
Le voit là tous les ans revivre,  
Car son opiniâtre amour

La constraint encore à le suivre.  
Là le Ciel semble avoir pitié  
Des longs maux de son amitié,  
Et permet parfois au Zéphyre  
De la mener à son amant,  
Qui respire insensiblement  
L'air des flammes qu'elle soupire.  
Echo dedans un si beau feu,  
Jalouse que le Ciel la voie,  
Est invisible et parle peu,  
De respect, de honte et de joie.  
Ainsi mes esprits transportés  
Se trouvent tout déconcertés  
Quand une beauté me regarde,  
Et mon discours le moins suspect  
Trouve toujours ou le respect  
Ou la honte qui le retarde.  
Quand je vois partir les regards  
Des superbes yeux de Caliste,  
Qui sont autant de coups de dards  
Où nulle qu'elle ne résiste,  
Le témoin le plus assuré,  
Qui de mon esprit égaré  
Montre la passion confuse,  
C'est que je ne saurais comment  
Le prier d'un mot seulement  
Que sa voix ne me le refuse.  
Je suivrais l'importun désir  
Qui m'en parle toujours dans l'âme,  
Et prendrais ici le loisir  
De parler un peu de ma flamme;  
Mais l'entreprise du tableau  
Qui par un cabinet si beau  
Commence à promener la Muse,  
Me tient dans ce parc enchanté

Où le printemps le plus hâté  
Toujours cinq ou six mois s'amuse.  
Quand le Ciel lassé d'endurer  
Les insolences de Borée  
L'a constraint de se retirer  
Loin de la campagne azurée,  
Que les Zéphyres rappelés  
Des ruisseaux à demi gelés  
Ont rompu les écorces dures,  
Et d'un souffle vif et serein  
Du céleste palais d'airain  
Ont chassé toutes les ordures,  
Les rayons du jour égarés  
Parmi des ombres incertaines  
Eparpillent leurs feux dorés  
Dessus l'azur de ces fontaines.  
Son or dedans l'eau confondu,  
Avecque ce cristal fondu  
Mêle son teint et sa nature,  
Et sème son éclat mouvant  
Comme la branche au gré du vent  
Efface et marque sa peinture.  
Zéphyre jaloux du Soleil  
Qui paraît si beau sur les ondes,  
Traverse ainsi l'état vermeil  
De ces allées vagabondes;  
Ainsi ces amoureux Zéphyrs  
De leurs nerfs qui sont leurs soupirs  
Renforçant leurs secousses fraîches,  
Détournent toujours ce flambeau  
Et pour cacher le front de l'eau  
Jettent au moins des feuilles sèches.  
L'eau qui fuit en les retardant,  
Orgueilleuse de leur querelle,  
Rit et s'échappe cependant

Qu'ils sont à disputer pour elle,  
Et pour prix de tous leurs efforts,  
Laissant les âmes sur les bords  
De cette fontaine superbe,  
Dissipent toutes leurs chaleurs  
A conserver l'état des fleurs  
Et la molle fraîcheur de l'herbe.  
C'est où se couche Palémon  
Qui triomphe de leur maîtresse,  
Et plein d'écume et de limon,  
Quand il veut reçoit sa caresse.  
Ainsi naguère deux bergers  
Ont couru les sanglants dangers  
Que l'honneur a mis à l'épée,  
Et par un malheur mutuel  
Laissent vainqueur de leur duel  
Un vilain qui plut à Napée.

#### Ode VII

Le plus superbe ameublement  
Dont le séjour des rois éclate,  
L'or semé prodigalement  
Sur la soie et sur l'écarlate,  
N'eurent jamais rien de pareil  
Aux teintures dont le Soleil  
Couver le petits flots de verre.  
Quelle couleur peut plaire mieux  
Que celle qui constraint les cieux  
De faire l'amour avec la terre?  
Ce cabinet toujours couvert  
D'une large et haute tenture,  
Prend son ameublement tout vert  
Des propres mains de la Nature,  
D'elle de qui le juste soin  
Etend ses charités si loin,

Et dont la richesse féconde  
Paraît si claire en chaque lieu  
Que la providence de Dieu  
L'établit pour nourrir le monde.  
Tous les blés elle les produit;  
Le cep ne vit que de sa force,  
Elle en fait le pampre et le fruit  
Et les racines et l'écorce.  
Elle donne le mouvement  
Et le siège à chaque élément,  
Et selon que Dieu l'autorise,  
Notre destin pend de ses mains,  
Et l'influence des humains  
Ou leur nuit ou les favorise.  
Elle a mis toute sa bonté  
Et son savoir et sa richesse  
Et les trésors de sa beauté  
Sur le Duc et sur la Duchesse.  
Elle a fait les heureux accords  
Qui joignent leur âme et leur corps.  
Bref, c'est elle aussi qui marie  
Les Zéphyres avec nos fleurs,  
Et qui fait de tant de couleurs  
Tous les ans leur tapisserie.  
Avec les naturels appas  
Dont ce beau cabinet se pare,  
La musique ne manque pas  
D'y fournir ce qu'elle a de rare.  
Ces chantres si tôt éveillés  
Qui dorment toujours habillés,  
Quand l'Aurore les vient semondre  
Lui donnent un si doux salut  
Que Saint-Amant avec son luth  
Aurait peine de les confondre.  
Quand la Princesse y fait séjour,

Ces oiseaux pensent que l'Aurore,  
A dessein d'y tenir sa cour,  
A quitté les rives du More.  
Un saint désir de l'approcher  
Les anime et les fait pencher  
Des branches qui lui font ombrage,  
Et devant ces divinités  
Leurs innocentes libertés  
Ne craignent rien qui les outrage.  
Leurs coeurs se laissent dérober,  
Insensiblement ils s'oublient,  
Et des rameaux qu'ils font courber  
Quelquefois leurs pieds se délient;  
Leur petit corps précipité  
Se fie en la légèreté  
De la plume qui le retarde;  
Ils planent sur les ailerons  
Et volent aux environs  
De Sylvie qui les regarde.  
Quand elle écoute leurs chansons,  
Leur vaine gloire s'étudie  
A réciter quelques leçons  
De leur plus douce mélodie.  
Chacun d'eux se trouve ravi,  
Ils étaient tous à l'envi  
Leur trésor caché sous la plume,  
Et ces remèdes si plaisants  
Qui des soucis les plus cuisants  
Détrempent toute l'amertume.  
Comme les chantres quelquefois,  
D'une complaisance ignorante,  
Mignardant et l'oeil et la voix  
Devant les beaux yeux d'Amarante,  
Leur plaisir et leur vanité  
Fait qu'avec importunité

Ils nous prodiguent leurs merveilles,  
Et qu'ils chantent si longuement  
Que leur concert le plus charmant  
Lasse l'esprit et les oreilles,  
Ainsi l'entretien d'un rimeur  
Enflé des arts et des sciences,  
Lorsqu'il se trouve en bonne humeur  
Vient à bout de nos patientes,  
Et sans qu'on puisse rebuter  
Cet instinct de persécuter  
Que leur inspire le génie,  
Il faut à force de parler  
Que leur poumon las de souffler  
Fasse paix à la compagnie,  
Ainsi ces oiseaux s'attachant  
Au dessein de plaire à Sylvie,  
Dans les longs efforts de leurs chants  
Semblent vouloir laisser la vie;  
Leur gosier sans cesse mouvant  
Etourdit les eaux et le vent,  
Et vaincu de sa violence,  
Quoiqu'il veuille se retenir,  
Il peut à peine revenir  
A la liberté du silence.  
Comme ils tâchent à qui mieux mieux  
De faire agréer leur hommage,  
Leur zèle rend presque odieux  
Le tumulte de leur ramage.  
Leur bruit est ce bruit de Paris  
Lorsqu'une voix de tant de cris  
Bénit le Roi parmi les rues  
Qu'on le fâche en le bénissant,  
Et l'air éclate d'un accent  
Qui semble avoir crevé les nues.

## Ode VIII

Sur tous le Rossignol outré  
Dans son âme encore altérée  
N'a jamais pu dire à son gré  
Les affronts que lui fit Térée.  
  
Ses poumons sans cesse enflammés  
Sont ses vieux soupirs ranimés,  
Et ce peu d'esprit qui lui reste  
N'est qu'un souvenir éternel  
De maudire son criminel  
Et l'appeler toujours inceste.  
  
Ce petit oiseau tout penché  
Où la Princesse se présente,  
Craint d'avoir le gosier bouché,  
Le bec clos, la langue pesante,  
Et cependant qu'il peut jouir  
Du bonheur de se faire ouïr,  
Lui raconte son aventure,  
Et gazouille soir et matin  
Sur les caprices du destin  
Qui lui fit changer de nature.  
  
Il a de si divers accès  
Dans le long récit de sa honte  
Qu'on aura fini mon procès  
Quand il aura fini son conte.  
  
Les morts gisants sous Pélion,  
Toutes les cendres d'Ilion  
N'ont point donné tant de matière  
De faire des plaintes aux cieux  
Que cet oiseau malicieux  
En vomit sur son cimetière.  
  
Ce plaisir reste à son malheur  
Que sa voix qui daigne le suivre  
Afin de venger sa douleur  
La fait continuer de vivre.

Il ne fait pas bon irriter  
Celui qui sait si bien chanter;  
Car l'artifice de l'envie  
Ne saurait trouver un tombeau  
D'où son esprit toujours plus beau  
Ne revienne encore à la vie.  
La cendre de son monument,  
Malgré les races ennemis,  
Fait revivre éternellement  
Son mérite et leurs infamies.  
Les vers flatteurs et médisants  
Trouvent toujours des partisans:  
Le pinceau d'un faiseur de rimes,  
S'il est adroit aux fictions,  
Aux plus sincères actions  
Sait donner la couleur des crimes.  
Dieux! que c'est un contentement  
Bien doux à la raison humaine  
Que d'exhaler si doucement  
La douleur que nous fait la haine!  
Un brutal qu'on va poursuivant  
Dans des soupirs d'air et de vent  
Cherche une honteuse allégeance,  
Mais la douleur des bons esprits  
Qui laisse des soupirs écrits  
Guérit avecque la vengeance.  
Aujourd'hui dans les durs soucis  
Du malheur qui me bat sans cesse,  
Si mes sens n'étaient adoucis  
Par le respect de la Princesse,  
J'écrirais avecque du fiel  
Les adversités dont le Ciel  
Souffre que les méchants me troublent,  
Et quand mes maux m'accableraient  
Mes injures redoubleraient

Comme leurs cruautés redoublent.  
Peut-être les sanglants auteurs  
De tant et de si longs outrages,  
Ces infâmes persécuteurs  
Verront mourir leurs vieilles rages;  
Et si ma fortune à son tour  
Permet que je me venge un jour,  
N'ai-je point une encre assez noire  
Et dans ma plume assez de traits  
Pour les peindre dans ces portraits  
Qui font horreur à la mémoire?  
Mais ici mes vers glorieux  
D'un objet plus beau que les anges,  
Laissent ce soin injurieux  
Pour s'occuper à des louanges.  
Puisque l'horreur de la prison  
Nous laisse encore la raison,  
Muses, laissons passer l'orage.  
Donnons plutôt notre entretien  
A louer qui nous fait du bien  
Qu'à maudire qui nous outrage.  
Et mon esprit voluptueux  
Souvent pardonne par faiblesse,  
Et comme font les vertueux  
Ne s'aigrit que quand on le blesse.  
Encore dans ces lieux d'horreur  
Je ne sais quelle molle erreur  
Parmi tous ces objets funèbres  
Me tire toujours au plaisir,  
Et mon oeil qui suit mon désir  
Voit Chantilly dans ces ténèbres.  
Au travers de ma noire tour  
Mon âme a des rayons qui percent  
Dans ce parc que les yeux du jour  
Si difficilement traversent,

Mes sens en ont tout le tableau,  
Je sens les fleurs au bord de l'eau,  
Je prends le frais qui les humecte,  
La Princesse s'y vient asseoir,  
Je vois comme elle y va le soir  
Que le jour fuit et la respecte.  
Les oiseaux n'y font plus de bruit,  
Le seul roi de leur harmonie  
Qui touche un luth en pleine nuit  
Demeure en notre compagnie;  
Et laissant ses vieilles douleurs  
Dans la lumière et les chaleurs  
Que la fuite du jour emporte,  
Il concerte si sagement  
Qu'il semble que le jugement  
Lui forme des airs de la sorte.

#### Ode IX

"Moi qui chante soir et matin  
Dans le cabinet de l'Aurore,  
Où je vois ce riche butin  
Qu'elle prend au rivage More,  
L'or, les perles et les rubis  
Dont ses flammes et ses habits  
Ont jadis marqué la Cigale,  
Et tout ce superbe appareil  
Qu'elle dérobait au Soleil  
Pour se faire aimer à Céphale,  
Je vis un jour ensevelis  
Devant la reine d'Amathonte  
Tous les oeillets et tous les lys  
Que la terre cachait de honte,  
Car je chantai l'hymne du prix  
Qui fit voir que devant Cypris  
Toute autre beauté comparée

Si peu les siennes égalait  
Qu'un enfant connut qu'il fallait  
Lui donner la pomme dorée.  
Tous les jours la reine des bois  
Devant mes yeux passe et repasse,  
Et souvent pour ouïr ma voix  
Se détourne un peu de la chasse;  
Souvent qu'elle se va baigner  
Où rien ne l'ose accompagner  
Que ses Dryades vagabondes,  
J'ai tout seul cette privauté  
De voir l'éclat de sa beauté  
Dans l'habit de l'air et de l'onde.  
Mais j'atteste l'air et les cieux  
Dont je tiens la voix et la vie,  
Que mon jugement et mes yeux  
Aiment mieux mille fois Sylvie.  
Un de ses regards seulement  
Qui partent si nonchalamment,  
Donne à mes chansons tant d'amorce  
Et de si douces vanités  
Que les autres divinités  
N'en jouissent plus que de force.  
Si mes airs cent fois récités  
Comme l'ambition me presse,  
Mêlent tant de diversités  
Aux chansons que je vous adresse,  
C'est que ma voix cherche des traits  
Pour un chacun de vos attraits;  
Mais c'est en vain qu'elle se pique  
De satisfaire à tous voeux,  
Car le moindre de vos cheveux  
Peut tarir toute ma musique.  
Quand ma voix qui peut tout ravir  
Réussirait à vous complaire,

Le soin que j'ai de vous servir  
Tâche en vain de me satisfaire;  
Je crois que mes airs innocents  
Au lieu d'avoir flatté vos sens  
Leur ont donné de la tristesse,  
Et que mes accents enroués  
Au lieu de les avoir loués  
Ont choqué leur délicatesse.  
Quand la nuit vous ôte d'ici  
Et que ses ombres coutumières  
Laissent ce cabinet noir ci  
De l'absence de vos lumières,  
Aussitôt j'ois que le Zéphyr  
Me demande avec un soupir  
Ce que vous êtes devenue,  
Et l'eau me dit en murmurant  
Que je ne suis qu'un ignorant  
De vous avoir si peu tenue.  
O Zéphyres! ô chères eaux!  
Ne m'en imputez point l'injure:  
J'ai chanté tous les airs nouveaux  
Que m'apprit autrefois Mercure;  
Mais que ma voix dorénavant  
N'approche ni ruisseau ni vent,  
Que l'air ne porte plus mes ailes,  
Si dans le printemps avenir  
Je n'ai de quoi l'entretenir  
De dix mille chansons nouvelles."  
Ainsi finit ses tons charmeurs  
L'oiseau dont le gosier mobile  
Souffle toujours à nos humeurs  
De quoi faire mourir la bile,  
Et brûlant après son dessein,  
Il ramasse dedans son sein  
Le doux charme des voix humaines,

La musique des instruments  
Et les paisibles roulements  
Du beau cristal de nos fontaines.  
Comme en la terre et par le ciel  
De petites mouches errantes  
Mêlent pour composer leur miel  
Mille matières différentes,  
Formant ses airs qui sont ses fruits,  
L'oiseau digère mille bruits  
En une seule mélodie.  
Et selon le temps de sa voix,  
Tous les ans le parc une fois  
Le reçoit et le congédie.

#### Ode X

Rossignol, c'est assez chanté,  
Ce parc est désormais trop sombre,  
Je trouve Apollon rebuté  
D'écrire si longtemps à l'ombre.  
Ces lieux si beaux et si divers  
Méritent chacun tous les vers  
Que je dois à tout le volume;  
Mais je sens croître mon sujet,  
Et toujours un plus grand objet  
Se vient présenter à ma plume.  
Je sais qu'un seul rayon du jour  
Mériterait toute ma peine,  
Et que ces étangs d'alentour  
Pourraient bien engloutir ma veine;  
Une goutte d'eau, une fleur,  
Chaque feuille et chaque couleur  
Dont nature a marqué ces marbres,  
Mérite tout un livre à part,  
Aussi bien que chaque regard  
Dont Sylvie a touché ces arbres.

Mais les myrtes et les lauriers  
De tant de beautés de sa race  
Et de tant de fameux guerriers  
Me demandent déjà leur place.  
Saints rameaux de Mars et d'Amour,  
En quel si reculé séjour  
Vous plaît-il que je vous apporte?  
C'est pour vous, immortels rameaux,  
Que j'abandonne ces ormeaux  
Et foule aux pieds leur feuille morte.  
Pour vous je laisse auprès de moi  
Une loge aujourd'hui déserte,  
Que jadis pour l'amour d'un roi  
Ces arbres ont ainsi couverte.  
Sous ce toit loin des courtisans  
De qui les soupçons médisants  
N'ont jamais appris à se taire,  
Alcandre a mille fois goûté  
Ce qu'un prince a de volupté  
Quand il trouve un lieu solitaire.  
Je dirais les secrets moments  
Des faveurs, des feintes malices  
Dont le caprice des amants  
Forme leur plainte et leurs délices;  
Mais si l'oeil de Sylvie un jour  
De cette lecture d'amour  
Avait surpris son innocence,  
Ma prison me serait trop peu,  
Lors faudrait-il dresser le feu  
Dont on veut punir ma licence.  
Suivant le vertueux sentier  
Où mon juste dessein m'attire,  
Je laisse à gauche ce quartier  
Pour le Faune et pour le Satyre;  
Or quelque si pressant dessein

Qui m'enflamme aujourd'hui le sein,  
Quelque vanité qui m'appelle,  
Ce serait un péché mortel  
Si je ne visitais l'autel  
Etant si près de la chapelle.  
Que ces arbres sont bien ornés!  
Je suis ravi quand je contemple  
Que ces promenoirs sont bornés  
Des sacrés murs d'un petit temple.  
Ici loge le Roi des Rois:  
C'est ce Dieu qui porta la Croix  
Et qui fit à ces bois funèbres  
Attacher ses pieds et ses mains  
Pour délivrer tous les humains  
Du feu qui vit dans les ténèbres.  
Son Esprit par tout se mouvant  
Fait tout vivre et mourir au monde.  
Il arrête et pousse le vent,  
Et le flux et reflux de l'onde,  
Il ôte et donne le sommeil,  
Il montre et cache le Soleil.  
Notre force et notre industrie  
Sont de l'ouvrage de ses mains,  
Et c'est de lui que les humains  
Tiennent race et biens et patrie.  
Il a fait le tout du néant,  
Tous les anges lui font hommage,  
Et le nain comme le géant  
Porte sa glorieuse image;  
Il fait au corps de l'univers  
Et le sexe et l'âge divers;  
Devant lui c'est une peinture  
Que le ciel et chaque élément,  
Il peut d'un trait d'oeil seulement  
Effacer toute la nature.

Tous les siècles lui sont présents,  
Et sa grandeur non mesurée  
Fait des minutes et des ans  
Même trace et même durée.  
Son Esprit partout épandu,  
Jusqu'en nos âmes descendu,  
Voit naître toutes nos pensées;  
Même en dormant nos visions  
N'ont jamais eu d'illusions  
Qu'il n'ait auparavant tracées.  
Ici, Muses, à deux genoux  
Implorons sa divine grâce  
D'imprimer toujours devant nous  
Les marques d'une heureuse trace:  
C'est elle qui nous doit guider  
Depuis celui qui vint fonder  
La première Croix dans la France  
Jusqu'à sa race qui promet  
De la planter chez Mahomet  
Avec la pointe de sa lance.  
C'est où mon esprit enchaîné  
Goûtera par un long étude  
L'aise que prend mon coeur bien né  
Quand il combat l'ingratitude;  
Et si j'ai bien loué les eaux,  
Les ombres, les fleurs, les oiseaux  
Qui ne songent point à me plaire,  
Lysis qui songe à mon ennui  
Verra sur sa race et sur lui  
Ma reconnaissance exemplaire.  
Il faudrait que ce devancier,  
Le plus vieux que je veux produire,  
Eût bien enrouillé son acier  
Si je ne le faisais reluire;  
Mais les livres et les discours

Ont si bien conservé le cours  
De cette véritable gloire,  
Que je ferai de mauvais vers  
Si vos titres les plus couverts  
Ne font éclat en la mémoire.

*XI. Lettre de Théophile à son frère*

Mon frère, mon dernier appui,  
Toi seul dont le secours me dure  
Et toi qui seul trouves aujourd'hui  
Mon adversité longue et dure,  
Ami ferme, ardent, généreux,  
Que mon sort le plus malheureux  
Pique d'aventure à le suivre,  
Achève de me secourir:  
Il faudra qu'on me laisse vivre  
Après m'avoir fait tant mourir.  
Quand les dangers où Dieu m'a mis  
Verront mon espérance morte,  
Quand mes juges et mes amis  
T'auront tous refusé la porte,  
Quand tu seras las de prier,  
Quand tu seras las de crier,  
Ayant bien balancé ma tête  
Entre mon salut et ma mort,  
Il faut enfin que la tempête  
M'ouvre le sépulcre ou le port.  
Mais l'heure, qui la peut savoir!  
Nos malheurs ont certaines courses  
Et des flots dont on ne peut voir  
Ni les limites ni les sources.  
Dieu seul connaît ce changement;  
Car l'esprit ni le jugement  
Dont nous a pourvus la nature,  
Quoique l'on veuille présumer

N'entend non plus notre aventure  
Que le secret flux de la mer.  
Je sais bien que tous les vivants,  
Eussent-ils juré ma ruine,  
N'aideront point mes poursuivants  
Malgré la volonté divine.  
Tous leurs efforts sans son aveu  
Ne sauraient m'ôter un cheveu.  
Si le Ciel ne les autorise  
Ils nous menacent seulement;  
Eux ni nous de leur entreprise  
Ne savons pas l'événement.  
Cependant je suis abattu,  
Mon courage se laisse mordre,  
Et d'heure en heure ma vertu  
Laisse tous mes sens en désordre.  
La raison avec ses discours  
Au lieu de me donner secours  
Est importune à ma faiblesse,  
Et les pointes de la douleur,  
Même alors que rien ne me blesse,  
Me changent et voix et couleur.  
Mon sens noirci d'un long effroi  
Ne se plaît qu'en ce qui l'attriste,  
Et le seul désespoir chez moi  
Ne trouve rien qui lui résiste.  
La nuit mon somme interrompu,  
Tiré d'un sang tout corrompu,  
Me met tant de frayeurs dans l'âme  
Que je n'ose bouger mes bras  
De peur de trouver de la flamme  
Et des serpents parmi mes draps.  
Au matin mon premier objet  
C'est la colère insatiable  
Et le long et cruel projet

Dont m'attaquent les fils du Diable;  
Et peut-être ces noirs Lutins  
Que la haine de mes destins  
A trouvé si prompts à me nuire,  
Vaincus par des démons meilleurs,  
Perdent le soin de me détruire  
Et soufflent leur tempête ailleurs.  
Peut-être, comme les voleurs  
Sont quelquefois lassés de crimes,  
Les ministres de mes malheurs  
Sont las de déchiffrer mes rimes;  
Quelque reste d'humanité,  
Voyant l'injuste impunité  
Dont on flatte la calomnie,  
Peut-être leur bat dans le sein  
Et s'oppose à leur félonie  
Dans un si barbare dessein.  
Mais quand il faudrait que le Ciel  
Mêlât sa foudre à leur bruine,  
Et qu'ils auraient autant de fiel  
Qu'il leur en faut pour ma ruine,  
Attendant ce fatal succès  
Pourquoi tant de fiévreux accès  
Me feront-ils pâlir la face,  
Et si souvent hors de propos,  
Avecque des sueurs de glace,  
Me troubleront-ils le repos?  
Quoique l'implacable courroux  
D'une si puissante partie  
Fasse gronder trente verrous  
Contre l'espoir de ma sortie,  
Et que ton ardente amitié  
Par tous les soins de la pitié  
Que te peut fournir la nature  
Te rende en vain si diligent

Et ne donne qu'à l'aventure  
Tes pas, tes écrits et ton argent,  
J'espère toutefois au Ciel:  
Il fit que ce troupeau farouche  
Tout prêt à dévorer Daniel  
Ne trouva ni griffe ni bouche.  
C'est le même qui fit jadis  
Descendre un air de Paradis  
Dans l'air brûlant de la fournaise  
Où les saints parmi les chaleurs  
Ne sentirent non plus la braise  
Que s'ils eussent foulé des fleurs.  
Mon Dieu, mon souverain recours  
Peut s'opposer à mes misères,  
Car ses bras ne sont pas plus courts  
Qu'ils étaient au temps de nos pères.  
Pour être si prêt à mourir  
Dieu ne me peut pas moins guérir:  
C'est des afflictions extrêmes  
Qu'il tire la prospérité,  
Comme les fortunes suprêmes  
Souvent le trouvent irrité.  
Tel de qui l'orgueilleux destin  
Brave la misère et l'envie,  
N'a peut-être plus qu'un matin  
Ni de volupté ni de vie.  
La Fortune qui n'a point d'yeux,  
Devant tous les flambeaux des cieux  
Nous peut porter dans une fosse;  
Elle va haut, mais que sait-on  
S'il fait plus sûr dans son carrosse  
Que dans celui de Phaéton?  
Le plus brave de tous les rois  
Dressant un appareil de guerre  
Qui devait imposer des lois

A tous les peuples de la terre,  
Entre les bras de ses sujets,  
Assuré de tous les objets  
Comme de ses meilleurs gardes,  
Se vit frapper mortellement  
D'un coup à qui cent hallebardes  
Prenaient garde inutilement.  
En quelle plage des mortels  
Ne peut le vent crever la terre?  
En quel palais et quels autels  
Ne se peut glisser le tonnerre?  
Quels vaisseaux et quels matelots  
Sont toujours assurés des flots?  
Quelquefois des villes entières  
Par un horrible changement  
Ont rencontré leurs cimetières  
En la place du fondement.  
Le sort qui va toujours de nuit,  
Enviré d'orgueil et de joie,  
Quoiqu'il soit sagement conduit  
Garde malaisément sa voie.  
Ah! que les souverains décrets  
Ont toujours demeuré secrets  
A la subtilité de l'homme!  
Dieu seul connaît l'état humain:  
Il sait ce qu'aujourd'hui nous sommes,  
Et ce que nous serons demain.  
Or selon l'ordinaire cours  
Qu'il fait observer à nature,  
L'astre qui préside à mes jours  
S'en va changer mon aventure.  
Mes yeux sont épuisés de pleurs,  
Mes esprits, usés des malheurs,  
Vivent d'un sang gelé de craintes.  
La nuit trouve enfin la clarté,

Et l'excès de tant de contraintes  
Me présage ma liberté.  
Quelque lac qui me soit tendu  
Par de si subtils adversaires,  
Encore n'ai-je point perdu  
L'espérance de voir Boussères;  
Encore un coup le dieu du jour  
Tout devant moi fera sa cour  
Aux rives de notre héritage,  
Et je verrai ses cheveux blonds  
Du même or qui luit sur le Tage  
Dorer l'argent de nos sablons.  
Je verrai ces bois verdissants  
Où nos îles et l'herbe fraîche  
Servent aux troupeaux mugissants  
Et de promenoir et de crèche;  
L'Aurore y trouve à son retour  
L'herbe qu'ils ont mangé le jour;  
Je verrai l'eau qui les abreuve  
Et j'orrai plaindre les graviers  
Et répartir l'écho du fleuve  
Aux injures des mariniers.  
Le pêcheur en se morfondant  
Passe la nuit dans ce rivage  
Qu'il croît être plus abondant  
Que les bords de la mer sauvage;  
Il vend si peu ce qu'il a pris  
Qu'un teston est souvent le prix  
Dont il laisse vider sa nasse,  
Et la quantité du poisson  
Déchire parfois la tirasse  
Et n'en paye pas la façon.  
S'il plaît à la bonté des cieux  
Encore une fois à ma vie  
Je paîtrai ma dent et mes yeux

Du rouge éclat de la pavie;  
Encore ce brugnon muscat  
Dont le pourpre est plus délicat  
Que le teint uni de Caliste,  
Me fera d'un oeil ménager  
Etudier dessus la piste  
Qui me l'est venu ravager.  
Je cueillerai ces abricots,  
Les fraises à couleur de flammes  
Où nos bergers font des écots  
Qui seraient ici bons aux dames,  
Et ces figues et ces melons  
Dont la bouche des aquilons  
N'a jamais su baiser l'écorce,  
Et ces jaunes muscats si chers  
Que jamais la grêle ne force  
Dans l'asile de nos rochers.  
Je verrai sur nos grenadiers  
Leurs rouges pommes entrouvertes,  
Où le ciel comme à ses lauriers  
Garde toujours des feuilles vertes;  
Je verrai ce touffu jasmin  
Qui fait ombre à tout le chemin  
D'une assez spacieuse allée,  
Et la parfume d'une fleur  
Qui conserve dans la gelée  
Son odorat et sa couleur.  
Je reverrai fleurir nos prés,  
Je leur verrai couper les herbes;  
Je verrai quelque temps après  
Le paysan couché sur les gerbes;  
Et comme ce climat divin  
Nous est très libéral de vin,  
Après avoir rempli la grange  
Je verrai du matin au soir

Comme les flots de la vendange  
Ecumeront dans le pressoir.  
Là d'un esprit laborieux  
L'infatigable Bellegarde,  
De la voix, des mains et des yeux  
A tout le revenu prend garde.  
Il connaît d'un exact soin  
Ce que les prés rendent de foin,  
Ce que nos troupeaux ont de laines,  
Et sait mieux que les vieux paysans  
Ce que la montagne et la plaine  
Nous peuvent donner tous les ans.  
Nous cueillerons tout à moitié  
Comme nous avons fait encore,  
Ignorants de l'inimitié  
Dont une race se dévore;  
Et frères et soeurs et neveux,  
De mêmes soins, de mêmes voeux  
Flattant une si douce terre,  
Nous y trouverons trop de quoi,  
Y dût l'orage de la guerre  
Ramener le canon du Roi.  
Si je passais dans ce loisir  
Encore autant que j'ai de vie,  
Le comble d'un si cher plaisir  
Bornerait tout mon envie.  
Il faut qu'un jour ma liberté  
Se lâche en cette volupté;  
Je n'ai plus de regret au Louvre.  
Ayant vécu dans ces douceurs,  
Que la même terre me couvre  
Qui couvre mes prédécesseurs.  
Ce sont les droits que mon pays  
A mérités de ma naissance,  
Et mon sort les aurait trahis

Si la mort m'arrivait en France.  
Non, non, quelque cruel complot  
Qui de la Garonne et du Lot  
Veuille éloigner ma sépulture,  
Je ne dois point en autre lieu  
Rendre mon corps à la nature,  
Ni résigner mon âme à Dieu.  
L'espérance ne confond point;  
Mes maux ont trop de véhémence,  
Mes travaux sont au dernier point,  
Il faut que mon repos commence.  
Quelle vengeance n'a point pris  
Le plus fier de tous ces esprits  
Qui s'irritent de ma constance!  
Ils m'ont vu lâchement soumis  
Contrefaire une repentance  
De ce que je n'ai point commis.  
Ah! que les cris d'un innocent,  
Quelques longs maux qui les exercent,  
Trouvent malaisément l'accent  
Dont ces âmes de fer se percent!  
Leur rage dure un an sur moi  
Sans trouver ni raison ni loi  
Qui l'apaise ou qui lui résiste;  
Le plus juste et le plus chrétien  
Croit que sa charité m'assiste  
Si sa haine ne me fait rien.  
L'énorme suite de malheurs!  
Dois-je donc aux races meurtrières  
Tant de fièvres et tant de pleurs,  
Tant de respects, tant de prières,  
Pour passer mes nuits sans sommeil,  
Sans feu, sans air et sans Soleil,  
Et pour mordre ici les murailles?  
N'ai-je encore souffert qu'en vain?

Me dois-je arracher les entrailles  
Pour soûler leur dernière faim?  
Parjures infracteurs des lois,  
Corrupteurs des plus belles âmes,  
Effroyables meurtriers des rois,  
Ouvriers de couteaux et de flammes,  
Pâles prophètes de tombeaux,  
Fantômes, loup-garoux, corbeaux,  
Horrible et venimeuse engeance:  
Malgré vous, race des enfers,  
A la fin j'aurai la vengeance  
De l'injuste affront de mes fers.  
Derechef, mon dernier appui,  
Toi seul dont le secours me dure  
Et qui seul trouves aujourd'hui  
Mon adversité longue et dure,  
Rare frère, ami généreux,  
Que mon sort le plus malheureux  
Pique davantage à le suivre,  
Achève de me secourir:  
Il faudra qu'on me laisse vivre  
Après m'avoir fait tant mourir.

Appendice. Poésies de Théophile ou qui lui ont été attribuées et qu'il n'a pas recueillies dans ses œuvres

*1. Poésies publiées avant sa mort*

I

In Gabrielis Roberti opera  
Qui misces Violisque Rosas unaque Hyacinthis  
Lilia, puniceis, teque Amaranthe crocis  
Num Caestum Veneris, num peplum Palladis ornas?  
Utrumvis optes fiet utrumque tibi  
Scilicet ut virtutis opus caneres et Amoris  
Ingenium faelix utraque Diva dedit.

II

A un marquis

Satire

Marquis, comment te portes-tu?

Comme quoi passes-tu la vie?

Si tu n'as aujourd'hui f... tu

Ces vers t'en donneront envie.

Es-tu gaillard? Es-tu dispos?

T'aperçois-tu que tu guérisses?

Ce c...llon est-il plus si gros?

Sens-tu du mal lorsque tu pisses?

Je n'ai connu jamais garçon

Si amoureux de la débauche;

Je t'aime bien de la façon,

L'aze f...te qui ne chevauche.

N'étant plus si fort ni si beau,

Selon le cours de la nature,

Ton esprit au lieu du bordeau

Discourra de la sépulture.

Mais que sert-il tant de rêver

En méditation si froide

Tant que Dieu nous veut conserver

Les nerfs souples et le v. roide?

III

Contre une vieille

Stances

Cette vieille qui des tombeaux

Chasse les vers et les corbeaux,

Naquit cent avant la guerre

Du fameux siège d'Ilion

Et avant que Deucalion

N'eût encor repeuplé la terre.

Un jour cette vilaine-là

Dans un bénitier distilla

Les pleurs de son oeil hypocrite,

Depuis le diable qui la vit  
Craignant de gagner mal au v.  
N'osa toucher à l'eau bénite.  
Cette vesse quand on la ...ut  
Découle de sueur partout,  
Elle rote, pète et se mouche.  
Si parfois elle vesse aussi  
On ne sait lequel a vessi  
Du cul, du nez ou de la bouche.  
Son ...tre jaune, vert et bleu  
De morve, de colle et de gleu,  
Sentait le souffre et le bitume  
Qui découlait sur mes ...llons  
Comme deux pestilents caillons  
Qui jaillissent d'un apostume.  
Son c. vilain, baveux, suant,  
Et plus que le retrait puant,  
Ciselé de la cicatrice,  
De chaude pisse et de poulains  
Et de mille chancres malins  
Qui percent jusqu'à la matrice.  
Mille morpions rangés aux bords,  
Tous plats battus et demi-morts,  
Tenaienr leur général concile  
Pour ronger l'onguent vérolé  
Qui leur a quatre fois volé  
Le poil qui leur servait d'asile.

#### IV

##### Elégie

Bien que jamais Amour ne m'ait montré sa flamme  
Et que même vos yeux n'aient point touché mon âme,  
Voyant tant de beauté je ne peux m'empêcher  
D'écrire à ce sujet, vous en dût-il fâcher.  
Je sais qu'une louange indignement écrite  
Offense son objet et fait honte au mérite,

Que la faveur d'un sot se doit désavouer  
Et qu'un mauvais esprit ne sait jamais louer;  
Et pour dire le vrai je ne suis point si vain  
De croire qu'on m'estime assez bon écrivain,  
Digne de consacrer une oeuvre à la mémoire  
De qui notre vertu peut tirer de la gloire,  
Et ne me vante point qu'avec présomption  
D'un vent qui puisse atteindre à sa perfection:  
Je la connais trop haute et crois qu'elle me passe  
D'autant qu'on voit le ciel plus haut que le Parnasse.  
L'objet de ma pensée est trop loin de mes yeux  
Qui ne pénètrent point la nature des dieux.  
Comme on ne voit jamais la vertu toute nue  
Je ne vois rien de vous qu'au travers d'une nue,  
Aux rais de ce soleil ma vue s'évanouit,  
Plus je pense approcher, plus elle s'éblouit.

V

#### Epigramme

Corsaille d'un seul fils fut mère,  
Qui mort étant mis au cercueil,  
Toute la Cour en fut en deuil,  
Car chacun s'en pensait le père.

VI

#### Autre

Cet enfant, ô Parques sévères,  
Etait le plus grand des humains  
S'il eût pu échapper vos mains,  
Car il avait plus de cent pères.

Il ne fallait se tourmenter

D'assembler les Etats en France:  
Cet enfant seul en leur absence  
Les pouvait tous représenter.

VII

Autre épigramme par Philis  
Je perds mon temps et mes discours

De vous raconter mes amours  
Et la rigueur de mon martyre.  
Mon désir ne se peut borner:  
Je veux ce que je n'ose dire  
Et ce que n'osez me donner.

### VIII

#### Sonnet

Je songeais que Philis des enfers revenue,  
Belle comme elle était à la clarté du jour,  
Voulait que son fantôme encore fit l'amour  
Et que comme Ixion j'embrassasse une nue.  
Son ombre dans mon lit se glissa toute nue  
Et me dit: "Cher Tircis, me voici de retour,  
Je n'ai fait qu'embellir en ce triste séjour  
Où depuis ton départ le sort m'a retenue.  
Je viens pour rebaiser le plus beau des amants,  
Je viens pour remourir dans tes embrassements".  
Alors, quand cette idole eut abusé ma flamme,  
Elle me dit: "Adieu, je m'en vais chez les morts.  
Comme tu t'es vanté d'avoir ...tu mon corps,  
Tu te pourras vanter d'avoir ...tu mon âme".

### IX

#### Sonnet

Saturne aime le Ciel et Jupin son tonnerre,  
Junon les coeurs hautains, Cyprine les ébats,  
Mercure les discours, Mars les cruels combats,  
Diane les forêts, Cérès toute la terre,  
Neptune son trident, Bacche son vert lierre,  
Minerve la sagesse et Pluton les lieux bas,  
Vulcain le feu ardent, Mégère les débats,  
Flore les belles fleurs que Printinne desserre,  
Pan se plaît dans les bois et Priape aux jardins,  
Palès aime les près et Thémis les humains,  
Phébus sa douce lyre et Cupidon ses flèches,  
Les Parques leurs fuseaux, la Lune son éclat,

Hercule ses labeurs, les ...teurs toutes brèches,  
Et Lyse n'aime rien que mon v. délicat.

X

Epigramme

Puisque, comme tu dis, Pilame,  
Les vers que tu fais sont dorés,  
Il ne leur reste que la flamme  
Pour les rendre tout épurés.

XI

Sur la mort de Durand et des deux Siti, frères

Sonnet

C'est un supplice doux et que le Ciel avoue,  
On orra toujours dire à la postérité  
Que c'est le châtiment qu'un traître a mérité  
Et la fin misérable où lui-même se voue.  
Heureux qui vous chérit, bienheureux qui vous loue,  
Le sort doit travailler à sa prospérité,  
Mais ces lâches ingrats qui vous ont irrité  
Doivent ainsi périr et sécher sur la roue.  
J'ai vu ces criminels en leur suprême sort,  
J'ai vu les fers, les feux, les bourreaux et la mort:  
Mon âme en les voyant bénit votre bon ange.  
Le peuple à cet objet a prié Dieu pour vous.  
Même les patients ont trouvé bien étrange  
D'avoir eu la faveur d'un traitement si doux.

XII

Sonnet

Philis, tout est ...tu, je meurs de la vérole;  
Elle exerce sur moi sa dernière rigueur:  
Mon v. baisse la tête et n'a point de vigueur,  
Un ulcère puant a gâté ma parole.  
J'ai sué trente jours, j'ai vomi de la colle,  
Jamais de si grands maux n'eurent tant de longueur,  
L'esprit le plus constant fût mort à ma langueur,  
Et mon affliction n'a rien qui la console.

Mes amis plus secrets ne m'osent approcher,  
Moi-même, en cet état, je ne m'ose toucher;  
Philis, le mal me vient de vous avoir ...tue.

Mon Dieu, je me repens d'avoir si mal vécu:  
Et si votre courroux à ce coup ne me tue,  
Je fais voeu désormais de ne ...tre qu'en cul.

### XIII

#### Chanson en dialogue

Dem. Quelle fièvre avez-vous, Pâquette,

Qui vous rend le teint si défait?

Rép. C'est le désir d'une brayette

Dont je ne puis avoir l'effet.

Dem. Certes vous êtes maigre et jaune,

Je ne sais pas que demandez.

Rép. Un gros v. long comme un quart d'aune.

Prêtez-le moi si vous l'avez.

Dem. Mais quoi? vous n'êtes point honteuse

De dire ainsi votre appétit?

Rép. Homme goulu, femme f...euse,

Ne désirent rien de petit.

Dem. Si vous voyez quelque v. mince,

Voudriez-vous pas bien l'approcher?

Rép. Quand ce serait celui d'un prince

Je ne voudrais pas le toucher.

Dem. De quelque valet l'accointance

Serait-ce bien votre désir?

Rép. Oui s'il le fait d'obéissance

Et le refait pour le plaisir.

Dem. Vous avez la fesse soudaine

Alors qu'on vous presse le flanc?

Rép. Le cul sans cesse me démène

Comme l'aiguille d'un cadran.

Dem. Qui vous voit la mine si froide

Ne vous croit point le cul si chaud.

Rép. C'est au c. qu'il faut un v. roide,

Ce n'est point au front qu'il le faut.

XIV

Epigramme

Je ne vis onc femme si froide  
Et je crois qu'on n'en saurait voir;  
Vous lui montrez votre v. roide  
Et la...utez sans l'émouvoir.

XV

Dialogue

Dem. Qui est ce corps que mille enfants en deuil  
S'en vont pleurant le menant au cercueil?  
Rép. C'est Picholin que ses veuves pleurantes  
Vont conduisant sous ces voûtes relentes.  
Dem. Les veuves, non les filles? Rép. Veuves, car Picholin  
Pouvait bien chevaucher sans laisser d'orphelin;  
Il fut bougre parfait et même jusqu'aux chattes  
Il les a enfilées en dépit de leurs pattes.  
Et afin que tu croies que je ne suis pas menteur,  
Si tu ne sors d'ici il te...tra, lecteur.

XV

Satire

Que mes jours ont un mauvais sort!  
Que ma planète est mal logée!  
Que la fortune est enragée  
De me persécuter de la sorte!  
L'on ne me voit point rire aux farces,  
Je n'aime ni bals ni chansons,  
Foutre des culs et des garçons,  
Maugrébieu, des cons et des garces.  
L'un me dit: ta femme chevauche.  
Je viens de perdre mon argent,  
J'ai fait rencontre d'un sergent,  
Et j'ai vu le croissant à gauche.  
Je me fâche et me plains de tout,  
Tout ce que je vois m'importe;

Ventre-bleu, le destin me...ut,  
J'enrage contre la fortune.  
Je pisse le verre et le feu,  
Je ne crache que de la colle,  
Je n'ai pas presques un cheveu:  
Ah! ventre-bleu, j'ai la vérole.  
J'ai la gravelle dans les reins,  
Je ne trouve plus qui je foute,  
Et la sainte ampoule de Reims  
Tarirait plus tôt que ma goutte.  
A cinquante ans un homme est mort,  
Ce n'est plus rien que pourriture:  
Morbleu, les destins nous font tort,  
...tre d'eux et de la nature!

## XVII

Epigramme d'une femme qui avait un v. à la joue  
C'est un caprice de nature  
De vous avoir mis la figure  
D'un v. à côté du menton;  
Si j'eusse été, belle, à sa place,  
Sans vous incommoder de face,  
Je vous l'eusse mis dans le c.

## XVIII

De Cilise  
O mon Dieu! qu'elle est bien apprise!  
Qu'elle forme bien tous ses pas!  
La voyez-vous point? c'est Cilise,  
Qui ne marche que par compas.  
L'on dirait à son apparence,  
Quand quelqu'un la vient saluer  
Et qu'elle fait la révérence,  
Qu'elle ne peut se remuer.  
Mais quand on lui donne d'un branle  
En l'absence de son cocu,  
Vous diriez, comme elle se branle,

Qu'elle a des épines au cul.

XIX

Remède approuvé pour les filles

Recipe virgam hominis

Cum duobus testiculis

Gros, durs et longs et pleins d'humeur,

Pris dans le soupirail du coeur.

Virga rigide figatur,

Pro una vice in die,

Deux ou trois fois iteretur,

Soir et matin Quotidie.

XX

Epigramme d'un impuissant

Un gros abbé se laissait en sa couche

Tâter le v. aux mains d'une nonnain,

Mais son engin demeurait sous sa main

Sans se mouvoir tout ainsi qu'une souche.

Cette nonnain qui n'avait point de trêve,

Voyant son vit demeurer ainsi plat,

Lui dit: Monsieur dites Magnificat,

Quand on le dit tout le monde se lève.

XXI

Ode

Plein d'ardeur et d'obéissance

Envers la majesté d'Amour,

Et maîtrisé de la puissance

Du plus doux objet de la Cour,

J'ai quitté le plaisant séjour

Où le Ciel me donna naissance.

Les près, les arbres, les fontaines

N'ont pour moi rien de gracieux,

Je trouve leurs amorces vaines

Et ne puis détourner mes yeux

De cet objet délicieux

D'où l'Amour fait venir nos peines.

Autrefois j'aimais la lumière,  
Et lorsqu'un beau Soleil riant  
Couvrait l'azur d'une rivière  
Des richesses de l'Orient,  
Je saluais tout en priant  
Les rais de sa clarté première;  
Mais depuis une douce flamme  
Dont Amour m'est venu saisir,  
J'ai changé les voeux de mon âme:  
Un plus bel astre est mon désir,  
Et l'objet de tout mon plaisir  
Sont les yeux d'une belle dame.  
Autrefois j'aimais la peinture  
Et l'email des vives couleurs  
Dont la terre a sa couverture  
Quand l'Aurore avec ses pleurs  
Baigne le sein de tant de fleurs  
Que lui présente la Nature;  
Maintenant ce plaisir sauvage  
M'est plus aigre que mon tourment,  
Je hais les fleurs d'un jardinage,  
Et depuis que je fus amant  
Je n'aimai plus tant seulement  
Que les lys de ce beau visage.  
O déserts je vous abandonne,  
Votre séjour est trop hideux,  
L'horreur de vos forêts m'étonne.  
C'est dans la Cour où je me veux,  
Et c'est, ô Reine de mes yeux,  
A vos beautés que je me donne.

XXII

Au sieur Hardy  
Coutumier de courre une plaine  
Qui s'étend par tout l'univers,  
J'entends à composer des vers

Trois milliers tout d'une haleine,  
HARDY, dont les lauriers féconds  
Font ombre à tant de doctes têtes  
Que les plus grands de nos poètes  
S'honorent d'être tes seconds,  
Jamais ta veine ne s'amuse  
A couler un sonnet mignard,  
Détestant la pointe et le fard  
Qui rompt les forces à la Muse.  
Que c'est peu d'ouïr Cupidon  
En sonnets mollement s'ébattre  
Au prix de voir sur le théâtre  
Le désespoir de ta Didon.  
J'aime Renaud et Théagène,  
J'en aime encor un million,  
Mais plus qu'un livre d'illion  
Achille mort dessus ta scène.  
Je marque entre les beaux esprits  
Malherbe, Bertaut et Porchères  
Dont les louanges me sont chères  
Comme j'adore leurs écrits.  
Mais à l'air de tes tragédies  
On verrait failli leur poumon,  
Et comme glace du Strymon  
Seraient leurs veines refroidies.  
Tu paraîs sur ces abrisseaux  
Tel qu'un grand pin de Silésie,  
Qu'un océan de poésie  
Parmi ces murmurants ruisseaux.  
Les envieux de ton estime  
Te donnent peu de sentiment,  
L'ignorance est le châtiment  
Comme la cause de ce crime.  
HARDY, contre ces faux abois  
Toutes leurs Muses inégales

Tu feras voir comme cigales  
Se crever en leur propre voix.

XXIII

A Monsieur de Ligonde  
Pense à l'honneur de ta maison,  
Pense à toi-même et sans remise,  
Crois-moi, dégage ta raison  
De la fripière où tu l'as mise.  
Fors ton coeur dont elle s'empare  
Et la ruse de l'avoir pris,  
Ce qu'elle peut avoir de rare  
Mérite à peine tes mépris.  
Ne sois donc plus rétif à croire  
Qui te conseille sagement,  
Ou je dirai que tu fais gloire  
D'avoir perdu le jugement.

XXIV

Epitaphe  
A tort l'âme nous est ravie,  
Car par un supposé malheur  
Vous êtes morte de douleur  
Me croyant n'être pas en vie:  
D'amour, courant après mes pas,  
Vous entrâtes chez le trépas.  
Puisque ma vie en est complice,  
Que pour moi vous touchez la mort,  
Je devrais éprouver le sort  
De mon imaginé supplice:  
Je vivrais avec vous là-bas,  
Où je meurs pour n'y être pas.

XXV

A de bons musiciens qui avaient chanté à de sottes gens

Epigramme

Orphée avait ainsi la voix  
Captivant la troupe brutale,

Et ce qu'il fit dedans le bois  
Vous l'avez fait dans cette salle.

XXVI

Autre épigramme  
Enfants, buvons à qui mieux mieux  
Sans crainte de gâter nos yeux:  
Le Soleil boit le sel et l'onde  
Sans faire jamais un repas  
Qu'il ne soit ivre, et n'est-il pas  
Le plus bel oeil de tout le monde?  
Crainte de vous charger le coeur  
Du jus sacré de ma liqueur,  
Compagnons ne quittez le verre.  
Le Soleil en fait bien autant:  
Car après qu'il a bu d'autant  
Il rend gorge au sein de la terre.

XXVII

Sur la centaura du sieur Jean Baptiste Andreini, dit Lélie  
Si ma veine rude et pesante  
Dans les vers qu'elle te présente  
S'attache indignement au front de ton esprit,  
Tes propres vers y sont complices  
Où j'ai trouvé tant de délices  
Que leurs enchantements m'ont dérobé l'esprit.  
Sache que c'est avecque honte  
Que ma petite offrande monte  
Sur l'autel où je viens rendre hommage à tes vers,  
Car ils montreront ma folie  
Non seulement par l'Italie  
Mais dans tous les climats qui sont en l'univers.

XXVIII

Bacchus  
Avant que je parusse au jour  
Encore le petit Amour  
N'avait pas le secret de bien charmer les âmes;

Les hommes ni les dieux n'aimaient que mollement  
Et n'ont jamais appris que par moi seulement  
Le vrai mystère de ses flammes.  
Ceux dont j'anime les esprits  
Ont moins d'amour que de mépris  
Pour toutes les grandeurs dont la fortune éclate;  
Rien comme une beauté ne touche leur désir,  
Et vos seules faveurs sont l'unique plaisir  
Dont leur espérance se flatte.  
Je suis père de la valeur,  
Et pour grand que soit un malheur  
Que le destin propose aux plus cruelles guerres,  
Ceux qui m'ont consulté sont exempts de la peur,  
Et si pour toute force ils n'ont qu'une vapeur  
Et ne sont armés que de verres.  
Le pauvre le plus abattu  
Avec l'appui de ma vertu  
Sur le front des ennuis fait éclater la joie;  
Pour lui tous les graviers sont pleins de diamants,  
Et dans le fil terni de ses vieux vêtements  
Il ne trouve qu'or et que soie.  
Je suis le seul dieu sans pareil  
Qui fis voir aux yeux du Soleil  
La nature impuissante à produire mon être;  
Un si hardi dessein surmonta ses efforts,  
Et le maître des dieux lui-même ouvrit son corps  
Pour me faire achever de naître.  
Sémèle en cet enfantement  
Endura sans étonnement  
Que tout le feu du ciel descendît sur la terre;  
Et ses mânes contents se vantent aujourd'hui  
Qu'au moins de son amour elle brûla celui  
Qui la fit brûler du tonnerre.

XXIX

Philandre sur la maladie de Tircis  
Les dieux qui frappent aujourd'hui  
L'ange à qui j'ai voué ma plume,  
Par jalouse ou par coutume  
Tâchent à triompher de lui.  
C'est leur éternel exercice:  
Ils tuèrent jadis Narcisse,  
Ils ont fait mourir Cyparis,  
Et d'une influence maudite  
Dedans les bourbes de Paris  
Ont fait choir le sang d'Hippolyte.  
Les uns meurent dans le brasier,  
Un autre est englouti de l'onde,  
Tel aujourd'hui sort de ce monde  
Qui n'était pas malade hier.  
C'est la bonté, c'est la malice,  
La providence et le caprice  
Ou de la nature ou des dieux:  
Nous ayant faits tels que nous sommes,  
Ils deviennent tous envieux  
De la prospérité des hommes.  
Nous avons des yeux et des mains,  
Les dieux ne sont qu'air et nuage;  
S'ils veulent avoir un visage,  
Ils l'empruntent chez les humains.  
Dans leur palais mélancolique  
Ne se fait ni bal ni musique,  
Ils n'ont ni repos ni sommeil.  
Leur plus glorieux avantage  
C'est la conduite du Soleil  
Qui ne luit que pour notre usage.  
Il est vrai que nous sommes mis  
Tôt ou tard dans la sépulture,  
Mais c'est un effet de nature

Qui ne leur fut jamais permis.  
Quand il veut le plus misérable  
Trouve son sort si favorable  
Qu'il se peut lui-même guérir;  
Les dieux, esclaves de la vie,  
Ne se sauraient faire mourir  
Quand même ils en auraient envie.  
Bref, notre sort est assez doux,  
Et pour n'être pas immortelle  
Notre nature est assez belle  
Si nous savons jouir de nous.  
Notre mal c'est notre faiblesse,  
Rien que nous-mêmes ne nous blesse.  
Le sot glisse sur les plaisirs,  
Mais le sage y demeure ferme  
Attendant que tous ses désirs  
Et ses jours aient fini leur terme.  
Les plus fortes adversités  
Sont changeantes et passagères,  
Et toujours la fin des misères  
Commence les félicités.  
On ne saurait sentir ni feindre  
Un sujet de toujours se plaindre.  
En nos esprits comme en nos corps  
La nature est toujours humaine:  
Quand la douleur fait plus d'efforts  
Elle finit bientôt la peine.  
Votre Tircis n'est plus si mal,  
Sa beauté rompt la tyrannie  
De cette meurtrièrue impunie  
Qui porte le ciseau fatal.  
Ces ardents éclats de lumière  
Qui sous leur mourante paupière  
Paraissaient presque ensevelis,  
S'allument pour tarir nos larmes,

Et ce teint pâle a tant de charmes  
Qu'il tient entièrement des lys.  
Cette débilité d'accent  
En est une plus douce amorce,  
Et plus il a perdu de force  
Plus il est devenu puissant.  
Comme lors d'un temps froid et sombre  
Qui déguise avecque son ombre  
L'éclat du souverain flambeau,  
Il semble que ce beau visage  
Afin d'en devenir plus beau  
Se soit lavé dans le rivage.  
Mais vous que le courage emporte  
Aux appas que l'honneur a mis  
Devant cette funeste porte  
Qui renferme les ennemis,  
Quelle santé vous peut défendre  
Que la mort ne vous vienne prendre  
Partout où vous portez vos pas?  
Quel espoir que vous puissiez suivre?  
Vous êtes plus près du trépas  
Que ceux qui n'ont qu'une heure à vivre.  
Prenez pour vous tous les soucis  
Où le soin de la mort oblige,  
Et plaignez désormais Tircis  
De quoi votre danger l'afflige.  
Son naturel me persuade  
Qu'il n'a plus que l'âme malade  
Des hasards qu'il vous voit courir,  
Et vraiment la seule aventure  
Qui vous pourrait faire mourir,  
Pourrait faire sa sépulture.

XXX

Epigramme

Vous commettez un grand abus

En prenant Bordier pour Phébus,  
Il est trop mal dans la fortune  
Pour souffrir ces comparaisons:  
Car Phébus a douze maisons  
Et le coquin n'en a pas une.

XXXI

A Monsieur de L. sur la mort de son père

Ode

Ote-toi, laisse-moi rêver.

Je sens un feu se soulever

Dont mon âme est toute embrasée.

O beaux prés, beaux rivages verts,

O grands flambeaux de l'univers,

Que je trouve ma veine aisée!

Belle Aurore, douce Rosée,

Que vous m'allez donner de vers!

Le vent s'enfuit dans les ormeaux,

Et pressant les feuillus rameaux

Abat le reste de la nue;

Iris a perdu ses couleurs;

L'air n'a plus d'ombre, ni de pleurs;

La bergère aux champs revenue,

Mouillant sa jambe toute nue,

Foule les herbes et les fleurs.

Ces longues pluies dont l'hiver

Empêchait Tircis d'arriver

Ne seront plus continuées,

L'orage ne fait plus de bruit,

La clarté dissipe la nuit,

Ses noirceurs sont diminuées,

Le vent emporte les nuées,

Et voilà le Soleil qui luit.

Mon Dieu, que le Soleil est beau!

Que les froides nuits du tombeau

Font d'outrages à la nature!

La mort grosse de déplaisirs,  
De ténèbres et de soupirs,  
D'os, de vers et de pourriture,  
Etouffe dans la sépulture  
Et nos forces et nos désirs.  
Chez elle les géants sont nains,  
Les Mores et les Africains  
Sont aussi glacés que le Scythe,  
Les dieux y tirent l'aviron,  
César comme le bûcheron,  
Attendant que l'on ressuscite,  
Tous les jours aux bords du Cocyté  
Se trouve au lever de Charon.  
Tircis, vous y viendrez un jour;  
Alors les Grâces et l'Amour  
Vous quitteront sur le passage,  
Et dedans ces royaumes vains,  
Effacé du rang des humains,  
Sans mouvement et sans visage,  
Vous ne trouverez plus l'usage  
Ni de vos yeux ni de vos mains.  
Votre père est enseveli,  
Et dans les noirs flots de l'oubli  
Où la Parque l'a fait descendre,  
Il ne sait rien de votre ennui,  
Et ne fût-il mort qu'aujourd'hui,  
Puisqu'il n'est plus qu'os et que cendre,  
Il est aussi mort qu'Alexandre  
Et vous touche aussi peu que lui.  
Saturne n'a plus ses maisons  
Ni ses ailes, ni ses saisons:  
Les destins en ont fait une ombre;  
Ce grand Mars n'est-il pas détruit?  
Ses faits ne sont qu'un peu de bruit.  
Jupiter n'est plus qu'un feu sombre

Qui se cache parmi le nombre  
Des petits flambeaux de la nuit.  
Le cours des ruisselets errants,  
La fière chute des torrents,  
Les rivières, les eaux salées,  
Perdront et bruit et mouvement;  
Le Soleil insensiblement  
Les ayant toutes avalées,  
Dedans les voûtes étoilées  
Transportera leur élément.  
Le sable, le poisson, les flots,  
Le navire, les matelots,  
Tritons et Nymphes et Neptune  
A la fin se verront perclus;  
Sur leur dos ne se fera plus  
Rouler le char de la Fortune,  
Et l'influence de la Lune  
Abandonnera le reflux.  
Les planètes s'arrêteront,  
Les éléments se mêleront  
En cette admirable structure  
Dont le Ciel nous laisse jouir.  
Ce qu'on voit, ce qu'on peut ouïr,  
Passera comme une peinture:  
L'impuissance de la Nature  
Laissera tout évanouir.  
Celui qui formant le Soleil  
Arracha d'un profond sommeil  
L'air et le feu, la terre et l'onde,  
Renversera d'un coup de main  
La demeure du genre humain  
Et la base où le ciel se fonde:  
Et ce grand désordre du monde  
Peut-être arrivera demain.

Va sous les heureux auspices  
De la reine fille des eaux;  
Ainsi toujours te soient propices  
Les regards des frères jumeaux;  
Que le dieu puissant qui gouverne  
La profonde et sourde caverne  
Où les vents demeurent enclos,  
Ne laisse aller que le Zéphyre  
Dans les voiles de la navire  
Qui te va porter sur les flots.  
Toi qui tiens un gage si rare,  
Orgueilleux et riche vaisseau,  
Qui dessus l'élément barbare  
Porte ce glorieux fardeau,  
Fais que bientôt Virgile arrive  
Sain et sauf à la grecque rive,  
Et sans faire trop long séjour,  
A force de voile et de rame,  
Fais que la moitié de mon âme  
Soit bientôt ici de retour.  
Celui qui le premier du monde,  
Forçant les éternelles lois,  
Entreprit de bâtir sur l'onde  
Une faible maison de bois,  
Qui, sans perdre bras ni courage,  
A vu combattre en un orage  
Les vents d'Afrique et d'Aquilon  
Dont les terreurs continuées  
Mêlent souvent dans les nuées  
Et les vapeurs et le sablon,  
Qui pour le frimas et la pluie  
Que verse toute une saison,  
Ne se déplaît ni ne s'ennuie  
Dans l'ordure de sa prison,  
Quand il oit du côté de l'Ourse

Murmurer l'orgueilleuse course  
De ces vieux tyrans de la mer  
Sous qui le flot Adriatique  
Tantôt demeure pacifique  
Et tantôt fait tout abîmer,  
Quand il vit parmi les tempêtes  
Les rocs sanglants d'Acrocéron  
Et mille monstrueuses bêtes  
Qui font leur quête à l'environ,  
S'il ne regretta le rivage  
Il avait l'esprit bien sauvage:  
Au lieu d'un naturel humain  
Il avait le cœur d'une Erine,  
Au lieu de cuir en la poitrine  
Il avait des plaques d'airain.  
En vain l'Auteur de la nature  
A séparé cet élément,  
Qu'il a fait comme une ceinture  
Pour nous contenir seulement;  
Nos téméraires artifices  
Ont inventé des édifices  
Par où notre désir mutin  
A déjà trouvé des passages  
Pour les plus retirés voyages  
Où reluit l'espoir du butin.  
Il n'est rien que l'audace humaine  
Qui se résout à tout souffrir,  
Ne délibère et n'entreprene,  
Quelque mal qui se puisse offrir.  
L'insolence de Prométhée,  
L'orgueil de ce premier athée,  
Jusqu'au ciel pilla les autels  
Et ravit les flammes célestes  
D'où depuis et fièvres et pestes  
En ont puni tous les mortels.

Personne auparavant ce crime  
D'un puîné ne porta le deuil:  
Le cours d'un âge légitime  
Nous mettait tous dans le cercueil.  
Dédale encore sur la plume  
Voulut voir où le jour s'allume;  
Hercule fut dans les Enfers  
Et pénétrant ces noires caves  
En ramena quelques esclaves  
Qu'il avait arraché des fers.  
Bref, rien ne paraît impossible  
A l'entreprise des humains,  
Rien n'est si fort inaccessible  
Qu'ils n'y puissent jeter les mains.  
Les fermes voûtes azurées  
Devant nous sont mal assurées:  
Notre fureur y veut monter.  
C'est aussi pourquoi le tonnerre,  
Pour châtier toujours la terre,  
Est en la main de Jupiter.

#### XXXIII

Epigramme à un jeune seigneur fort libéral  
Personne n'est fâché du bien  
Dont votre sort heureux abonde  
D'autant qu'il ne vous sert de rien  
Qu'à faire du plaisir au monde.  
Ainsi le céleste flambeau  
Qui fut l'ornement le plus beau  
Qu'enfanta la masse première,  
N'a jamais eu des envieux,  
Car il n'use de sa lumière  
Que pour en éclairer nos yeux.

#### XXXIV

Quatrain  
Je naquis au monde tout nu,

Je ne sais combien je vivrai,  
Si je n'ai rien quand je mourrai  
Je n'aurai gagné ni perdu.

XXXV

Quatrain

Fait par Théophile, n'ayant eu d'un prince qu'un tableau pour récompense de certains vers  
Ce prince est d'étrange nature,  
Je ne sais qui diable l'a fait;  
Car il ne paye qu'en peinture  
Ceux qui le servent en effet.

XXXVI

Epitaphe

De la même, au sieur de Colletet  
Que l'image de ce tombeau  
Met en désordre mes pensées,  
Et que je plains de ce flambeau  
Les flammes qui sont éclipsées;  
Mais puisque COLLETET est venu réparer  
Par des vers éclatants et qui doivent durer  
Cette mort et ce feu qui n'ont rien de profane,  
Reines, qui m'élevez sur le sacré vallon,  
Me conseillerez-vous de soupirer Diane  
Après avoir ouï les soupirs d'Apollon?

XXXVII

Au Roi

Epigramme

Sainte image du Roi des Cieux,  
Jeune et victorieux Monarque  
Qui donnez de l'envie aux dieux  
Et de la terreur à la Parque,  
Sans injustice et sans effort  
Vous ressuscitez un mort.  
Eteignez le feu qu'on m'allume  
Et, modérant l'ardeur des lois,  
Ne laissez point brûler la plume

Qui n'écrivit que vos exploits.

XXXVIII

Sonnet

A quoi bon me presser tant d'aller à confesse,  
Beauté de qui dépend et mon bien et mon mal?  
Si je n'approche point le sacré tribunal,  
Je montre mon respect plutôt que ma paresse.  
Je ne sens point en moi de péché qui me presse.  
Je vous aime, Philis, d'un amour sans égal.  
L'amour pour le salut n'a rien qui soit fatal,  
Et le dire tout bas marquerait ma faiblesse.  
J'en parlerai partout, je le dirai tout haut.  
Je reconnaiss pourtant que j'ai quelque défaut  
Dont je n'aurai jamais aucune repentance:  
Mon crime est que j'enrage et peste en chaque lieu,  
Malgré tous mes respects et ma persévérance,  
Que vous ne vouliez pas me faire offenser Dieu.

XXXIX

Impromptu

On rapporte de lui [Théophile] qu'étant allé chez un grand Seigneur, il y avait un homme qu'on disait fou et par conséquent poète, et que Théophile fit cet impromptu:

J'avouerai avec vous  
Que tous les poètes sont fous;  
Mais sachant ce que vous êtes,  
Tous les fous ne sont pas poètes.

XL

Impromptu

Un jour M. le duc d'Uzès promettait à Théophile de le porter en toute occasion, c'est-à-dire de l'assister de ses services. Notre auteur répondit en cette manière sur-le-champ:

Monseigneur je vous remercie,  
Tant d'honneur je n'ai mérité,  
Et si de vous j'étais porté  
On me prendrait pour le Messie.

XLI

Impromptu

Madame de... le priant de faire une comparaison d'elle avec le Soleil, il fit cet autre impromptu:

Que me veut donc cette importune?

Que je la compare au Soleil?

Il est commun, elle est commune:

Voilà ce qu'ils ont de pareil.

XLII

Epigramme

Contre un Juge

Un rapporteur de dur accès

S'en allant juger mon procès,

Je le priais d'une humble face.

Alors, lui, d'un sévère front,

Me dit que je me retirasse,

Que sa mule avait le pied prompt.

Tout doucement je me recule

Disant en moi-même tout bas:

Le diable vous emporte pas

Je vous crains plus que votre mule.

XLIII

Epigramme

Tu dis que George est paresseux,

Ton discours est peu véritable,

Car il est toujours parmi ceux

Qui sont des premiers à la table.

XLIV

Epigramme

Un larron conduit et mené

Dans la prison où l'on le loge,

Est sur-le-champ examiné.

Et lui dit, comme on l'interroge:

Hélas! encore ai-je pis fait.

Fais-nous donc, dit le juge, entendre

En quoi tu crois avoir méfait.

De m'être, dit-il, laissé prendre.

XLV

Epigramme

Un certain, sans grande raison,  
Ecrit au dessus de sa porte:  
Par cet endroit en nulle sorte  
Le fou ne passe en ma maison.  
Il faut donc, dis-je, que le maître  
Entre chez lui par la fenêtre.

XLVI

Epigramme

Vous vous moquez, vieilles croupières,  
De ce qu'ainsi nous nous mouillons!  
S'il pleuvait du jus des couillons  
On vous verrait sous les gouttières.

XLVII

A Monsieur de Liancourt  
Entretiens la mélancolie  
Dont si joyeusement tu meurs:  
Aussi bien est-ce une folie  
De croire vaincre ses humeurs.  
La tristesse pensive et blême  
Ne prend conseil que d'elle-même:  
Elle seule entend ses secrets.  
Le chagrin jamais ne se lasse,  
Et quoi que la raison y fasse,  
Elle achève tous ses regrets.  
Une profonde rêverie  
T'accoutume à ne rien ouïr  
Et tu n'as point de fâcherie  
Qu'au propos de te réjouir.  
N'est-il pas vrai que les études  
Te plaisent, et les solitudes?  
Que les vers touchent ton esprit?  
Je t'en ferai tant que je vive,  
Et c'est pour toi que je cultive

Ce bel art que le ciel m'apprit.  
Lorsqu'enfin la haine importune  
Qui me défend de t'approcher  
N'ôtera plus à ma fortune  
Ce bonheur qu'elle tient si cher,  
Aucun plaisir ne se compare  
A celui que je te prépare.  
Je quitterai tous mes amis  
Et quelque maître que je serve  
Mon service est avec réserve  
De celui que je t'ai promis.  
La force d'une destinée  
Qui me tire agréablement  
Me tient ainsi l'âme obstinée  
A t'aimer éternellement.  
Sans toi le ciel m'avait fait naître  
Incapable d'avoir un maître.  
Prends garde de ne maltriter  
Ma volontaire servitude,  
Et jamais ton ingratitudo,  
Ne te la fasse regretter.  
Ce n'est pas qu'il me prenne envie  
De me dédire de mes voeux,  
Ni de passer jamais ma vie  
Qu'avecque toi si tu ne veux.  
J'endurerai de ta colère  
Auparavant que te déplaire  
Comme font les plus bas esprits.  
Ne flatte pas trop mon mérite,  
Mais aussi jamais ne m'irrite  
Par les injures du mépris.  
Liancourt, traite moi, de grâce,  
Comme un esprit des mieux domptés,  
Et de force ni de menace  
Ne gouverne mes volontés.

Un fier commandement qui presse  
M'oblige moins qu'une caresse:  
J'enrage s'il me faut fléchir.  
Les liens trop forts je les brise,  
Et la rigueur qui me maîtrise  
Me conseille de m'affranchir.  
Une âme aux crimes endormie,  
Qui ne s'émeut d'aucun affront  
Et que l'horreur de l'infamie  
Ne peut faire changer de front,  
Sert à tout et jamais ne pense  
Qu'au profit de la récompense.  
Dieux qui m'avez voulu donner  
Plus d'amour et plus de courage,  
Vous savez que le moindre outrage  
Est capable de m'étonner.  
Mais à quoi cette défiance?  
Je parle un peu bien rudement  
Et reproche à ma conscience  
Des faux soupçons qu'elle dément.  
Je n'ai rien qui m'oblige à craindre  
Que tes dédains me fassent plaindre.  
Je sais que tu me fais l'honneur  
De me tenir en quelque estime,  
Comme je crois bien légitime  
L'espérance de ce bonheur.  
Je trouve un soin bien ridicule  
De travailler à son renom  
Dût-on vaincre le nom d'Hercule  
Dont je doute s'il fut ou non.  
Après nous il ne faut attendre  
Que la pourriture et la cendre.  
Achille dont le vieux tombeau  
Est de si fraîche renommée,  
Quand sa paupière fut fermée

Ne se vit ni vaillant ni beau.  
En l'ignorance de notre âge  
Les bons esprits ont ce malheur  
Qu'on juge mal de leur courage  
Fussent-ils fils de la valeur.  
On pense que depuis Pompée  
Les savants n'ont tiré l'épée,  
Et semble un monstre en l'univers  
Qui ne se peut croire sans charmes,  
Qu'on homme ait pu porter les armes  
Et qu'il ait su faire des vers.  
Je ne veux pas que les histoires  
A nos neveux fassent savoir  
Le petit bruit de deux victoires  
Que le destin m'a fait avoir.  
Quoi qu'on parle, quoi qu'on se taise,  
Je n'en suis pas mieux à mon aise;  
Et si peu qu'on m'a vu cueillir  
Des lauriers au sort de la guerre,  
Je veux bien que dessus la terre  
Il puisse avecque moi vieillir.  
Quand tu seras parmi les anges,  
En ces délicieux propos,  
Je ne veux point que mes louanges  
Divertissent ton doux repos.  
Aussitôt je me veux résoudre  
A croire que tu n'es que poudre.  
Je veux, tant que ton oeil luira,  
Que mes écrits le réjouissent;  
Mais je veux qu'ils s'ensevelissent  
Alors qu'on t'ensevelira.  
Mais à quoi ces discours funèbres  
Des sépultures et des morts?  
C'est boire aux fleuves des ténèbres  
Avant que d'en toucher les bords.

Après nous il ne faut attendre  
Que la pourriture et la cendre  
Achille dont le vieux tombeau  
Est de si fraîche renommée,  
Quand sa paupière fut fermée  
Ne se vit ni vaillant, ni beau.  
Tandis que l'apparence est grande  
Que notre âge n'arrive pas  
A l'heure de payer l'offrande  
Que prend l'idole du trépas,  
Servons à notre jeune vie:  
Aussi bien l'être de la vie  
Au tombeau comme nous est mis.  
Et quel bon sens ou quelle étude  
Nous peut ôter l'incertitude  
Du futur qui nous est promis?  
Liancourt, je pensais écrire  
Huit ou dix vers tant seulement,  
Mais comme la fureur m'attire  
Je la suis insensiblement.  
Comme je n'ai nulle mesure  
En l'amitié que je te jure,  
J'ai peine de me retenir  
En un service qui te plaise:  
Car c'est le comble de mon aise  
Que l'honneur de t'entretenir.

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)

[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)

[Baixar livros de Literatura Infantil](#)

[Baixar livros de Matemática](#)

[Baixar livros de Medicina](#)

[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)

[Baixar livros de Meio Ambiente](#)

[Baixar livros de Meteorologia](#)

[Baixar Monografias e TCC](#)

[Baixar livros Multidisciplinar](#)

[Baixar livros de Música](#)

[Baixar livros de Psicologia](#)

[Baixar livros de Química](#)

[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)

[Baixar livros de Serviço Social](#)

[Baixar livros de Sociologia](#)

[Baixar livros de Teologia](#)

[Baixar livros de Trabalho](#)

[Baixar livros de Turismo](#)